This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

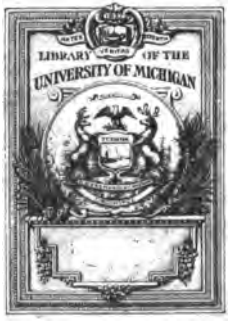
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

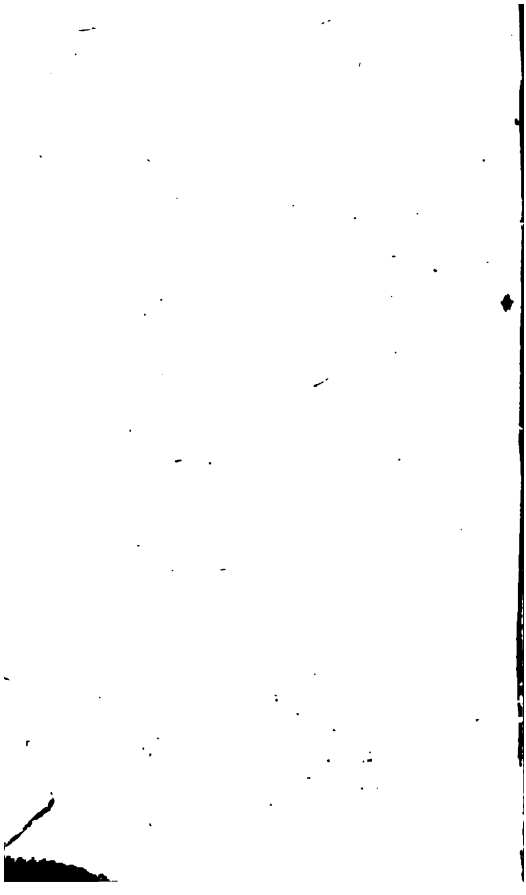
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

BJ
214
.S5
N2



COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

Naigeon, Jacques André

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A LA MORALE

DE SÉNEQUE.

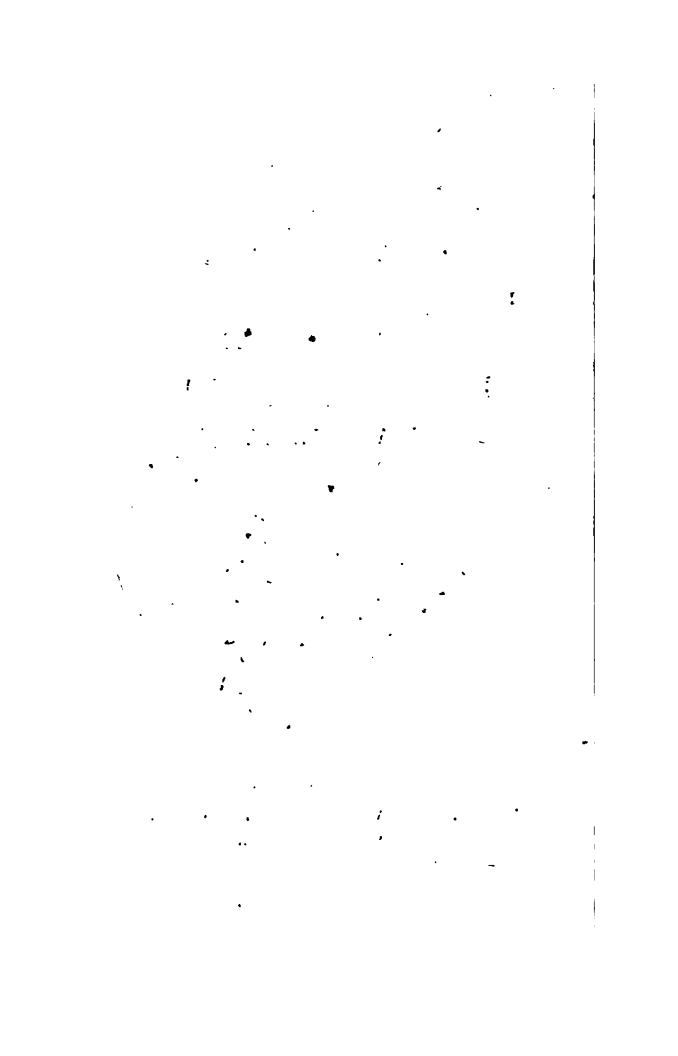
PAR M. N.

A PARIS,

Chez DIDOT l'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en ſurv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE l'AÎNÉ, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXII.



LIB. COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1928
17636

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

UN de ces hommes rares qui, dans quelque temps où le hasard les fasse naître, influent sur leur siecle, Bayle dit que « l'Esprit de Montaigne sera admiré tant qu'il y aura « des connoisseurs ». On peut assurer la même chose de Sénèque, dans les ouvrages duquel on trouve les premiers apperçus &, pour ainsi dire, l'idée mere & originale d'un grand nombre de vérités morales, de principes de la science des mœurs,

dont on a donné, depuis, la démonſtration & le développement. Il eſt triſte, ſans doute, que ce Philoſophe rempli de ſagacité, à qui la Nature avoit donné ce génie heureux & facile qui s'applique avec ſuccès à tous les objets qu'il embraſſe, n'ait pas vécu sous des Princes moins féroces ou moins imbécilles: mais lorſqu'en liſant l'hiſtoire de ces temps orageux on voit que Néron a fait, pendant cinq ans, le bonheur des Romains ; & que ces cinq premieres années de ſon regne, dont Trajan diſoit que tous les bons Princes devoient être jaloux, furent l'effet de l'art, des conſeils & des

préceptes de Sénèque, on regrette moins que les fonctions pénibles & délicates d'une place où il a montré un jugement ſain, des vues louables, de la probité, du courage, &, dans toutes les occaſions, un grand caractere, ne lui aient pas permis de ſe livrer entièrement à l'étude de l'homme & de la nature. En retardant de quelques années l'eſclavage & le malheur de ſa patrie, Sénèque a rendu à ſes concitoyens un ſervice plus important; il a même acquis plus de gloire, & des droits plus inconteſtables à l'eſtime & au reſpect de la poſtérité, que par ſes plus beaux traités de morale & de

philoſophie ; & il auroit pu dire, comme Voltaire :

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage.

On a blâmé ce ſage inſtituteur, dont la conduite peut ſervir de modele à ceux que leur rang, leur mérite ou leurs brigues deſtinent aux mêmes emplois, d'être reſté auprès de Néron, qu'il ne devoit plus eſpérer de corriger ; & ſes détracteurs lui en ont même fait un crime : car, où l'équité peſe, examine, doute, la haine affirme & condamne. Mais, ſans expoſer ici toutes les (1) rai-

(1) M. Diderot a fait ſur cette matiere des réflexions très judicieuſes dans la vie

ſons qui peuvent le juſtifier, il ſuffit de dire que Séneque, ou tel autre moraliſte, n'étoit nullement déplacé dans une cour où le bien & le mal, le vice & la vertu, le courage & la lâcheté, l'eſprit de ſervitude & d'indépendance, la fureur du deſpotiſme & l'amour de la liberté ont été portés à l'extrême ; où tranquille ſpectateur de tant de ſcenes diverſes, du choc continuel de tant d'intérêts oppoſés, il pouvoit conſidérer l'homme par toutes ſes faces & dans tous ſes rapports, éprouver

---

de Séneque. Je n'inſiſte ici que ſur un motif de juſtification qu'il n'a pas employé.

ſa force & ſa foibleſſe dans ces moments critiques & déciſifs pour notre gloire ou notre honte, « contreroller », comme le dit Montaigne avec cette énergie qui lui eſt propre, « ſes actions communes, & « le ſurprendre en ſon à tous les « jours », point de vue ſous lequel il eſt ſi difficile de ſe laiſſer voir ſans perdre un peu dans l'opinion publique ; étudier le langage & l'accent particulier de chaque paſſion dans les différents individus, ou dans les mêmes individus placés dans des circonſtances diverſes : en un mot, il nous paroît que cette cour étoit pour Sénèque une école

où il pouvoit puiſer de grandes & inſtructives leçons, & recueillir ſurtout une multitude de faits, d'obſervations & d'expériences qu'on ne devine point, & auxquels, en morale comme dans toute autre ſcience, on ne peut jamais ſuppléer par l'analyſe la plus exacte & la théorie la plus profonde.

Plutarque a très bien prouvé que les Philoſophes doivent vivre & converſer avec les Princes, parce-qu'ils les rendent plus juſtes, plus modérés, plus humains, & plus enclins à faire le bien. « Celuy, dit-il, « qui à un Seigneur & Magiſtrat « oſte une mauvaiſe condition, ou

« lui dreſſe ſa volonté & ſon in-
« tention là où il faut, celuy-là
« philoſophe pour le public, & cor-
« rige le moule & le patron auquel
« tous les ſubjects sont formez &
« gouvernez (2) ». Mais ce que Plutarque n'a pas dit, & ce qui eſt également vrai, c'eſt qu'à d'autres égards il n'eſt pas moins utile aux Philoſophes de vivre avec les grands, & de ſe répandre dans la ſociété : en effet, la page qui nous apprend à nous conduire dans une circonſtance épineuſe, qui nous ga-

(2) Voyez le traité : Qu'il faut qu'un Philoſophe converſe avec les Princes. De

rantit d'un grand péril, qui nous fait tenter avec ſuccès une entrepriſe déſeſpérée, qui développe à nos yeux les reſſorts les plus ſecrets des actions humaines, qui nous donne ce tact exquis & sûr à l'aide duquel nous jugeons quelquefois les caracteres avec une ſinguliere préciſion; c'eſt dans le grand livre du monde qu'elle eſt écrite. Quand on n'étudie l'homme que dans ſon cabinet, ou dans les ouvrages des Moraliſtes, on ne connoît guere que l'homme abſtrait, l'homme idéal, mais non

---

la verſion d'Amiot, page 341, tome II, édit. Vaſcoſan, in-8.

celui qui eſt en nature & qui vit en ſociété.

C'eſt après avoir lu pluſieurs fois Séneque, non avec cette admiration exagérée que la plupart des érudits, moins occupés des choſes que du ſoin futile des mots, ont trop ſouvent pour les Anciens, mais avec cette sévérité d'examen que l'équité preſcrit, & ſans laquelle on ne peut avoir en littérature qu'un ſentiment vague & confus des convenances & du beau; c'eſt, dis-je, après avoir lu Séneque dans cet eſprit, que nous avons cru devoir en publier un extrait, & concentrer ſa doctrine, répandue dans ſix volu-

mes, dont la lecture demande plus de temps, de suite & d'attention, que les gens du monde, en proie à toutes les passions, & livrés au plaisir ou à l'intrigue, n'en peuvent donner à leur instruction.

Parmi d'autres défauts (3) plus ou moins apparents, Séneque a sur-tout celui d'épuiser son sujet, & de vouloir tout dire. Bayle, qui avoit d'ailleurs pour ses ouvrages cette estime sentie, la seule qui fasse également l'éloge de ceux qui l'accordent & de ceux qui en sont l'ob-

(3) Je ne les ai pas dissimulés dans l'avertissement de l'Éditeur, au tome premier des Œuvres de Séneque. On peut voir

jet, lui reproche même, ſi je ne me trompe, qu'au lieu de laiſſer aller chaque rayon par ſon chemin, il recourt à une eſpece de dioptrique, pour réunir une infinité de rayons, afin de jetter un plus grand éclat (4). Mais il faut obſerver que toutes ces taches, ou, ſi l'on veut, ces défauts réels, tiennent plus au caractere particulier de ſon eſprit, qu'à la prétendue décadence du goût dans le ſiecle où il écrivoit.

---

là même, pages 4 & 5, ce que j'ai dit à ce ſujet. Voyez auſſi la vie de Séneque par M. Diderot, où l'on trouve ſur cette matiere des obſervations très philoſophiques.

(4) Si ce ne ſont pas là les propres pa-

Je sais que les Grammairiens & les Commentateurs ont, sur ce point de critique, des idées fort opposées aux miennes ; mais j'ose dire qu'on n'auroit pas dû remettre à leur seule décision cette question importante, & plus compliquée qu'ils ne l'ont supposé. Le procès auroit dû être revu par des Littérateurs philosophes, dont le jugement a d'autant plus de poids dans ces matieres, que jusqu'à présent ce ne sont pas

roles de Bayle, c'en est du moins le sens. Je crois même pouvoir l'assurer, quoique je ne me rappelle pas l'ouvrage où se trouve cette observation critique, plus juste peut-être que la plupart de celles de Quintilien sur le style de Sénèque.

les Savants qui ont manqué à l'examen des ouvrages des Anciens, mais les gens de goût, non moins utiles que les érudits, & beaucoup plus rares.

Monteſquieu obſerve avec raiſon qu'il y a des choſes que tout le monde dit parcequ'on les a dites une fois, mais qui pour cela n'en ſont pas plus vraies : cette réflexion, applicable à tous les préjugés, l'eſt ſur-tout à l'opinion dont la diſcuſſion va nous occuper quelques inſtants.

On parle tous les jours du beau ſiecle d'Auguſte, depuis lequel, ſi on en croit les critiques, le goût

s'eſt corrompu ſenſiblement chez les Romains : comme ſi le bon ou le mauvais goût d'un ſiecle étoit une affaire de chronologie ; comme s'il appartenoit excluſivement à tel ou tel ſiecle, & ne tenoit pas à des cauſes particulieres dont l'effet peut varier plus ou moins d'une époque à l'autre. Le goût du ſiecle d'Auguſte ne me paroît ni meilleur ni plus pur que celui du ſiecle qui l'a ſuivi : prétendre le contraire, c'eſt dire en d'autres termes que le goût du ſiecle de Louis XIV eſt plus délicat & plus ſévere que celui du ſiecle où nous vivons ; & la comparaiſon eſt d'autant plus exacte, que les

auteurs du ſiecle d'Auguſte, & ceux qui ont fleuri depuis le regne de Néron juſqu'à celui de Trajan, ont préciſément entre eux les mêmes rapports & les mêmes différences qu'on remarque entre les auteurs du ſiecle de Louis XIV & ceux du nôtre. Or perſonne, ce me ſemble, n'accuſera Fontenelle, Voltaire, Monteſquieu, Helvétius, Rouſſeau, & tous les hommes célebres qui font encore la gloire & l'ornement de ce ſiecle, de manquer de goût.

Si Térence, Virgile, Horace, Ovide, Catulle, Cicéron, Céſar, Tite Live, &c. sont recommanda-

bles par certaines qualités de ſtyle dont il nous eſt bien difficile, placés à une ſi grande diſtance de leur ſiecle, de ſentir & d'apprécier le mérite avec une certaine préciſion ; ſi ces qualités ſe rencontrent plus rarement dans les auteurs du ſiecle de Néron (différence qui peut tenir uniquement à celle des objets dont ils ſe ſont occupés), combien ces derniers ne leur ſont-ils pas ſupérieurs par des beautés d'un autre genre, dont nous ſommes aujourd'hui meilleurs juges qu'on ne pouvoit l'être au temps même où ces auteurs ont écrit ; & qui, n'étant ni locales, ni dépendantes de la réſon-

nance, du choix, de l'ordre, & de l'arrangement particulier des mots, qui conſtituent dans toutes les langues l'harmonie, le nombre & la mélodie du ſtyle, ne seront ni perdues ni même affoiblies pour un homme éclairé par-tout où il ſe trouvera; parceque le génie, l'eſprit & la raiſon, sont de tous les lieux & de tous les temps!

Quel eſt, dans le ſiecle d'Auguſte, l'Hiſtorien & le Philoſophe qu'on puiſse comparer, l'un à Tacite, & l'autre à Séneque? Varron, le plus ſavant des Romains de l'aveu même de Cicéron, l'étoit-il plus que Pline l'ancien? & le ſiecle

du premier a-t-il laiſsé, ou plutôt avoit-il produit un ouvrage auſſi vaſte, auſſi utile, & d'une exécution auſſi difficile que l'Hiſtoire naturelle de cet auteur? Les plus beaux traités de Cicéron ſur l'art qu'il avoit exercé avec tant de ſuccès, ſont parvenus juſqu'à nous, ainſi que pluſieurs de ſes diſcours oratoires qui donnent la plus grande idée de ſon éloquence; mais ſi les ouvrages de ces Orateurs dont on trouve l'éloge dans les Lettres de Séneque & de Pline le jeune n'avoient pas péri, comme tant d'autres monuments précieux de l'antiquité, nous pourrions ſavoir avec

plus de certitude ſi le ſiecle de Domitien, de Trajan, avoit en effet, dans ce genre autrefois ſi cultivé, & qui a beaucoup perdu de ſon éclat & de ſon importance dans nos gouvernements modernes, quelque choſe à envier à celui d'Auguſte.

Diſons donc que ce ſont les hommes de génie & les grands écrivains qui font les beaux ſiecles; ce ſont eux qui fondent, pour ainſi dire, le goût chez un peuple, qui en établiſſent les principes généraux d'après des modeles de beauté qui ont ou une exiſtence idéale & abſtraite dans l'entendement, ou réelle dans la nature & dans l'art: or, par-tout

où ſe trouvent ces hommes de génie & ces grands écrivains, il y a néceſſairement un dépôt immenſe de connoiſſances, de lumieres; & le goût y eſt auſſi très perfectionné. A qui perſuadera-t-on qu'un ſiecle qui a produit Séneque, Lucain, Juvénal, les deux Plines, Quintilien, Tacite, &c. ſoit préciſément celui où la décadence du goût commence à ſe faire ſentir, même dans ces auteurs? Dans quel ſiecle de l'antiquité trouve-t-on plus d'eſprit & de ſavoir, plus de raiſon & de philoſophie, des idées plus fines & plus profondes, que dans celui de Séneque? Si Tacite n'eſt

pas un homme de goût, & même d'un grand goût, en prenant ce mot dans ſon acception la plus rigoureuſe, quel eſt, ſous le regne d'Auguſte, l'Hiſtorien, le Poète ou l'Orateur, qui en ait un plus ſévere & plus pur? que les critiques le nomment; & qu'ils nous montrent, ſurtout dans les écrits du premier, l'expreſſion, la ligne, ou la page qui bleſſe leur délicateſſe, & qu'ils voudroient en effacer. D'ailleurs, eſt-ce que chacun n'imprime pas à ſon ouvrage le caractere propre & particulier de ſon génie? Séneque a écrit d'après le ſien, comme Virgile, Horace & Cicéron d'après

celui qui les inſpiroit, & qui n'étoit le même pour aucun d'eux. Ce n'eſt ni en fait de ſtyle, ni en fait de goût, qu'on eſt entraîné par l'eſprit général & dominant de ſon ſiecle ; c'eſt en fait d'opinions, de préjugés, de ſcience ou d'art, d'objets d'étude, &c. On a du ſtyle & du goût, environné, pour ainſi dire, d'écrivains qui en manquent : on n'a ni l'un ni l'autre, quoiqu'on vive au milieu de Poëtes, de Littérateurs & de Philoſophes d'un goût très délicat, très ſûr, & qui écrivent avec élégance, harmonie, préciſion & clarté. Crébillon étoit contemporain de Voltaire, & ſon ſtyle eſt

âpre & barbare (5) : j'en dis autant de Piron, ſi l'on en excepte la Métromanie. Déplacez Séneque & Cicéron ; tranſportez l'un ſous le regne d'Auguſte, l'autre ſous le regne de Néron, & ils conſerveront encore les mêmes beautés & les mêmes défauts : cela eſt également vrai de Virgile & de Lucain, dont on a dit avec raiſon que l'un, plus naturel, frappe d'abord moins, pour frapper enſuite plus, tandis que

(5) C'eſt le jugement que Voltaire lui-même portoit de ce Poète, comme on le voit par ce vers ſi connu :

On préfere à mes vers Crébillon le barbare.

l'autre frappe d'abord plus, pour frapper enſuite moins (6).

Si le goût n'étoit pas une qualité purement perſonnelle, acquiſe ou perfectionnée par l'étude & la comparaiſon, mais une qualité inhérente & commune à tous les écrivains du même ſiecle, comme les critiques ſemblent le ſuppoſer; on n'auroit pas vu ſous le regne d'Auguſte, ou ſous celui de Louis XIV; & l'on ne verroit pas de nos jours,

(6) Obſervons cependant que l'auteur de la Pharſale ſe trouve par ſon âge dans cette circonſtance particuliere, que les beautés dont ſon poème étincele doivent lui mériter les éloges de tous les gens de

cette foule d'Auteurs qu'Horace, Boileau, Racine & Voltaire ont rendus ridicules, chacun dans son temps, & qu'ils ont si justement immolés à la risée publique : c'est qu'il faut dire au contraire que vingt bons écrivains ne prouvent pas plus la pureté du goût de leur siecle, que vingt mauvais n'en prouvent la corruption ; on en doit seu-

goût, & qu'on ne peut sans injustice lui imputer aucun des défauts de cet ouvrage qui n'est qu'une ébauche, une belle esquisse, en un mot le premier jet d'un jeune Poète plein de verve, qui s'abandonne sans contrainte à toute la fougue de son imagination, & qu'une mort prématurée enleve aux lettres qu'il cultivoit déjà avec

lement conclure qu'il y a dans le même ſiecle vingt hommes de lettres qui ont du goût, & autant qui en manquent.

On trouve, il eſt vrai, dans Sénèque des choſes de (7) mauvais goût, à en juger du moins ſelon notre maniere ordinaire de concevoir : mais c'eſt le vice de l'homme, & non du temps où il écrivoit. Il

ſuccès dans un âge où la plupart des hommes en connoiſſent à peine le prix.

(7) Il y en a de même dans Horace, quoiqu'il ait écrit sous Auguſte, époque où les critiques placent le beau ſiecle de la littérature romaine. Mais ce qui eſt ſurtout remarquable, c'eſt que ces vers de mauvais goût ne sont pas auſſi rares dans

n'en eſt pas du goût d'un peuple comme de ſa langue : celle-ci peut ſubir plus ou moins de viciſſitudes,

---

les ouvrages de ce grand Poète, qu'on pourroit le ſuppoſer, & que la plupart ſont même dans un genre où il eſt plus facile & plus dangereux de ſe laiſſer corrompre & d'avoir des imitateurs.

Quelles images plus ſales & plus dégoûtantes que celles de la VIIIe Epode :

Rogare longo putidam te ſæculo, &c.

& ces vers de la Satire 2 du Ier livre :

Nolim laudarier, inquit,
Sic me, &c. v. 35.
Huic ſi mutonis veſbis, &c. v. 68.
Tument tibi, &c. v. 116.
Nec vereor, ne, &c. v. 127.
Tum immundo ſomnia viſu, &c.
Sat. 5, lib. I. v. 84.
Mentior at ſi quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum, atque in me veniat mictum atque cacatum

ſans qu'elles aient aucune influence ſenſible ſur le goût proprement dit. Le goût ne ſe corrompt que par la

---

Julius, & fragilis Pediatia, furque Voranus!
Sat. 8, lib. I, v. 37.

& toute la Satire 7 du livre Ier :

Proſcripti regis Rupilî pus atque venenum.

& tant d'autres endroits où l'on voit avec peine l'écrivain le plus poli du ſiecle d'Auguſte, & le ſeul peut-être parmi les Latins qui puiſſe nous donner une idée exacte de ce que les Anciens appelloient le ſel attique, fatiguer ſes lecteurs par l'emploi fréquent de termes qui offenſent l'imagination en lui peignant des objets déshonnêtes, ou qui bleſſent les ſens en leur préſentant des objets dégoûtants.

N'oublions pas qu'Ovide & Catulle méritent le même reproche que nous faiſons ici à Horace.

conquête, & lorſqu'un peuple barbare & oppreſseur tranſporte tout-à-coup ſes mœurs brutes & ſauvages, ſa langue, ſes uſages, ſes ſuperſtitions, ſon gouvernement & ſes loix, au milieu du peuple vaincu & policé : encore ces cauſes n'agiſſent-elles qu'inſenſiblement & à la longue. Il faut cent ans d'oppreſſion, d'ignorance & de barbarie, pour corrompre le goût d'un peuple déjà civiliſé par la culture des ſciences & des arts ; il n'en faut pas trente pour changer ſa langue. Mais lorſque ce même peuple, bien loin d'être la proie d'un vainqueur & d'en recevoir la loi, eſt lui-même

conquérant & dominateur; lorſque ſa conſtitution politique, ſes coutumes, ſes manieres, ſon luxe, ſes jeux, ſes ſpectacles, ſes préjugés, ſes vices & ſes vertus ſont les mêmes; lorſque les attaques continuelles & plus ou moins hardies du deſpotiſme n'ont pu encore le façonner au joug, ni éteindre en lui cet eſprit de liberté qui lui fait maſſacrer ſes tyrans toutes les fois qu'ils ſont aſſez imprudents pour le mettre dans la néceſſité de ſe ſouvenir de ſa force & de ſes droits; enfin lorſque ce peuple n'a éprouvé aucune de ces révolutions qui changent le deſtin des empires, les mœurs

& le caractere d'une nation; ſa langue & ſon goût s'alterent & ſe corrompent très difficilement, & avec une lenteur qui rend néceſsairement les progrès de la corruption longtemps inſenſibles. Or, tel fut préciſément l'état des Romains, depuis le regne de Néron juſqu'au regne de Trajan.

A l'égard de la latinité de Sénéque, de Tacite, des deux Plines & de Quintilien, elle eſt la même que celle de Cicéron : on retrouve dans leurs ouvrages toutes les expreſſions, tous les tours, toutes les phraſes des meilleurs écrivains du ſiecle d'Auguſte. Mais, comme par

une suite naturelle & néceſsaire de la marche & des progrès de l'eſprit humain, une langue dans laquelle Cicéron lui-même étoit obligé de faire des mots, & d'impoſer à de nouvelles choſes de nouveaux noms (8), devoit, pour ainſi dire, accroître tous les jours ſon domaine, sous la plume d'un Séneque, d'un Pline, d'un Tacite, &c., on remarque en effet, en liſant ces auteurs, que bien loin de croire leur langue formée, ils travailloient ſans ceſse à

(8) Nobis quibus etiam verba parienda ſunt, imponendaque nova novis rebus nomina.

Après pluſieurs réflexions très judi-

la perfectionner, ſoit en créant des mots nouveaux, ſoit en prenant quelquefois les anciens dans des acceptions nouvelles ou plus étendues, ſoit en faiſant revivre certains termes (9) propres & énergiques qui n'étoient plus en uſage, afin d'empêcher leur langue de s'appauvrir; ſoit en coupant leurs pé-

---

cieuſes ſur cette matiere, il ajoute qu'il eſt d'autant plus permis à un Philoſophe d'employer de nouveaux mots, que la philoſophie étant proprement l'art de la vie, c'eſt par conſéquent un art qui doit avoir ſes termes propres, & duquel on ne ſauroit bien diſcourir avec les ſeuls termes ordinaires de la ſociété. Voyez Cicéron, *De finib. bonor. & malor.* lib. 3, cap. 1 & 2.

(9) Ils ſe conformoient en cela au pré-

riodes, ſouvent trop longues dans Cicéron, pour en varier les chûtes, ſans affoiblir l'harmonie; ſoit en laiſsant ſuppléer au lecteur, par l'uſage plus fréquent des ellipſes, un grand nombre d'idées intermédiaires, pour ne laiſser voir que l'idée principale qui en eſt le réſultat; ſoit enfin par l'emploi de cer-

---

cepte de Quintilien, qui veut que les grands Écrivains d'une nation reſuſcitent les anciens mots, afin de conſerver l'abondance de la langue; pourvu qu'ils n'aillent pas chercher ces mots dans une antiquité trop éloignée: *Nec ex ultimis tenebris repetenda.* Virgile, dit-il, en uſoit ainſi. Voyez Quintilien, Inſtitut. orat. lib. 8, cap. 3. Horace donne le même conſeil aux Poètes, Epiſt. 2, lib. 2, verſ. 115 & ſeq.

taines images (10) ou métaphores hardies, empruntées des phénomenes de la nature, plus étudiée alors & mieux connue. D'où il faut conclure, non pas que Séneque, Tacite & les deux Plines ont corrompu la langue latine, ce qui eſt abſurde; mais au contraire, que, ſur ce point & ſur pluſieurs autres où les découvertes n'étoient ni moins importantes ni plus faciles à faire, ils ont

(10) La réflexion de Séneque ſur l'emploi des images ou figures dans les ouvrages philoſophiques, eſt très judicieuſe : « Nous interdire les images pour les accorder excluſivement aux poëtes, dit-il, « c'eſt n'avoir pas lu nos anciens proſateurs : ils ne ſongeoient guere à l'effet ; « ſimples & naïfs, ils n'avoient d'autre

été beaucoup plus loin que leurs ancêtres.

On ne peut nier, ce me ſemble, que notre langue ne ſoit plus flexible, plus douce, plus châtiée même que celle du ſiecle de Louis XIV; les formes en ſont plus variées, la ſyntaxe plus réguliere & plus conforme à la ſaine logique; elle a plus de mouvement, d'énergie & de préciſion, ſur-tout dans la proſe, où

« but que de convaincre & d'inſtruire : « néanmoins leurs écrits ſont pleins de « figures : c'eſt que le Philoſophe en a beſoin comme le Poète, mais par un autre « motif, pour prêter un appui à notre foi- « bleſſe, pour rendre les idées plus ſenſi- « bles au lecteur ou à l'auditeur. »

elle a même acquis un caractere, une harmonie, une clarté, & une certaine vigueur de coloris qu'on ne lui trouve pas dans les meilleurs auteurs du ſiecle dernier (11). Il

(11) Racine & Boileau n'ont mis du nombre & de l'harmonie que dans leurs vers : leur proſe eſt abſolument dénuée de ce mérite ſi néceſſaire, & plus rare encore dans Boileau que dans Racine. La proſe de Fénelon eſt harmonieuſe, élégante & facile ; mais foible, uniforme, & quelquefois même un peu traînante, comme Voltaire l'obſerve quelque part. Celle de Paſcal & de Boſſuet a le caractere de leur éloquence : elle eſt rapide, énergique & ſerrée ; mais elle n'a ni la grace, ni le naturel, ni l'élégance facile & ſoutenue de celle de Voltaire. On lit Paſcal & Boſſuet une fois, & ils étonnent, & on les admire : mais on

n'eſt pas moins évident que les progrès des ſciences & des arts, en augmentant ſucceſſivement le dictionnaire des connoiſsances, ont dû enrichir celui de notre langue de

---

n'eſt pas tourmenté du deſir de les lire une seconde, une troiſieme fois ; & il n'y a de bons ouvrages en proſe & en vers, que ceux qu'on relit & qu'on quitte toujours avec le projet & même le beſoin de les relire encore. Il me ſemble donc qu'en accordant à ces grands hommes le tribut d'éloges & d'admiration qu'ils méritent à tant de titres, on peut dire que c'eſt particulièrement dans le dix-huitieme ſiecle qu'on a ſenti la néceſſité de bien écrire en proſe, & que ſe trouvent ceux qui ont véritablement excellé dans cet art ſi difficile, & trop ſouvent négligé dans le ſiecle dernier.

toutes les expreſſions qui correſpondent, tant au propre qu'au figuré, à la variété des idées, & y introduire une infinité de mots auſſi étrangers au ſiecle de Louis XIV, que la plupart des objets dont ils déterminent les rapports ou les qualités. Faudra-t-il en faire un reproche aux grands écrivains de notre ſiecle; &, sous prétexte que Paſcal, Boſſuet & Fénelon ont écrit très purement en francois, & que le ſtyle de Fontenelle, de Voltaire, de Monteſquieu, de Rouſſeau, &c. differe fort ſouvent du leur, accuſer ces derniers d'avoir corrompu la langue & le goût?

On peut appliquer le même raiſonnement aux auteurs du ſiecle d'Auguſte, comparés à ceux du ſiecle ſuivant. Leur langue eſt la même, mais l'inſtrument s'eſt perfectionné : le ſtyle a changé ſans être moins bon, & a ſuivi, dans ſes variations plus ou moins ſenſibles, la différence du génie des écrivains, comme cela eſt arrivé dans toutes les langues. J'oſerai même ajouter qu'il n'y a pas une ſeule des beautés qu'on admire le plus dans Cicéron, dont les ouvrages de Séneque, de Tacite & de Pline, n'offrent pluſieurs exemples. Pour ne pas multiplier ici les citations latines, ab-

ſolument néceſſaires dans cette diſcuſſion, bornons-nous à ce genre de beautés qui diſtinguent ſur-tout l'Orateur romain, & qui ſont même aſſez ſouvent ſon principal mérite : je parle de celles qui tiennent particulièrement au nombre, à l'harmonie, à la marche impoſante & majeſtueuſe, quoiqu'un peu uniforme, de ſes périodes.

Le paſſage de Cicéron que je vais tranſcrire eſt peut-être, ainſi que les peroraiſons pour Fonteius & pour Milon, ce qu'il y a de plus touchant & de plus pathétique dans ſes diſcours oratoires. Les pensées ont le caractere & le juſte degré de

force qui convient au ſujet : & ſi l'on en excepte une phraſe abſolument dénuée d'harmonie (12), & dans laquelle l'oreille eſt bleſſée par le retour trop fréquent des mêmes sons, ce morceau de la peroraiſon pour Flaccus me paroît avoir toute

(12) Cui ſi patrem conſervatis, qualis ipſe debeat eſſe civis, præſcribetis : ſin eripitis, oſtenderis, &c.

Cela pouvoit être fort beau chez les Romains, & il faut le croire, puiſque Cicéron, qui écrivoit ſi bien, n'a pas craint d'employer cette phraſe dans un des morceaux les plus travaillés de ſon diſcours. Mais d'après les idées que tous les gens de goût ont de l'harmonie, nous oſons dire qu'il eſt bien difficile d'en trouver dans ce paſſage, quand on ſent vivement celle des phraſes ſuivantes.

la perfection dont l'éloquence eſt ſuſceptible (13).

---

(13) Huic, huic miſero puero, veſtro ac liberorum veſtrorum ſupplici, judices, hoc judicio, vivendi præcepta dabitis. Cui ſi patrem conſervatis, qualis ipſe debeat eſſe civis, præſcribetis: ſin capitis, oſtendetis, bonæ rationi, & conſtanti, & gravi, nullum a vobis fructum eſſe propoſitum. Qui vos, quoniam eſt id ætatis, ut ſenſum jam percipere poſſit ex mœrore patrio, auxilium nondùm patri ferre poſſit, orat, ne ſuum luctum patris lacrymis, patris mœrorem ſuo fletu, augeatis. Qui etiam me intuetur, me vultu appellat, meam quodammodo flens fidem imploratque; ac repetit eam, quam ego patri ſuo quondam pro ſalute patriæ ſpoponderim, dignitatem. Miſeremini familiæ, judices, miſeremini fortiſſimi patris, miſereminî filii: nomen clariſſimum & fortiſſimum,

Le paſsage de Tacite, dont le genre eſt abſolument le même que

---

vel generis, vel vetuſtâtis, vel hominis causâ, reipublicæ reſervate.

On vient d'entendre le plus éloquent des Orateurs; écoutons préſentement le premier des Hiſtoriens, & voyons comment il fait parler Germanicus mourant aux amis qui l'environnoient.

Si fato concederem, juſtus mihi dolor, etiam adverſus deos, eſset, quod me parentibus, liberis, patriæ, intra juventam, præmaturo exitu raperent. Nunc ſcelere Piſonis & Plancinæ interceptus, ultimas preces pectoribus veſtris relinquo. Referatis patri ac fratri quibus acerbitatibus dilaceratus, quibus inſidiis circumventus, miſerrimam vitam peſſimâ morte finierim. Si quos ſpes meæ, ſi quos propinquus ſan-

celui de Cicéron, a ſans doute un autre caractere, qu'il faut moins

---

guis, etiam quos invidia erga viventem movebat, inlacrymabunt, quondam florentem, & tot bellorum ſuperſtitem, muliebri fraude cecidiſſe. Erit vobis locus querendi apud ſenatum, invocandi leges. Non hoc præcipuum amicorum munus eſt proſequi defunctum ignavo queſtu; ſed quæ voluerit, meminiſſe, quæ mandaverit, exſequi. Flebunt Germanicum etiam ignoti: vindicabitis vos, ſi me potius, quam fortunam meam fovebatis. Oſtendite populo romano divi Auguſti neptem, eandemque conjugem meam: numerate ſex liberos. Miſericordia cum accuſantibus erit; fingentibusque ſceleſta mandata, aut non credent homines, aut non ignoſcent.

Juravere amici, dextram morientis contingentes, ſpiritum ante, quam ultionem, amiſuros....

attribuer encore à la nature du ſujet, qu'à la différence du génie des

---

Neque multo poſt extinguitur, ingenti luctu provinciæ, & circumjacentium populorum. Indoluere exteræ nationes regesque : tanta illi comitas in ſocios, manſuetudo in hoſtes : viſuque & auditu juxta venerabilis, cum magnitudinem & gravitatem ſummæ fortunæ retineret, invidiam & adrogantiam effugerat.

Comme parmi nos lecteurs il s'en trouvera, ſans doute, qui n'entendront pas le latin, nous mettrons ici la traduction fidele de ces paſsages. Mais nous croyons devoir les prévenir que celle de la Peroraiſon de Cicéron n'en exprimera que le ſens : les beautés de l'original tiennent toutes au génie particulier de la langue latine, & doivent par conſéquent diſparoître dans une autre langue.

deux écrivains. Mais le ton, quoique plus varié, comme il devoit

---

« Vous donnerez, Meſſieurs, des regles « de conduite à ce jeune infortuné, votre « ſuppliant & celui de vos enfants. Vous « lui preſcrirez ce qu'un citoyen romain « doit être, ſi vous lui conſervez ſon pere; « mais ſi vous le lui arrachez, vous ferez « voir que vous ne propoſez à ſon eſprit « ſage, ferme & ſolide, aucun fruit à re- « cueillir. Comme il eſt dans un âge à « pouvoir reſſentir la diſgrace de ſon pere, « mais à ne pouvoir le ſecourir, il vous « prie de ne point augmenter par les lar- « mes du pere la douleur du fils, ni par « les larmes du fils la douleur du pere. Il « jette auſſi les yeux ſur moi, il m'appelle « par ſes regards, il ſemble réclamer, en « pleurant, ma parole, & me redeman- « der cette gloire que j'avois autrefois « promiſe à ſon pere pour avoir ſauvé la

l'être en effet, en eſt-il moins vrai, moins naturel ; l'éloquence moins

« patrie. Ayez pitié de cette famille, Meſ-
« ſieurs ; ayez pitié d'un pere ſi généreux ;
« ayez pitié de ſon fils ; & conſervez à la
« République un citoyen auſſi illuſtre &
« auſſi vaillant, en conſidération de ſes
« ancêtres, de ſa vieilleſe ou de ſa per-
« ſonne ». Cicer. Orat. pro Flacco, num. 42, tom. 5, pag. 275, edit. Olivet.

J'ai ſuivi, à quelques changements près, l'ancienne verſion. A l'égard du paſſage de Tacite, je me ſervirai de la traduction de M. d'Alembert, la ſeule dont la fidélité, l'élégance & la préciſion puiſſent donner une grande idée de l'original à ceux qui n'entendent pas le latin.

« Si une mort naturelle m'enlevoit,
« je pourrois avec juſtice me plaindre
« des Dieux mêmes, qui m'arracheroient
« dans la fleur de mon âge à ma famille &

touchante & moins perſuaſive ? Fait-il ſur l'ame du lecteur une impreſ-

« à ma patrie : mais immolé aujourd'hui « par le crime de Piſon & de Plancine, « c'eſt dans vos cœurs que je dépoſe mes « dernieres prieres. Allez apprendre à mon « pere & à mon frere les peines cruelles « qu'on m'a ſuſcitées, les perfidies dont « j'ai été l'objet, & la mort funeſte qui « termine ma vie infortunée. Ceux que « les liens du ſang & mes eſpérances m'ont « attachés, ceux même que l'envie a pu « indiſpoſer contre moi, pleureront un « jeune prince, échappé à tant de com- « bats pour périr au milieu de ſa gloire par « la méchanceté d'une femme. Réclamez « la juſtice du Sénat ; invoquez les loix. « Le principal devoir de l'amitié n'eſt pas « d'honorer par de vains regrets celui « qu'on a perdu ; mais de ſe ſouvenir de « ſes volontés, & de les accomplir. Les

fion moins forte & moins profonde? L'oreille, ce juge ſi ſévere, ſi déli-

---

« inconnus même pleureront Germanicus; « vous le vengerez, ſi vous l'aimiez plus « que ſa fortune. Montrez au peuple ro- « main la petite-fille d'Auguſte mon épou- « ſe; comptez devant lui mes ſix enfants. « On s'intéreſſera pour les accuſateurs; & « ſi les accusés ſuppoſent des ordres infâ- « mes, on les punira quand on les croi- « roit.

« Les amis du prince mourant, lui tou- « chant la main, jurerent de périr ou de « le venger....

« Peu de temps après il expira, laiſſant « dans la déſolation toute la province & « les nations qui l'environnoient. Les « étrangers & leurs rois le pleurerent: « prince aimable pour les alliés, humain « envers les ennemis, imprimant le reſpect « par ſes diſcours & par ſa préſence ſeule;

cat, ſi dédaigneux, eſt-elle moins ſatisfaite ? Interrogeons ceux à qui les préjugés de college ne font pas illuſion, & qui ont acquis, par une étude réfléchie des grands modeles, le droit d'être difficiles : demandons-leur ſi les ſix dernieres lignes du paſsage de Cicéron, dans leſquelles il a employé un des plus beaux mouvements de l'art oratoire, sont plus nombreuſes ; ſi elles excitent dans l'eſprit des idées plus ſombres, plus lugubres, que cette phraſe de

« n'ayant de la grandeur ſuprême que la « dignité qui en fait le prix, & non la « hauteur qui la rend odieuſe ». Tacit. Annal. lib. 2, cap. 71 & 72.

Tacite dont les mots ſe meuvent ſi lentement, & qui paroît même d'une longueur démeſurée : « Ne- « que multo poſt extinguitur, in- « genti luctu provinciæ, & circum- « jacentium populorum. Indoluere « exteræ nationes regesque (14) » : demandons-leur ſi l'harmonie de ce morceau eſt moins parfaite & plus facile à rendre que celle de cette exclamation ſi pathétique : « Miſe- « remini familiæ, judices, &c.

Il ne s'agit pas de ſavoir ſi le

(14) « Peu de temps après il expira, « laiſſant dans la déſolation toute la pro- « vince & les nations qui l'environnoient. « Les étrangers & leurs rois le pleurerent.

diſcours de Germanicus eſt plus ou moins beau que le paſsage de la peroraiſon pour Flaccus : il faudroit n'avoir ni équité, ni diſcernement, ni goût, pour blâmer Cicéron de n'avoir pas penſé auſſi profondément que Tacite, dans une circonſtance & dans une matiere où cette profondeur auroit été très déplacée. Nous ne comparons ici ces deux morceaux que par des qualités qui leur ſont communes; & nous oſons aſsurer que le paſsage de Tacite ſuffit pour prouver que ce grand Hiſtorien ſait, quand il le veut, & toutes les fois que ſon ſujet l'exige, donner à ſon ſtyle le nombre

& l'harmonie qui caractériſent celui de Cicéron. Il en eſt de même de Séneque & de Pline, dont nous pourrions citer ici pluſieurs paſsages où l'on retrouve toutes les beautés du ſtyle de l'Orateur romain.

C'eſt donc très injuſtement que Quintilien reproche à Séneque d'avoir corrompu le goût des jeunes gens de ſon temps. Quelle idée pourroit-on avoir du diſcernement de ce rhéteur, ſi on en jugeoit par cette critique ridicule, renouvellée de nos jours avec auſſi peu de fondement contre Fontenelle? car on l'accuſe, ainſi que Séneque, d'avoir égaré une foule de jeunes auteurs

qui, ſe flattant d'obtenir les mêmes éloges & la même célébrité, ont voulu prendre ſa maniere, imiter ſon ſtyle, & n'ont été que de mauvais copiſtes de l'une & de l'autre. Mais il ne faut regretter ni pour le ſiecle de Séneque ni pour le nôtre, la perte de ces écrivains. Il y a long-temps qu'on a prononcé ce juſte anathême contre tous les imitateurs en général; *ô imitatores, ſervum pecus!* Racine, il eſt vrai, crut devoir imiter Corneille. Avide de gloire, préſage heureux dans un jeune homme, & témoin des ſuccès de l'auteur de Cinna, il brûloit du deſir de les partager; ſon génie fut

ſubjugué, entraîné même par un ſi grand exemple : mais il étoit jeune alors ; & cette eſpece d'enthouſiaſme pour un genre vers lequel la nature ne le portoit pas, dura peu : auſſi l'intervalle qui ſépare Alexandre d'Andromaque eſt-il immenſe ; c'eſt un pas de géant.

On n'imite pas lorſqu'on peut créer : tous ceux qui, en quelque genre que ce ſoit, ſe traînent ſur les traces des autres, ſont incapables de ſe frayer une route nouvelle ; c'eſt un aveu tacite de leur foibleſſe : ils ne ſuivent que parcequ'ils ne peuvent pas précéder. Séneque & Fontenelle, pour parler ici ſelon les

préjugés de Quintilien, n'ont égaré que ceux qui ſe seroient perdus ſans eux, & qui, n'ayant pas l'inſtrument avec lequel on marque dans la carriere des ſciences ou des lettres, étoient deſtinés par la nature à écrire ſans génie & à vivre ſans gloire. Avec un peu de tact & d'inſtinct, ils auroient ſenti que de tous les modeles, Séneque & Fontenelle étoient peut-être les plus difficiles à imiter. En effet, leur ſtyle a préciſément le caractere de leur eſprit : tous les deux, fins, ſubtils, ingénieux & profonds, ſe diſtinguent par une maniere particuliere de dire les choſes, & de les peindre à l'ima-

gination. Ils s'étoient fait en quelque sorte une langue à part, qui étoit celle de leurs idées, & dont ils ſemblent s'être réſervé le ſecret : ils ont ſur-tout le mérite ſi rare d'enviſager les ſujets les plus usés par des côtés qui leur sont propres, & ſur leſquels perſonne avant eux n'avoit jetté les yeux ; & de donner, par une expreſſion heureuſe & hardie, ou par un certain tour vif & original, les graces & la fraîcheur de la nouveauté à des penſées qui ſe rapprochent le plus des vérités communes & élémentaires ; talents qui ne s'acquierent pas plus qu'ils ne s'imitent.

On ne doit donc pas, sous prétexte que les ouvrages de Séneque & de Fontenelle ont fait, les uns à Rome, les autres à Paris, une multitude de froids imitateurs, accuſer ces philoſophes d'avoir corrompu le goût de leurs contemporains. Cent mauvaiſes copies d'un bon tableau ne prouvent rien contre l'excellence de l'original; & les pieces fugitives de Voltaire & de Saint-Lambert ont plus accéléré les progrès de l'art & du goût, que toutes les mauvaiſes auxquelles elles ont donné naiſsance, & dont le nombre s'augmente tous les jours, ne peuvent les retarder.

Cette décadence du goût, déjà très ſenſible, ſelon les critiques, dans le ſiecle de Lucain, de Séneque, de Tacite, des deux Plines & de Quintilien, eſt donc purement imaginaire, & n'étoit pas même poſſible. Un phénomene de cette nature, & qui dépend du concours de tant de cauſes diverſes, n'arrive pas dans un intervalle de temps auſſi (15) court que celui qui sépare le regne d'Auguſte du regne de Trajan ; ſur-tout lorſque cet intervalle

(15) Auguſte eſt mort l'an 767 de la fondation de Rome ; & le commencement du regne de Trajan eſt de l'an 852 de la même fondation : ce qui ne forme qu'un intervalle de 85 ans.

eſt rempli par une ſuite non interrompue d'hommes de génie, dont les ouvrages offrent, chacun dans ſon genre, les mêmes beautés, & ſont ſouvent plus utiles par leur objet, que ceux des auteurs qui les ont précédés dans la même carriere.

Au lieu donc de ſuppoſer entre les écrivains de ces deux ſiecles également mémorables dans l'hiſtoire des ſciences & des lettres, une différence qui n'exiſte pas, les Commentateurs auroient dû en obſerver une qui paroît très réelle. C'eſt que les auteurs du ſiecle de Néron, de Domitien & de Trajan, ont beau-

coup plus d'eſprit que ceux du ſiecle d'Auguſte. On ne lit point avec quelque attention Séneque, Tacite, les deux Plines, &c. ſans y remarquer une abondance, ou, ſi l'on veut, un luxe d'idées qui étonne : peut-être même ne ſont-ils pas tout-à-fait exempts d'une ſorte d'affectation ou d'empreſſement à montrer de l'eſprit & de la profondeur. Mais il me ſemble qu'à cet égard il eſt auſſi difficile de cacher ſa richeſſe que ſon indigence. Si l'eſprit ne peut être, & n'eſt en effet, que le talent ou la faculté d'appercevoir entre les objets divers un plus grand nombre de rapports, de convenan-

ces ou de disconvenances, de déduire finement d'un principe général les conséquences les plus éloignées, & de lier plus de vérités entre elles, il est évident que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il vaut mieux pécher par excès que par défaut (16).

D'ailleurs, dans un siecle où des hommes qui joignent à une grande pénétration une imagination vive & forte, s'occupent d'études sérieuses, & se tournent vers les matieres

(16) Il en est de l'esprit comme de l'argent lorsqu'on est avare : on n'en a jamais trop. Et c'est encore ici un de ces cas où l'on peut dire avec le Mondain :

Le superflu, chose si nécessaire.

de raiſonnement, ils entraînent, par leur exemple & par leur réputation, les bons & les mauvais écrivains de la nation : Poètes, Hiſtoriens, Littérateurs, Savants, tous veulent avoir beaucoup d'idées, tous veulent paroître ingénieux & profonds, tous enfin veulent briller & répandre une grande lumiere ; & ce deſir doit même ſe déceler dans leurs ouvrages, & rendre quelquefois ces écrivains un peu ſubtils. L'eſprit philoſophique, qui eſt le caractere dominant de notre ſiecle, & auquel nous devons les progrès rapides que les ſciences & les arts ont faits depuis cinquante ans, n'a-t-il pas une

influence très marquée ſur les gens de lettres, & même ſur les gens du monde ? Ceux-ci mettent plus ou moins de philoſophie dans leur converſation ; ceux-là dans leurs diſcours & dans leurs livres : mais les uns & les autres, ſoit qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, s'efforcent de prouver qu'ils en ont, & qu'aucunes des matieres qu'elle embraſſe ne leur ſont étrangeres ; parcequ'en fait de connoiſſances & de découvertes, il eſt auſſi humiliant d'être au-deſſous de ſon ſiecle, que dangereux de le devancer. L'homme de génie qui, s'élançant au-delà de la ſphere commune, oſe lever une

partie du voile de la nature, & exposer le premier aux yeux encore foibles & peu exercés de ses contemporains, des vérités dont l'éclat les blesse; & l'homme opiniâtre ou borné qui conserve au milieu de la société la plus éclairée les préjugés, l'ignorance & l'aveuglement de ses ancêtres, sont également déplacés. Ils sont dans la chaîne générale, sans pouvoir ni la suivre ni la mener. Ce sont, pour parler un moment ici la langue des naturalistes, deux individus solitaires & hétérogenes, dont on ne peut trouver les analogues vivants.

Il est donc vraisemblable que Sé-

neque, Quintilien, Tacite, les deux Plines, &c. après avoir donné l'impulſion à leur ſiecle, ont pu la recevoir de lui. Soit que, le gouvernement militaire & preſque abſolu des Empereurs ne laiſsant plus comme autrefois l'adminiſtration des affaires publiques au pouvoir & à la diſcrétion des Orateurs, les Romains euſsent négligé peu-à-peu l'étude de l'art oratoire, qui ne pouvoit plus les conduire aux honneurs ni à la fortune; ſoit plutôt que les ſciences & la philoſophie, plus cultivées alors, euſsent affoibli leur enthouſiaſme pour l'éloquence, que Montaigne appelle *une art pipereſſe*

& menſongere, & qui, de tous les genres de littérature, eſt en effet celui dont on ſe dégoûte le plus facilement en vieilliſſant; ſoit qu'ils ſentiſſent le beſoin d'appliquer les forces & l'activité de leur eſprit à des objets plus importants, qui, ſans exclure directement l'éloquence, ne ſont pas de ſon reſſort; ſoit enfin que les ouvrages de Séneque, de Tacite, des deux Plines, euſſent rendu les Romains plus difficiles ſur le choix des penſées, & qu'à cet égard ils exigeaſſent davantage de ceux mêmes dont ils avoient plus obtenu, & qui étoient devenus pour eux des modeles de comparai-

ſon ; il eſt certain que tous les auteurs qui ont fleuri depuis Néron juſqu'à Trajan ont une maniere de voir, de juger, de ſentir & de s'exprimer, qui leur eſt propre, & qu'on peut regarder comme le réſultat néceſſaire de cette étendue de connoiſſances, de ces vues neuves & fines, & de cette ſupériorité de raiſon qui diſtinguent ces écrivains de ceux du ſiecle d'Auguſte.

Quelle que ſoit la cauſe de ce fait, dont les Commentateurs ne parlent pas, on n'en peut rien conclure contre la pureté du goût, du ſtyle & de la latinité de Séneque, de Quintilien, de Tacite, &c. ; &

c'eſt ce que les Critiques auroient ſans doute remarqué, ſi l'eſpece de ſagacité que ſuppoſe la reſtitution d'un mot ou d'un paſſage corrompu dans un Auteur ancien, n'étoit pas moins rare & moins utile que celle qui fait découvrir & déterminer avec préciſion les reſſemblances & les différences plus ou moins ſenſibles de certains ſiecles comparés entre eux, & les cauſes générales & particulieres, conſtantes & accidentelles des unes & des autres.

Au reſte, tous les défauts qu'on a reprochés à Séneque, & que l'ignorance ou la mauvaiſe foi ont ſi ſouvent exagérés, diſparoiſſent dans

l'extrait que nous publions aujourd'hui, pour ne laiſser voir que des beautés du premier ordre : mais, malgré tant d'avantages, ceux qui ont lu Séneque (& quel eſt l'homme de lettres ou le Philoſophe à qui cet Auteur ne ſoit pas auſſi familier qu'Horace, Tacite & Montaigne ?) avoueront ſans peine qu'il en eſt de ſa morale ainſi rapprochée, en un mot, de ce recueil, comparé à l'original, comme des livres de Varron ſur les matieres de philoſophie, dont Cicéron portoit ce jugement ; qu'il en avoit dit aſſez pour en inſpirer le goût, mais non pas pour

en donner la connoiſsance (17).

En effet, on n'a pu joindre aux différentes maximes ou réflexions dont on a fait choix, tous les développements que certaines idées, ſoit principales, ſoit acceſsoires, ou intermédiaires, ſemblent exiger, & qu'on trouve dans le texte, quelquefois même avec trop de luxe & de profuſion; on n'a pris, pour ainſi dire, que les (18) ſommités; on n'a préſenté que les réſultats, & l'on

(17) Philoſophiam multis locis inchoaſti ad impellendum ſatis, ad edocendum parùm. Cicer. Acad. Quæſt. lib. 1, cap. 3, edit. Davis.

(18) Summa ſequar faſtigia rerum. Virgil.

n'a pas craint de ſacrifier la nobleſſe de la forme à la richeſſe du fond. On doit donc s'attendre à des omiſſions plus ou moins importantes, mais inévitables, & même néceſſaires dans l'extrait d'un livre où le lecteur, forcé de juger entre un grand nombre de penſées, tantôt fines & délicates, tantôt fortes & profondes, quelquefois douces, toujours ingénieuſes & piquantes lors même qu'elles peuvent être conteſtées, ne ſait ſouvent ni celles qu'il doit rejetter ni celles qu'il doit choiſir (19).

(19) Nimia voluptatis copia turbatus, fruendi laborarem inopia. Apuleii Meta-

Ceux qui ont traité de paradoxe la préférence que nous avons donnée (20) ailleurs à Séneque, considéré ſeulement comme moraliſte, comme penſeur, en un mot comme philoſophe, ſur Cicéron, trouveront peut-être cette aſſertion moins haſardée, s'ils veulent lire avec attention cet abrégé de ſa morale, & former enſuite, d'après les ouvrages de l'Orateur romain, un recueil qui réponde à l'importance de celui-ci. Cette maniere de réſoudre la queſtion nous paroît la plus ſimple, &

morph. lib. 5, p. 105, edit. Pricæi, Goudæ, 1650.

(20) Voyez l'avertiſſement de l'Editeur

par conséquent la meilleure : ce sera même la seule réponse que nous opposerons à leurs objections, où ils auroient mis sans doute moins d'aigreur & plus de solidité, s'il étoit aussi facile de faire un bon raisonnement que de dire des injures.

Une réflexion affligeante qu'on a souvent occasion de faire en parcourant l'histoire des hommes célebres, c'est qu'ils ont eu dans tous les temps, & chez tous les peuples,

à la tête du premier volume des Œuvres de Séneque, traduites par M. la Grange, p. 14, 15 & suiv. & joignez-y une longue note sur la vie de Séneque, où je discute encore la même question, pag. 497, note 458.

une deſtinée commune. On les a traités comme ce (21) vertueux Romain que ſes ennemis jugerent digne d'une nouvelle accuſation, par cela même qu'il n'avoit pas ſuccombé à la premiere. Ceux qui ne peuvent pardonner à Séneque d'avoir été un grand homme, s'en vengent en attaquant ſa probité: ce n'eſt plus l'auteur qu'ils perſécutent, ils ont perdu depuis long-temps l'eſpérance de nuire à ſa gloire, & ils le laiſſent repoſer en paix à l'ombre de ſes lau-

(21) Il s'agit ici de Quintus Scævola. Cicéron, de qui j'emprunte ce fait, nous a conſervé les propres paroles de l'accuſateur de ce grand homme. Elles ſont auſſi remarquables par la hardieſſe & la ſingularité de

riers ; c'eſt ſon caractere moral ſur lequel ils épuiſent aujourd'hui tous les traits de leur malignité ; ils rendent juſtice à ſes talents, moins par égard pour ſa réputation, que pour avoir l'air de diſpenſer la louange & le blâme avec la même impartialité : tant il eſt vrai que l'eſtime eſt un ſentiment pénible pour la plupart des hommes, & celui qu'ils accordent le plus difficilement, ſur-tout à ce qu'ils sont forcés d'admirer !

---

l'expreſſion, que par l'impudence de l'aveu du calomniateur.

Cùm ab eo quæreretur quid tandem accuſaturus eſset eum quem pro dignitate ne laudare quidem quiſquam ſatis com-

Ce progrès des méchants dans l'art de nuire l'auroit plus affligé que ſurpris; il avoit prévu ces derniers efforts de la haine & de l'envie, comme on le voit par divers paſsages de ſes écrits; & c'eſt à lui qu'on peut appliquer ces vers charmants de Voltaire, dont le ſort à cet égard n'a pas été plus heureux:

Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir:
On ſe trompe; & ſa dent, qui ne peut s'aſſouvir,
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.

Notre deſſein n'eſt pas de réfuter

---

modè poſet, aiunt hominem (ut erat furioſus) reſpondiſſe, quod non totum telum corpore recepiſſet. Apud Ciceron. Orat. pro Sexto Roſcio Amerin. cap. 12, edit. Grævii.

ici les imputations calomnieuſes de ces hommes pervers, aſsez malheureuſement nés pour haïr dans les autres les vertus qu'ils n'ont pas, & qui, pour me ſervir de la comparaiſon ingénieuſe d'un auteur moderne, craignent les gens de bien, comme les voleurs de nuit craignent les réverberes : nous nous contenterons d'obſerver qu'il eſt difficile de porter plus loin que Séneque l'amour de l'ordre & de la vertu, la haine (22) du vice & de la tyran-

(22) Quintilien, ennemi ſecret de Séneque dont la gloire éclipſoit la ſienne, lui rend néanmoins cette juſtice : que perſonne n'a montré une plus violente horreur du vice. Egregius tamen vitiorum

nie, la (23) bienfaiſance & la paſſion du bien public; que ſa vie, quelle que ſoit l'époque où l'on s'arrête, offre, ſous différents points de vue, un grand nombre d'actions utiles, & par conséquent moralement bonnes, car l'utilité eſt la meſure commune du bon comme du beau; enfin que jamais homme n'a

---

inſectator fuit. Inſtit. orator. lib. 10, cap. 1, num. 129, edit. Geſner. Lipſ. 1738.

Voyez ſur tout ceci la vie de Séneque par M. Diderot, ouvrage plein d'idées, de raiſon, de philoſophie, & où l'on trouve empreint à chaque page un grand caractere d'honnêteté qui ajoute encore à l'intérêt de ce livre, & au plaiſir qu'on éprouve en le liſant.

(23) L'autorité que nous allons citer ne

su se rendre heureux d'une maniere plus conforme au bonheur des autres, ce qui suffiroit seul pour lui donner des droits à l'estime générale.

---

peut être suspecte : c'est celle d'un Poète satirique plein de fiel & d'humeur, mais honnête & juste, respectant la vertu partout où il la trouvoit, poursuivant le vice jusque sur le trône, & dont la plume n'a jamais été redoutable qu'aux méchants. Voici le témoignage public qu'il rend à la bienfaisance de Séneque, dont il étoit le contemporain. « On n'exige point de toi « des présents tels qu'en faisoient à leurs « moindres amis un Séneque, un Cotta, « & Pison le bienfaisant : la gloire de « donner l'emportoit alors sur les titres & « les faisceaux. »

Nemo petit, modicis quæ mittebantur amicis

Ce ne sont pas seulement quelques faits particuliers, obscurs & isolés, qui prouvent que Séneque étoit bon (24), sensible, humain, généreux ; c'est la teneur entiere

---

A Seneca, quæ Piso bonus, quæ Cotta solebat Largiri ; namque & titulis & fascibus olim Major habebatur donandi gloria.

J'ai suivi la traduction de M. Dusaulx. Voyez Juvénal, satir. 5, vers 108 & suiv.

(24) Je me rappelle ici un passage d'une de ses lettres, que je vais rapporter, moins dans l'espérance de forcer ses détracteurs au silence, que dans le dessein de confirmer les honnêtes gens dans leur estime pour ce grand homme, & dans leur juste mépris pour ceux qui déchirent sa mémoire. « Dans l'extrême maigreur qui fut la suite « d'une longue maladie, dit-il, j'eus plu-

de (25) ſa vie. On voit ſur-tout, par une foule de détails précieux & intéreſsants de ſes mœurs privées, que ces qualités ſi eſtimables, ſource d'une multitude d'inſtants délicieux qui sont perdus pour les hommes

---

« ſieurs fois la tentation de rompre avec « la vie ; je fus retenu par la vieilleſse d'un « pere qui m'aimoit tendrement ; je fon- « geai moins à la force que j'avois pour « me donner la mort, qu'à celle qui lui « manquoit pour en ſupporter la douleur. « J'ai donc gagné ſur moi que je vivrois ! « il y a quelquefois du courage à vivre. »

Ce qui suit n'eſt pas moins beau: On aime à voir Séneque épancher ainſi ſon cœur dans le ſein de ſon ami. Ces paroles d'une ſimplicité ſi touchante, & qu'on ne lit point ſans attendriſsement, sont le pre-

froids ou méchants, étoient en lui, non l'effet des principes & des auſteres leçons de ſa ſecte, toujours inutiles quand elles luttent contre la nature, mais des vertus de tempérament, fortifiées enſuite par la réflexion, & qui étoient même deve-

---

mier mouvement d'une ame honnête & douce qui s'abandonne, & ſe laiſſe voir toute entiere. On pourroit citer cent autres paſſages de ſes lettres, où l'on retrouve le même caractere de bonté. Voyez ſurtout l'épître 104, où il parle de ſa ſanté & de la tendreſſe inquiete de ſa femme Pauline pour lui : rien n'eſt plus intéreſſant que ce qu'il dit à ce ſujet.

(25) Le vrai miroir de nos diſcours eſt le cours de nos vies, dit Montaigne. Eſſais, liv. 1, chap. 25.

nues pour lui un beſoin, comme toutes les fortes habitudes.

Une autre obſervation non moins importante, & qui prouveroit encore en faveur de Séneque, quand on n'auroit pas d'ailleurs des témoignages auſſi inconteſtables de la bonté de ſon cœur, c'eſt qu'on peut établir comme une regle générale, & qui ſouffre même très peu d'exceptions, que les hommes qui ont le plus travaillé à cultiver leur eſprit, à rectifier leur jugement, & dont la recherche de la vérité a été l'occupation la plus conſtante & la paſſion la plus forte, ſont en même temps ceux dont la probité eſt la

plus sévere & la morale pratique la plus pure, parceque plus on a de lumieres, mieux on connoît l'importance & l'étendue de ſes devoirs, & plus on ſent, pour soi-même & pour les autres, la néceſſité de les remplir. Mettez d'un côté de la balance les avantages & les inconvénients du vice; de l'autre, le calme & la sécurité de la vertu, les jouiſſances qu'elle procure, les maux qu'elle épargne, ceux dont elle adoucit l'amertume; appréciez l'eſtime des autres & celle de soi-même tout ce qu'elles valent; & vous serez convaincu que, pour être heureux dans ce monde, on n'a rien de

mieux à faire que d'être un homme de bien. Montaigne, dont le livre abſolument neuf & original (26), ſoit qu'on en conſidere la plupart des pensées, le ſtyle & le ſujet, n'a été entendu, apprécié & ſenti que dans ce ſiecle; Montaigne, qui avoit tout vû, & qui a preſque tout dit en morale, vient ici à l'appui de notre ſentiment. « Quand pour ſa « droiture je ne ſuyvrois le droit

(26) C'eſt à-peu-près le jugement que Montaigne porte lui-même de ſes Eſſais. « Me trouvant, dit-il, entierement deſ- « pourveu & vuide de toute autre matiere, « je me ſuis préſenté moi-meſme à moi « pour argument & pour ſubject. C'eſt le « ſeul livre au monde de ſon eſpece, &

« chemin (27), dit-il, je le ſuyvrois « pour avoir trouvé par expérience « qu'au bout du compte c'eſt com- « munément le plus heureux & le « plus utile ». Lorſque Hobbes a défini le méchant (28) un enfant robuſte, il a exprimé d'une maniere vive, énergique & préciſe, une des plus profondes idées que l'eſprit humain ait jamais conçues. Qu'eſt-ce en effet que le méchant, ſinon un

« d'un deſſein farouche & extravagant. » Eſſais, liv. 2, chap. 8.

(27) Eſſais, liv. 2, chap. 16.

(28) « Malus, puer robuſtus, vel vir animo puerili ». Ligne ſublime, & qui ne pouvoit être écrite que par un homme de génie. Voyez Hobbes, DE CIVE, præfat. ad lector. fol. 6, edit. Elzévir. Amſt. 1647.

homme dont le corps eſt dans toute ſa force, & dont les facultés intellectuelles sont reſtées dans l'enfance? Or, comme l'obſerve judicieuſement un Philoſophe qui a très bien développé la pensée de Hobbes, & qui en a vu la tendance, « la mé-
« chanceté eſt d'autant plus grande
« que la raiſon eſt foible, & que
« les paſſions sont fortes. Suppoſez
« qu'un enfant eût à ſix ſemaines
« l'imbécillité du jugement de ſon
« âge, & les paſſions & la force
« d'un homme de quarante ans, il
« eſt certain qu'il frappera ſon pere,
« qu'il violera ſa mere, qu'il étran-
« glera ſa nourrice, & qu'il n'y aura

« nulle sécurité pour tout ce qui « l'approchera. Donc la définition « de Hobbes est fausse, ou l'hom- « me devient meilleur à mesure « qu'il s'instruit. »

Si Rousseau, qui ne voit presque jamais qu'un côté de l'objet, n'a point entendu (29) cette définition, qu'on peut regarder comme une de ces maximes générales qui ont toute l'évidence des premiers principes ; s'il n'a pas même apperçu la conséquence importante qui en découle nécessairement, & qui lui auroit

(29) Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les feuillets 5 & 6 de la préface du Traité DE CIVE, dont j'ai rapporté un

épargné cette longue suite de ſophiſmes dont il s'eſt ſervi pour prouver que les ſciences & les arts ont corrompu les mœurs ; c'eſt un défaut de logique trop commun dans ſes ouvrages pour qu'il doive cauſer ici la plus légere ſurpriſe. Mais on peut être étonné que par négligence, ou par une indifférence pour la vérité, très déplacée & très difficile à excuſer dans un homme qui en étoit

---

paſsage dans la note précédente, avec les pages 56 & 57 de la premiere partie du Diſcours ſur l'inégalité : c'eſt alors qu'on sera ſurpris de trouver dans cet ouvrage, rempli d'ailleurs de paradoxes, une analyſe incomplete & ſur-tout très infidele des principes de Hobbes. Parmi les différentes

le défenſeur par état, il ait fait dire à Hobbes précisément le contraire de ce qu'il a dit, & qu'il lui ait même imputé ſur d'autres points diverſes aſſertions dont on ne trouve pas un mot dans ſon livre. Cette inexactitude eſt d'autant plus blâmable, que le Philoſophe de Malmesbury, toujours d'accord avec lui-même, toujours conséquent, même dans ſes erreurs, & dont les principes ſtric-

opinions qu'on lui attribue dans cette analyſe, il en eſt peu qui lui appartiennent; & celles-là même ſont ſi étrangement défigurées, ſi altérées, ſi obſcurcies, par la maniere dont elles ſont préſentées, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître & à en ſuivre la trace dans le livre de Hobbes.

tement enchaînés montrent bien une autre profondeur, une autre logique, une autre force de tête que les idées vagues, ſouvent fauſſes, & toujours mal liées du citoyen de Geneve, avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour être entendu, pour écarter les équivoques ſi difficiles à éviter dans les matieres abſtraites, & pour ne laiſſer aucun lieu à de fauſſes interprétations.

Séneque, obſervateur plus exact & meilleur logicien, a très bien vu que la vertu n'eſt pas un préſent de la nature. « C'eſt un art, dit-il, que « de devenir vertueux. Les premiers « hommes ne l'étoient que par l'i-

« gnorance du mal; mais il y a une « grande différence entre ne vouloir « pas le mal & ne ſavoir pas le faire. « La vertu n'entre que dans une ame « cultivée, éclairée, perfectionnée « par un exercice continuel. Nous « naiſsons pour elle, mais non pas « avec elle. Les hommes les plus « heureuſement nés ont, avant « l'inſtruction, des diſpoſitions à « la vertu, mais ne sont pas ver- « tueux. »

Il ne faut ni une grande pénétration ni des connoiſsances fort étendues pour trouver dans cette réflexion de Séneque un caractere d'évidence & de vérité que n'a point

l'aſsertion de Rouſseau, qui prétend que l'homme eſt *naturellement* bon; ſuppoſition auſſi fauſse que celle qui feroit l'homme *naturellement* méchant. En effet, il seroit auſſi abſurde d'appeller bonté ou méchanceté naturelle cette puiſsance ou aptitude particuliere & purement organique de la portion qui ſent, ou de l'animal, à ſe mouvoir plutôt d'une maniere que d'une autre; aptitude antérieure au développement des lumieres, & auſſi involontaire; auſſi méchanique, auſſi indépendante de ſon conſentement & de la portion qui réfléchit & penſe, que le mouvement du cœur

& des arteres : il seroit, dis-je, aussi ridicule d'appeller bonté ou méchanceté cette propriété de la machine dans tel ou tel individu, qu'il seroit absurde de donner ce nom à ce desir ou à cette aversion naturelle qu'on a pour certains objets par une suite de la conformation des organes, & qui porte à s'approcher ou à s'éloigner de ces objets par un mouvement qui, dans l'un ou l'autre cas, n'a été ni voulu ni réfléchi.

Ce principe de Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme, principe auquel il revient sans cesse, dont il a fait la base de son traité,

ou plutôt de ſon roman (30) ſur l'éducation, & qu'on retrouve même dans ſon Contrat ſocial, eſt une idée purement platonicienne, fruit d'une imagination exaltée, & qui, ſemblable aux ſonges d'un malade, ne préſente que des fantômes vains (31). Les erreurs graves & fréquentes où ce principe l'a entraîné, prouvent qu'il avoit commencé trop tard à méditer & à écrire ſur des ma-

(30) Voyez entre autres la premiere phraſe de l'Emile.

(31) Credite, Piſones, iſti tabulæ fore librum Perſimilem, cujus, velut ægri ſomnia, vanæ Fingentur ſpecies.

HORAT. DE ART. POET. verſ. 6 & ſeq.

tieres abſtraites & qui exigent ſouvent une métaphyſique très fine & très déliée, pour avoir en philoſophie ſpéculative des idées bien réfléchies (32) & bien arrêtées. Rouſſeau nous paroît avoir avec un des auteurs les plus célebres de ce ſiecle ce rapport remarquable, que l'on peut citer l'un comme l'exemple le plus frappant des inconvénients de l'eſprit de ſyſtême en politique &

(32). C'eſt la ſource de tant de mauvais raiſonnements qui déparent la premiere partie de la Profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, où il propoſe avec la plus grande confiance des objections d'enfant, & qui n'effleurent pas même le ſyſtême contre lequel elles ſont dirigées.

en morale, & l'autre comme une des preuves les plus fortes qu'il n'égare pas moins en phyſique & en hiſtoire naturelle. Ce n'eſt pas que dans toute eſpece de ſcience il ne faille toujours commencer par une idée ſyſtématique : mais c'eſt enſuite à l'expérience à l'étayer, à lui donner un fondement ſolide, à en conſtater la vérité, en faiſant voir que la théorie eſt, preſque dans tous les cas connus ou ſupposés, d'accord avec les phénomenes ; enfin à la ranger dans la claſſe déjà trop nombreuſe des hypotheſes, ou même à la détruire entièrement. L'eſprit de ſyſtême vraiment nuiſi-

ble aux progrès de la raiſon eſt celui qui fait négliger l'expérience & l'obſervation pour inventer des théories plus ou moins ingénieuſes, ſans avoir aſsez de faits, ou ſans s'inquiéter ſi ceux qui sont déjà connus ou conſtatés confirment ou renverſent les ſuppoſitions dont on eſt parti.

On peut conclure, ce me ſemble, de cette diſcuſſion, où l'autorité impoſante de Rouſseau nous a forcés de nous engager, que la définition du méchant rapportée ci-deſsus, & ſi vainement combattue dans le Diſcours ſur l'inégalité, donne une nouvelle force à notre opi-

nion ſur la liaiſon néceſſaire des lumieres & de la vertu. Il faut néanmoins avouer que l'étude & la philoſophie ne détruiſent point les paſſions; mais elles les temperent, elles en reglent l'uſage, & les empêchent de franchir la limite invariable & ſacrée de nos devoirs, ainſi que l'obſerve judicieuſement Plutarque. « Le plus grand fruict, dit-il, que « les hommes rapportent de la doul- « ceur & benignité des muſes, c'eſt- « à-dire de la connoiſſance des bon- « nes lettres, c'eſt qu'ils en domp- « tent & addoulciſſent leur nature, « qui eſtoit auparavant ſauvage & « farouche, trouvant, avec le com-

« pas de la raiſon, le moyen, & « rejettant le trop (33) ». Un autre Auteur, dont le ſuffrage eſt auſſi d'un grand poids dans cette matiere, dit expreſsément que « c'eſt l'ou- « vrage de la raiſon & de la diſcipli- « ne d'engendrer le ſoing de bien « faire, & que le vice eſt principale- « ment produit par beſtiſe & igno- « rance (34) ». Cela eſt d'autant plus vrai, que les méchants ne sont, comme nous l'avons remarqué ailleurs, que de mauvais calculateurs:

(33) Plutarch. in Coriolan. pag. 214. B. opp. tom. 1, edit. Pariſ. 1624.

(34) Montaigne, Eſsais, liv. 3, chap. 2, & liv. 2, chap. 15. Voyez encore, liv. 2,

un cœur droit ſuppoſe toujours un eſprit juſte; il y a entre ces qualités une liaiſon naturelle, &, pour ainſi dire, une conſéquence ſi néceſſaire de l'une à l'autre, que s'il n'y avoit point d'eſprits faux, il n'y auroit point de méchants, ſi ce n'eſt peut-être quelques individus, tels que Néron ou Commode, dont la perverſité naturelle (35) réſiſte à toute

chap. 17, où, après avoir dit qu'Eſtienne de la Boëtie eſtoit vrayement un' ame pleine & qui monſtroit un beau viſage à tout ſens, un' ame à la vieille marque, il obſerve qu'il avoit beaucoup adjouſté à ce riche naturel, par ſcience & eſtude.

(35) Entendez ce mot dans le ſens exact & précis où nous l'avons employé ci-deſſus, pag. 102 & 103, & non dans celui que

eſpece d'inſtruction, que l'éducation, les bons exemples & les circonſtances peuvent modifier juſqu'à un certain point (36) & pour un temps, mais qui, abandonnés enfin à leur caractere, & libres de la honte & de la crainte, deviennent plus féroces, & ſe précipitent ſans réſerve dans le crime & dans l'infamie.

Rouſſeau lui donne, & que nous réfutons là même.

(36) C'eſt à-peu-près ce que dit Tacite dans ce beau paſſage de ſes Annales où il nous peint les mœurs de Tibere différentes ſuivant les temps, prenant ſucceſſivement une teinte de ſcélérateſſe plus marquée, ſelon que la loi impérieuſe du moment & de l'intérêt perſonnel qui commande plus

Mais en ſuppoſant, contre l'expérience & l'obſervation, qu'un homme ignorant, & ſans autre regle de conduite que cette premiere impulſion, ce penchant machinal vers le bien, qui tient à la diſpoſition naturelle des organes, qui précede toute connoiſſance & toute réflexion, & dont le degré de force

---

tyranniquement aux Princes qu'aux autres hommes, ſe faiſoit plus fortement entendre; & enfin tellement dépravées, lorſqu'il n'eut plus aucune raiſon de diſſimuler, & de cacher ſous les dehors d'une modération apparente ſon caractere atroce, que dès ce moment on ne voit plus en lui qu'un monſtre de débauche & de cruauté.

Morum quoque tempora illi diverſa : egregium vitâ famâque, quoad privatus,

ou de foibleſſe fait qu'on eſt heureuſement ou malheureuſement né; en ſuppoſant, dis-je, qu'un tel homme puiſſe être auſſi bon, auſſi honnête, auſſi vertueux qu'un homme très inſtruit & très éclairé, il n'en eſt pas moins vrai que les bonnes qualités du premier ne peuvent jamais être auſſi avantageuſes à la ſo-

---

vel in imperiis ſub Auguſto fuit; occultum ac ſubdolum fingendis virtutibus, donec Germanicus ac Druſus ſuperfuêre : idem inter bona malaque mixtus, incolumi matre; inteſtabilis ſævitiâ, ſed obtectis libidinibus, dum Sejanum dilexit timuitve; poſtremò in ſcelera ſimul ac dedecora prorupit, poſtquam, remoto pudore & metu, ſuo tantùm ingenio utebatur. Tacit. Annal. lib. VI, cap. 51.

ciété, ni contribuer autant à ſon bonheur propre & individuel, que celles de l'homme qui, toutes choſes égales d'ailleurs, a de plus des lumieres & de l'inſtruction. « Quand « on eſt vertueux par haſard, dit « très bien Séneque, on n'eſt point « sûr qu'on le ſera toujours. En ſup- « poſant même qu'un tel homme « faſſe ce qu'il doit, il ne le fera pas « continuellement, il ne le fera pas « également, parcequ'il ne connoît « pas les motifs qui le déterminent « à agir ainſi. Le haſard, l'habitu- « de, tireront de lui quelque action « honnête ; mais il n'aura rien qui « l'aſsure que ce qu'il a fait eſt hon-

« nête. Ajoutez que, dans cet état,
« quand on fait bien, c'eſt ſans le
« ſavoir. Si l'ame n'a reçu de la na-
« ture les plus excellentes diſpoſi-
« tions, ſi elle n'a été enſuite éclai-
« rée par les lumieres de la raiſon
« toute entiere, elle ne peut ſuffire
« à tous les détails d'une action ;
« elle ne ſaura pas quand, juſqu'où,
« avec qui, de quelle maniere il
« faut la faire : elle ne marchera
« donc jamais vers la vertu avec
« tous ſes efforts réunis ; elle ne s'y
« portera pas même avec plaiſir &
« perſévérance ; elle regardera en ar-
« riere ; elle s'arrêtera ſur la route ».
En effet, il n'y s'agit pas ſeulement

d'être bon, d'aimer le bien & de le faire, il faut encore que ce ſoit à propos (37), & avec diſcernement; il faut ſavoir le rendre utile par le choix du moment & de la circonſtance, par le talent de faire naître dès occaſions favorables & d'écarter les obſtacles, & par cet art ſi rare & ſi néceſsaire de préparer les eſprits, même pour les meilleures choſes; « Etenim plurimum refert

(37) Grégoire de Nazianze dit que les choſes les plus belles & les plus honnêtes ceſsent de l'être quand on ne les fait pas comme il faut; & que, pour les faire comme il convient, il faut qu'elles ſoient faites en leur temps. Orat. 33, ſeu 1, de Theol. adverſus Eunomianum. Operum tom. 1,

« in quæ cujuſque virtus tempora « incideriт (38) ». Il importe ſurtout de n'être ni plus ſage ni meilleur qu'il ne faut. « La ſageſſe eſt « un maniement réglé de noſtre « ame, & qu'elle conduit avec me« ſure & proportion, & s'en reſ« pond. L'archer qui outrepaſſe le « blanc fault comme celui qui n'y « arrive pas (39) ». Enfin tout, juſqu'au bien même, a ſa limite ; &

p. 531, C. D. edit. Coloniæ, ſeu Lipſiæ, 1690.

(38) C'eſt ce que Metellus diſoit de Scipion l'Africain, apud Plin. Nat. Hiſt. l. 7, cap. 28, p. 391, edit. Harduin.

(39) Montaigne, Eſſais, liv. 2, chap. 23 & liv. 1, chap. 29.

cette limite ſi difficile à fixer, il n'y a que l'homme éclairé qui la connoiſſe ; lui ſeul a droit de la poſer. Faire le mieux lorſque le bien ſuffit, c'eſt s'expoſer à faire le mal ; & c'eſt ce qui arrive ſouvent à ceux qui ont beaucoup de zele & peu de lumieres : ils ne ſavent communément ni d'où il faut partir ni où il faut s'arrêter ; ils ignorent ſur-tout ce principe de morale ſi fécond & ſi vrai, que la moitié eſt ſouvent plus que le (40) tout, & qu'il eſt des cas & des circonſtances où c'eſt paſſer le but que de l'atteindre.

(40) Stulti, neque ſciunt quantò plus dimidium ſit toto. Heſiodis Opera & Dies,

D'ailleurs, les illuſions des paſſions auxquelles ils ſont d'autant plus expoſés qu'ils ont moins obſervé & moins réfléchi ; les préjugés de toute eſpece qui corrompent leur jugement, & l'inclinent preſque toujours du mauvais côté ; un reſpect aveugle & ſuperſtitieux pour les opinions reçues, très propre à éterniſer les erreurs les plus funeſtes ; une indifférence pour des vérités d'un certain ordre, dont la connoiſſance & la liaiſon exigeroient un degré d'application au-deſſus de leurs forces : tout cela

---

verſ. 40, edit. Robinſon, Oxoniæ e Theatro Sheldon. 1737.

réuni rend ſouvent inutiles, & quelquefois nuiſibles, leur amour pour le bien en général, & leurs vertus mêmes ; de ſorte qu'on pourroit dire que la bonté eſt pour eux, comme le bonheur pour des joueurs mal habiles, un bon inſtrument dont ils ne ſavent pas ſe ſervir. (41)

Ce n'eſt point par les vaines déclamations de quelques Sophiſtes éloquents, qu'il faut juger des effets de l'ignorance. Pour ſavoir à quel point elle eſt dangereuſe, il faut examiner ſon influence ſur un Souverain, ſur un Miniſtre, ſur un

(41) On pourroit leur appliquer ce qu'un ancien Hiſtorien a dit de Sertorius : Vir

Magiſtrat, ou même ſur un ſimple Particulier. En ſuppoſant, ſi l'on veut, non pas qu'ils ſoient nés bons, car l'homme ne naît ni bon ni méchant, mais qu'ils ſoient organisés de maniere à trouver plus de plaiſir dans les choſes honnêtes, comme on contracte plus facilement certaines habitudes, il y aura néceſſairement mille circonſtances où, avec les intentions les plus droites, avec le deſir le plus vif de faire le bien, ils cauſeront les plus grands maux, chacun dans ſon état, & ſelon l'étendue de ſon pouvoir ; &

ſummæ quidem ſed calamitoſæ virtutis. Florus, lib. 3, cap. 22.

où leur bonté, leur vertu même, devenue une ſource féconde de déſordres, aura tous les inconvénients du vice & de la méchanceté. C'eſt dans ces idées que la Rochefoucauld (42) diſoit ſi bien : « Un ſot « n'a pas aſſez d'étoffe pour être « bon ». En ſubſtituant à l'épithete de ſot celle d'ignorant, il eût peut-être donné à ſa penſée un tour moins vif & moins original ; mais, ſi je ne me trompe, elle eût été encore plus vraie.

Sans nous arrêter plus long-temps

(42) Voyez les Maximes de la Rochefoucauld, article 409 de la nouvelle édition.

ſur cette queſtion importante, dont l'examen demanderoit ſeul un ouvrage à part, les réflexions qu'on vient de lire ſuffiſent pour prouver que les hommes sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus éclairés ; que la méchanceté eſt moins un vice du cœur qu'un vice de l'eſprit ; que les hommes sont méchants, préciſément par la même raiſon qu'ils sont crédules & ſuperſtitieux, parcequ'ils sont ignorants & mauvais logiciens ; enfin qu'il leur importe également à tous (43) d'être inſtruits, mais que

(43) On trouve dans l'Hiſtoire un fait qui prouve bien le pouvoir & les avantages d'une bonne inſtitution. Philopoemen

les lumieres & les connoiſsances ſont ſur-tout néceſsaires (44) à cette claſse particuliere d'individus dont l'éducation toujours négligée, & trop ſouvent mauvaiſe, a fait dire à un ancien ce mot ſans

---

ayant vaincu les Lacédémoniens, les contraignit d'abandonner la maniere d'élever leurs enfants, & les força de prendre la méthode des Achéens, parcequ'il voyoit bien, dit Plutarque, qu'ils auroient toujours l'ame grande & le cœur haut, tant qu'ils obſerveroient les ordonnances de Lycurgue. Voyez Plutarque, Vie de Philopoemen, opp. tom. 1, pag. 365. E. F. edit. Pariſ. 1624.

(44) C'eſt à l'ignorance & à la ſuperſtition qu'il faut attribuer la défaite des Athéniens devant Syracuſe. Au moment où leur flotte étoit prête à faire voile pour

doute exagéré : « qu'on pourroit « graver les noms & les portraits de « tous les bons Princes ſur un an- « neau (45) ».

Nous avons cru devoir conſacrer ici quelques lignes à l'apologie des

---

retourner en Grece, la lune s'éclipſa. Nicias, qui commandoit l'armée, au lieu de profiter d'une occaſion ſi favorable de faire ſa retraite à l'inſu des ennemis, fit différer le départ, laiſſa paſſer toute une révolution du cours entier de la lune, & employa ce temps à faire des ſacrifices aux Dieux ; ce qui cauſa la ruine de la flotte. Voyez Plutarque, in Niciâ, pag. 538, 539, edit. cit. ubi ſup.

(45) Vides quæſo quàm pauci ſint principes boni, ut bene dictum sit a quodam mimico ſcurra Claudii, hujus temporibus, in uno anulo bonos principes poſſe per-

ſciences & des lettres, & à la défenſe d'un homme dont elles ont fait conſtamment les délices, & qui leur doit toute ſa réputation. C'eſt à ſon ardeur opiniâtre pour (46) l'étude, au ſoin qu'il avoit pris dès ſa jeuneſſe d'exercer ſon eſprit par la lecture & la méditation, à ce deſir de la gloire, la derniere paſſion qui

---

ſcribi atque depingi, Vopiſcus, in Aurel. cap. 42.

(46) Il nous apprend lui-même qu'il ne paſſoit pas une ſeule journée oiſive. « Je « donne à l'étude une bonne partie de la « nuit, dit-il ; je ne me livre pas au ſom- « meil, j'y ſuccombe ; je ſens mes yeux ap- « peſantis, comme prêts à tomber de leurs « orbites, ſans ceſſer de les tenir attachés « ſur l'ouvrage. Je me ſuis ſéparé de la ſo-

s'éteint chez les sages mêmes, selon Tacite (47), & sans lequel on ne fait rien de bon, d'utile & de grand dans aucun genre, qu'il devoit la connoissance approfondie des rapports nécessaires qui subsistent entre les hommes, & des devoirs qu'ils imposent. « La Nature, « dit-il, en nous formant des mêmes

---

« ciété, & j'ai renoncé à toutes les distrac-
« tions de la vie. Je m'occupe de nos ne-
« veux ; je médite quelque chose qui me
« survivra, & qui leur soit salutaire ; ce
« sont des especes de recettes contre leurs
« infirmités ». Séneque, Epît. 8.

(47) Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. Tacit. Hist. l. 4, c. 5, in fine.

« principes, & pour la même fin,
« nous a rendus freres : c'eſt elle qui
« nous a inſpiré une bienveillance
« mutuelle, & qui eſt la cauſe de
« notre ſociabilité ; c'eſt elle qui a
« établi la juſtice & l'équité ; c'eſt
« en vertu de ſes loix qu'il eſt plus
« malheureux de faire du mal que
« d'en recevoir ; c'eſt elle qui nous
« a donné deux bras pour aider
« nos ſemblables. Ayons donc tou-
« jours dans le cœur & dans la
« bouche ce vers de Térence : Je
« suis homme, & rien de ce qui in-
« téreſſe l'humanité ne m'eſt indif-
« férent. Nous avons une naiſſance
« commune : notre ſociété reſſem-

« ble aux pierres des voûtes, dont « l'obſtacle mutuel fait le ſupport. »

Séneque s'étoit élevé par ſes réflexions, par une juſteſſe d'eſprit peu commune, & par le talent non moins rare de généraliſer ſes idées, à cette théorie ſi ſimple & ſi vraie qui fonde la morale ſur la nature de l'homme qui ne change point, ſur ſes beſoins & ſes plaiſirs phyſiques qui ſont les mêmes dans tous les lieux, dans tous les temps & pour tous les individus, & ſur ſes relations ſociales. Les préceptes de cette morale douce, pure, & qui convient ſi bien à des êtres foibles & remplis d'imperfections, ſont répandus dans

ſes ouvrages, & les exemples en ſont conſignés dans ſa vie. Comme le ſtoïciſme, ainſi que je l'ai dit (48) ailleurs, eſt une pure affaire de tempérament, de caractere, en un mot, d'organiſation ; ces cauſes ſi puiſſantes, d'où dépendent preſque entièrement nos vices & nos vertus, qui font de tel ou tel homme un ſtupide ou un homme de génie, contre leſquelles l'éducation lutte toujours en vain, & qui diſpoſent de nous dans tous les inſtants de notre vie, ont dû néceſſairement influer ſur le jugement que quel-

(48) Voyez le Diſcours Préliminaire ſur le Manuel d'Epictete.

ques Philoſophes anciens & modernes ont porté de ce beau ſyſtême de morale : de là le reproche qu'ils ont fait aux Stoïciens, d'exagérer tous les devoirs, & de ſuppoſer l'homme plus fort & plus grand que nature. On peut répondre en général à cette objection par une réflexion de Montaigne, qui nous paroît avoir ici ſon application directe ; c'eſt « qu'il ſemble à chaſcun « que la maiſtreſse forme de l'humaine nature eſt en luy : ſelon « elle, il faut reigler tous les autres. « Les alleures qui ne ſe rapportent « aux ſiennes ſont feintes & fauſses. « Luy propoſe-l'on quelque choſe

« des actions ou facultez d'un au-
« tre ? la premiere choſe qu'il ap-
« pelle à la conſultation de ſon ju-
« gement, c'eſt ſon exemple ; ſelon
« qu'il en va chez luy, ſelon cela
« va l'ordre du monde. O l'aſnerie
« dangereuſe & inſupportable ! »

Quoique Séneque, ſoumis comme les autres à l'action des cauſes dont j'ai parlé ci-deſſus, ait fort tempéré l'auſtérité du ſtoïciſme, ce qui rend ſa morale moins rigide, ou, ſi l'on veut, plus praticable & plus appropriée à notre foibleſſe, que celle d'Epictete, il n'en étoit pas moins convaincu que la ſecte de Zénon n'enſeignoit rien qui ſurpaſsât les

forces de l'homme : il réfute même avec autant d'éloquence que de solidité ceux qui employoient cet argument spécieux pour combattre les principes du portique. « Rien de « plus commun, dit-il, que des gens « qui regardent comme impossible « tout ce qu'ils ne peuvent faire ; « qui nous accusent de donner des « préceptes trop séveres, de tenir « un langage outré, & peu fait pour « la nature humaine. Que j'ai meil- « leure idée d'eux ! tout ce que nous « disons, ils peuvent le faire ; mais « ils ne le veulent pas. Qu'ils me « citent un homme dont les tenta- « tives aient été infructueuses, &

« qui n'ait pas trouvé nos précep-
« tes plus faciles dans la pratique.
« Ce n'eſt point parcequ'ils sont
« difficiles, que nous n'oſons pas
« les tenter ; c'eſt parceque nous
« n'oſons pas, qu'ils sont difficiles.
« Nous défendons nos vices, parce-
« que nous leur ſommes attachés ;
« nous aimons mieux les excuſer
« que les chaſser. La nature donne
« à l'homme aſsez de forces, s'il
« vouloit en uſer, les raſsembler,
« & s'en ſervir pour ſe défendre,
« ou du moins n'en pas abuſer
« pour ſe perdre. Le défaut de vo-
« lonté eſt la vraie raiſon ; le défaut
« de pouvoir eſt le prétexte. »

Il paroît, par un autre ouvrage de Séneque adreſsé à Néron encore jeune, que les Courtiſans, ennemis de tout bien par état (49), ſouvent par caractere, & qui ſont à-peu-près les mêmes dans toutes les Cours, ne laiſsoient échapper aucune occaſion d'inſpirer à ce Prince de l'averſion pour les Stoïciens, de lui montrer ces Philoſophes comme des hommes dangereux qu'il devoit ſur-tout écarter de ſon palais, & dont la doctrine auſtere & ſauvage n'étoit propre qu'à le rendre inſenſible aux malheurs de ſes peuples, à

(49) Tacite les a peints d'un ſeul trait : Peſſimum inimicorum genus, laudantes.

fermer déſormais ſon oreille à leurs plaintes, & ſon cœur à la compaſſion. Sénéque, qui craignoit avec raiſon l'effet de ces accuſations artificieuſes ſur l'ame de ſon éleve, y répond avec beaucoup de force & de préciſion : & ce paſſage eſt d'autant plus important, qu'il met dans tout ſon jour l'injuſtice des reproches qu'on faiſoit dès ce temps même au ſtoïciſme, dont quelques modernes ne paroiſſent pas avoir mieux connu le véritable eſprit.

« Je ſais, dit-il, que les ignorants « décrient la ſecte des Stoïciens, « comme dure & incapable de don- « ner aux Princes de bons conſeils ;

« on l'accuſe d'interdire au ſage la « compaſſion & l'indulgence. En « effet, ces préceptes, conſidérés en « eux-mêmes, ſont odieux ; ils ſem- « blent ôter toute reſſource aux éga- « rements des hommes, & vouloir « qu'on puniſſe toutes les fautes. Si « cela étoit, il faudroit réprouver « une ſecte qui proſcrit l'humanité, « qui ferme à l'homme le port le « plus aſſuré contre les coups du « ſort, celui de la tolérance mu- « tuelle : mais il n'y a pas de ſecte « plus indulgente, plus douce, plus « amie des hommes, plus attentive « au bien général ; elle ſe propoſe « d'être utile & ſecourable, non

« ſeulement à elle-même, mais à « la ſociété en général, & à chaque « individu en particulier ».

L'hiſtoire & les faits rendent ici témoignage à Séneque : on voit, par le portrait que Tacite a tracé d'Helvidius Priſcus, avec cette hardieſſe & cette fierté de pinceau qui le caractériſent, que la morale pratique des Stoïciens n'étoit pas moins propre à les rendre chers & reſpectables à tous les honnêtes gens, que la partie purement théorique de leur ſyſtême à leur en concilier l'eſtime. En effet, ils ne ſe bornoient pas à donner d'excellents préceptes ; ce que tout homme bon ou mé-

chant peut faire : mais ils y conformoient ſcrupuleuſement leur conduite ; ce qui n'appartient qu'à l'homme de bien, & ce qui le diſtingue ſur-tout du ſcélérat, qui parle comme l'homme (50) vertueux.

« Helvidius, dit Tacite, em-
« braſa cette ſecte de Philoſophes
« qui ſoutient que rien n'eſt bon
« que ce qui eſt honnête, ni mau-
« vais que ce qui eſt honteux ; &
« que le pouvoir, la naiſſance, &
« tout ce qui eſt hors de l'homme,
« n'eſt pour lui ni bien ni mal. Il

(50) Qui Curios ſimulant, & Bacchanalia vivunt.
JUVÉNAL, Satir. 2, vers 3.

« ne puisa rien avec plus d'avidité « dans les mœurs de son beau-pere, « que l'amour de la liberté : ci- « toyen, sénateur, mari, gendre, « ami, fidele à remplir tous les de- « voirs de la vie, mépriſant les ri- « cheſses, d'une opiniâtreté infle- « xible dans les choſes juſtes, & « inacceſſible à la crainte (51). »

Si des gens de lettres peu dignes de ce nom, & qui n'ont pas plus le droit d'être séveres en morale qu'en matiere de goût, oſent

(51) Doctores ſapientiæ ſecutus eſt, qui ſola bona, quæ honeſta; mala tantùm, quæ turpia : potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis, neque malis, annumerant... e moribus ſoceri

aujourd'hui décrier Séneque & flétrir ſa mémoire, c'eſt une vengeance auſſi ridicule qu'elle eſt baſſe & malhonnête dans ſon principe : & rien ne prouve mieux la vérité de cette réflexion d'un Philoſophe persécuté, calomnié, comme Séneque, pendant ſa vie & après ſa mort, & dont tout le crime eſt auſſi d'avoir été un grand homme, faute que l'envie ne pardonne jamais : « Aſſez ſouvent, dit-il, il eſt beau-« coup plus facile d'être honnête

nihil æquè ac libertatem hausit : civis, ſenator, maritus, gener, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, recti pervicax, conſtans adversùs metus. Tacit. Hiſt. lib. 4, cap. 5.

« homme, que de paſser pour hon-
« nête homme. Vous n'avez beſoin
« pour être honnête homme que de
« vaincre vos paſſions ; mais pour
« le paroître, il faut combattre les
« paſſions d'autrui, & en triom-
« pher. Vous avez des ennemis arti-
« ficieux & violents qui répandent
« contre vous cent sortes de médi-
« ſances. Ceux qui les écoutent sont
« crédules, & deviennent de nou-
« veaux diſtributeurs de calomnies ;
« s'ils sont incrédules, ils forment
« des difficultés, & ils apprennent
« par-là à vos ennemis comment il
« faut propoſer les calomnies afin
« de les rendre plus vraiſemblables.

« Vous ignorez quelquefois toutes « ces machinations ; & quand vous « les ſauriez ou en tout ou en par- « tie, pourriez-vous aller de lieu « en lieu vous juſtifier ? n'aimez- « vous pas mieux laiſſer une popu- « lace dans l'erreur, que d'employer « tout votre loiſir à diſputer le ter- « rein à des calomniateurs ? Votre « vigilance ſuffiroit-elle jamais à « renverſer ce que leur malignité « bâtit ſur des cœurs crédules, mal « tournés, & infiniment plus flexi- « bles aux procédés de ces gens-là, « qu'à toute votre éloquence & à « toutes vos raiſons (52) ? »

(52) Bayle, Diction. Hiſt. & Crit. t. 2, édit. 1740.

Il réſulte de ces obſervations également fines & judicieuſes, que le ſage doit préférer à tout le témoignage de ſa conſcience, & dire, comme Calliclès, « Il ne dépend « pas de moi qu'on ne me décrie; « il dépend ſeulement de moi qu'on « ne le faſſe avec raiſon ». Il faut ſavoir quelquefois ſe contenter du rôle ſimple & obſcur de bienfaiteur, quelque pénible qu'il ſoit ſouvent; s'envelopper, comme Horace, de ſa propre vertu, & trouver au fond de ſon cœur toute la récompenſe d'une bonne action. Un Auteur qu'on ne ſe laſſe ni de lire ni de citer, blâme avec raiſon cette

fauſse maxime d'un ancien Poëte : Qu'une vertu cachée differe peu d'une vie fainéante & obſcure. « Si « cela eſtoit vray, dit-il, il ne fau- « droit eſtre vertueux qu'en public : « & les opérations de l'ame, où eſt « le vray ſiege de la vertu, nous « n'aurions que faire de les tenir « en reigle & en ordre, ſinon au- « tant qu'elles devroient venir à la « cognoiſsance d'autruy. Qui n'eſt « homme de bien que parcequ'on « le ſçaura, & parcequ'on l'en eſti- « mera mieux après l'avoir ſceu, « qui ne veut bien faire qu'en con- « dition que ſa vertu vienne à la « cognoiſsance des hommes, celuy-

« là n'eſt pas perſonne de qui on « puiſse tirer beaucoup de ſervice. « Il faut aller à la guerre pour ſon « devoir, & en attendre cette ré- « compenſe qui ne peut faillir à « toutes belles actions pour occultes « qu'elles ſoyent, non pas meſmes « aux vertueuſes pensées; c'eſt le « contentement qu'une conſcience « bien reiglée reçoit en soy, de « bien faire. Il faut eſtre vaillant « pour soy-meſmes, & pour l'ad- « vantage que c'eſt d'avoir ſon cou- « rage logé en une aſſiette ferme « & aſſeurée contre les aſſauts de « la fortune. Ce n'eſt pas pour la « monſtre que noſtre ame doit

« jouer ſon rolle, c'eſt chez nous « au-dedans, où nuls yeux ne don- « nent que les noſtres (53) ».

En effet, ce n'eſt pas pour les autres qu'on eſt bienfaiſant & vertueux; c'eſt pour soi. Au moment même où nous expoſons notre vie pour ſauver celle de notre ami, nous paroiſsons nous ſacrifier, lorſque nous ne faiſons que nous ſatisfaire. Il eſt rare, ſans doute, de trouver des hommes aſsez heureuſement nés pour s'être fait un ſyſtême de bonheur qui augmente la ſomme de celui des autres: mais,

(53) Montaigne, Eſſais, l. 2, ch. 16.

en leur accordant toute l'eſtime qu'ils méritent, gardons-nous de les plaindre, quoi qu'il ait pu leur en coûter, puiſqu'ils ne pouvoient être heureux qu'à ce prix, & qu'au fond ils ont toujours fait ce qui leur coûtoit le moins. Qu'importe à l'homme de bien, convaincu de ces principes, les ſeuls vrais, les ſeuls où la vertu puiſſe trouver une récompenſe aſſurée, le jugement favorable ou contraire que la multitude porte de ſes actions ? Il en eſt des calomnies comme des erreurs & des traditions fabuleuſes ; elles s'évanouiſſent à la longue, & le temps en fait juſtice : mais la pro-

bité & la vertu sont comme les doctrines véritables & fondées sur la nature des choses ; elles se confirment en vieillissant (54).

(54) Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. Cicer. de Natura Deor. lib. 2, cap. 2.

Fin du Discours préliminaire.

COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.

MORALE
DE
SÉNEQUE,
EXTRAITE DE SES ŒUVRES
PAR M. N.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé,
en ſurv. rue Pavée S. A.
Et DE BURE L'AÎNÉ, quai des Auguſtins.
M. DCC. LXXXII.

MORALE
DE
SÉNEQUE.

I.

REGARDER quelqu'un comme ami, & n'avoir pas en lui la même confiance qu'en soi ; c'eſt étrangement s'abuſer, c'eſt ignorer l'étendue de la véritable amitié. Que votre ami ſoit le confident de toutes vos délibérations ; mais qu'auparavant il en ait été l'objet. De la confiance après l'amitié formée : du diſcernement avant de la former.

C'eſt confondre les devoirs, c'eſt violer la regle de Théophraſte, que de s'engager ſans connoître, pour rompre quand on connoîtra.

Réfléchiſsez long-temps ſur le choix d'un ami : une fois décidé, que toutes les portes de votre ame lui ſoient ouvertes ; pas plus de réſerve avec lui qu'avec vous-même. Croyez-le sûr, il le sera : ſouvent on enſeigne à tromper, en craignant de l'être ; la défiance autoriſe l'infidélité.

II.

SE fier à tout le monde, & ne ſe fier à perſonne, sont deux excès : il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sûreté dans l'autre.

III.

UNE vie paſsée en voyages pro-

cure beaucoup d'hôtes, & pas un ami. Tous ces déplacements ne sont que l'agitation d'un esprit malade. Le premier signe du calme intérieur est de savoir se fixer & rester avec soi. Être par-tout, c'est n'être nulle part.

IV.

S'ACCOMMODER avec la pauvreté, c'est être riche : l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour desirer beaucoup.

V.

N'ALLEZ pas, à l'exemple de certains Philosophes moins curieux de faire des progrès que du bruit, affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hé-

riſsée, une barbe en déſordre, une averſion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu ſur la terre, & mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la conſidération, vous devez vous les interdire. Eh! le nom de Philoſophe n'eſt déjà que trop odieux, avec quelque modeſtie qu'on le porte : que sera-ce, ſi nous allons nous ſouſtraire à l'uſage ? C'eſt par l'intérieur qu'il faut différer du peuple : par les dehors, on peut lui reſſembler. Le Sage eſt auſſi loin de heurter les mœurs publiques, que d'attirer les regards par la ſingularité de ſa vie.

VI.

LA Nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette averſion

pour la parure la plus ſimple, cet amour pour la mal-propreté, cette prédilection pour des aliments, je ne dis pas communs, mais dégoûtants. Il n'y a qu'un débauché qui recherche la délicateſſe; mais il n'y a qu'un ſot qui refuſe des mets ſimples & ordinaires. La Philoſophie ne nous ordonne pas de ſouffrir, mais d'être frugal; & la frugalité s'accorde avec la propreté : il faut lui preſcrire des bornes; il faut que notre vie ſoit un mélange des bonnes mœurs & des mœurs publiques; il faut qu'on l'admire, & qu'on s'y reconnoiſſe.

VII.

La route des préceptes eſt longue; celle des exemples eſt plus courte & plus ſûre. Platon, Ariſtote, & cette

foule de Sages qui devoient ſuivre tant de routes diverſes, profiterent plus des mœurs que des diſcours de Socrate.

VIII.

IMITER les méchants parceque c'eſt le grand nombre, haïr le grand nombre parcequ'il ne nous reſſemble pas, sont deux extrémités vicieuſes.

IX.

QUEL eſt le but du Sage en prenant un ami ? c'eſt d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui ſauver aux dépens de ſes jours. C'eſt un trafic, & non une amitié, que des aſsociations intéreſsées & calculées ſur le profit.

X.

L'AMOUR reſſemble à l'amitié ;

il en eſt, pour ainſi dire, la folie.

XI.

CRATÈS voyant un jeune homme ſe promener à l'écart, lui demanda ce qu'il faiſoit ainſi tout ſeul. Je m'entretiens avec moi-même, répondit-il. Prenez-y bien garde, repartit le Philoſophe, vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme.

XII.

QUELLE eſt la folie des hommes! ils murmurent, à voix baſſe, des vœux infâmes à l'oreille des Dieux: dès qu'on les écoute, ils ſe taiſent; ils n'oſeroient dire aux hommes ce qu'ils diſent aux Dieux. Vivons avec les hommes comme ſi Dieu nous voyoit: parlons à Dieu comme ſi les hommes nous entendoient.

XIII.

Il faut choiſir un homme de bien; ne le perdre jamais de vue; toujours vivre comme en ſa préſence; toujours agir comme ſous ſes yeux. Ce précepte eſt d'Épicure; c'eſt lui qui nous donne un gardien, un ſurveillant. Il a bien raiſon: on feroit peu de fautes, ſi, au moment d'en commettre, on avoit un témoin. Il faut à l'ame quelqu'un qui lui en impoſe, & dont l'autorité ſanctifie juſqu'à ſes pensées les plus ſecretes. Heureux l'homme dont l'idée ſeule, ſans qu'il ſe montre, en corrige un autre! Heureux encore celui qui reſpecte aſsez un autre homme pour rentrer dans l'ordre à ſon ſouvenir!

XIV.

La vieilleſſe a des charmes, lorſ-

qu'elle ne va pas juſqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe il y a des plaiſirs à goûter; ou du moins (ce qui tient lieu de plaiſirs) on n'en a plus beſoin.

XV.

LA Philoſophie eſt une eſpece de Sacerdoce reſpecté des gens de bien, reſpecté même de ceux qui ne ſont méchants qu'à demi. Tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hommage. Non, jamais la dépravation ne ſera aſſez forte, ni la ligue contre les vertus aſſez puiſſante, pour empêcher la Philoſophie d'être vénérable & ſacrée.

XVI.

LA vie heureuſe eſt le fruit d'une ſageſſe conſommée; la vie ſuppor-

table, d'une ſageſſe commencée.

XVII.

LA Philoſophie n'eſt pas un art populaire, une ſcience de parade : elle conſiſte dans les choſes, & non pas dans les mots. Sa fonction n'eſt pas d'aider à paſſer agréablement les jours, de calmer l'ennui de l'oiſiveté : c'eſt de forger & de façonner les ames, de diriger la conduite, de régler les actions, d'enſeigner à l'homme ce qu'il doit faire ou omettre, d'être ſon propre pilote, de le guider au milieu des écueils de ſa navigation. Sans philoſophie, point de ſûreté. Combien, à chaque heure, d'incidents qui exigent des conſeils ! c'eſt d'elle qu'il en faut recevoir.

XVIII.

SOUVENT on hait à proportion

qu'on reçoit : prêtez une petite ſomme, vous aurez un débiteur ; une plus grande vous fait un ennemi. Quoi ! les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ? ils le peuvent, ſi le diſcernement les dirige, ſi on les place, au lieu de les ſemer.

XIX.

LA Philoſophie n'enſeigne pas à parler, mais à faire : elle exige que chacun ſe conforme aux regles qu'elle preſcrit, aux loix qu'elle impoſe, que les actions ne démentent pas les diſcours, que l'enſemble de la vie ſoit d'un même ton & ſans nulle diſcordance. Le plus grand effort, la plus grande preuve de la ſageſſe, eſt de monter ſa conduite à l'uniſſon du langage, de faire de l'homme un tout uniforme.

XX.

QU'EST-CE que la ſageſſe ? c'eſt la ſcience de toujours vouloir ou ne vouloir pas la même choſe.

XXI.

ON ſort de la vie, dit Épicure, comme ſi l'on ne faiſoit que d'y entrer. Ce qui me plaît ſur-tout de cette penſée, c'eſt le reproche d'enfance fait aux vieillards. Du reſte, elle eſt fauſſe ; on ne ſort pas de la vie comme on y eſt entré : nous mourons plus mauvais que nous ne ſommes nés. La faute en eſt à nous, & non à la Nature.

XXII.

QUELS ſont les éléments du bonheur ? une bonne conſcience ; de l'honnêteté dans les projets ; de la droiture dans les actions ; du mépris

pour les biens fortuits; de la liaiſon, de l'enſemble, de l'uniformité dans la conduite.

XXIII.

NOUS avons beſoin d'être retenus dans notre averſion comme dans notre amour pour la vie. Lors même que la raiſon preſcrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan bruſque & rapide : l'homme ſage & courageux doit ſe retirer, & non prendre la fuite.

XXIV.

PERSUADÉ que je touche au moment de l'épreuve, que le jour approche qui va juger de tous mes jours, je m'étudie, je me tiens ce langage : « Juſqu'ici tes paroles, tes « actions, n'ont rien prouvé : ce ne « ſont pas là de ſûrs interpretes de

« l'ame ; la mort ſeule peut t'éclai-
« rer ſur tes progrès. Diſpoſe-toi
« donc avec courage pour cet inſ-
« tant fatal, où, ſans fard & le maſ-
« que bas, tu prononceras toi-mê-
« me ſi le courage étoit dans ton
« cœur ou ſur tes levres, ſi tant de
« mots lancés fièrement contre la
« fortune n'étoient dans ta bouche
« que le rôle d'un comédien. Ne
« t'en rapporte pas à l'eſtime des
« hommes, accordée au vice com-
« me à la vertu ; elle ne prouve rien :
« laiſse là ces études cultivées pen-
« dant ta vie entiere ; la mort, la
« mort ſeule, voilà ton vrai juge.
« Je le répete, ces diſputes ſavantes,
« ces entretiens philoſophiques, ces
« maximes puiſées dans les livres des
« Sages, ces doctes entretiens, ne

« prouvent point le courage. Com-
« bien de lâches qui parlent en hé-
« ros ! Le chemin que tu as parcou-
« ru ne sera connu qu'au bout de
« ta carriere. »

XXV.

ON ne peut aſsez répéter ce qu'on ne peut aſsez apprendre.

XXVI.

LE bonheur ne tient pas au lieu, mais à la perſonne.

XXVII.

QU'IMPORTE le nombre des maîtres ? il n'y a pas pour cela plus d'une ſervitude.

XXVIII.

QUELLE honte pour un homme déjà vieux, ou près de l'être, de n'être ſage que par ſes livres, & de n'avoir pour appui que ſa mémoire !

Qu'il ſe ſoutienne ſur lui-même ; qu'il parle, au lieu de citer. Ces hommes toujours interpretes & jamais auteurs, cachés ſans ceſſe à l'ombre d'un grand écrivain, ont bien peu de reſſort, pour n'oſer jamais faire ce qu'ils ont appris ſi long-temps ! Le beau métier, d'exercer ſa mémoire ſur les productions d'autrui ! Se reſſouvenir, n'eſt pas ſavoir : on ſe reſſouvient, quand on garde les choſes dans ſa mémoire ; on les ſait, quand on ſe les approprie. Faut-il reſter toujours attaché devant un modele, toujours les yeux fixés ſur un maître ? Zénon dit ceci, Cléanthe dit cela. Eh ! mon ami, n'y aura-t-il jamais de différence entre un livre & vous ? Quoi ! toujours diſciple ! il eſt temps d'être maître.

Qu'ai-je beſoin d'écouter ce que je peux lire ?

Mais, dira-t-on, la voix donne de la vie aux penſées. Non, ſi elle ne fait que répéter les paroles d'autrui ; ſi elle ne fait que la fonction d'un écho. Ajoutez que ces hommes, toujours en tutele, ſuivent les Anciens dans une carriere où les Anciens n'avoient garde de ſe ſuivre les uns les autres ; dans une carriere qui n'eſt pas encore connue. S'en tenir aux découvertes antérieures, c'eſt le moyen de n'en jamais faire. De plus, qui ſuit un autre, marche ſans but ; & comment trouver, quand on ne cherche pas ? Quoi ! je ne marcherai pas ſur les traces des Anciens ! Sans doute, je prendrai la route frayée : mais ſi je trouve un

alignement plus droit, je le ſuivrai. Ceux qui nous ont devancés étoient nos guides, & non nos maîtres. La vérité luit pour tout le monde; mais elle n'eſt pas découverte : il reſte encore beaucoup à faire aux races futures.

XXIX.

On aime quand on eſt ami; mais quand on aime, on n'eſt pas un ami pour cela. L'ami eſt toujours utile : celui qui aime peut quelquefois nuire.

XXX.

On peut étudier à tout âge; mais non pas à tout âge être étudiant. Rien de plus honteux & de plus ridicule qu'un vieillard abécédaire. On doit amaſser dans la jeuneſse, & jouir dans la vieilleſse.

XXXI.

CE que la préſence a de plus doux, la main de notre ami le reproduit dans une lettre.

XXXII.

LES choſes qui n'ont de mérite que la difficulté, il ſuffit de les voir une fois.

XXXIII.

NUL homme ne conſentiroit à vivre, ſa porte ouverte. Ce fut moins l'orgueil, que la honte, qui inventa les portiers; &, de la maniere dont on vit, entrer chez quelqu'un ſans être annoncé, c'eſt le prendre ſur le fait. Eh! que ſert de ſe cacher, de fuir l'œil & l'oreille des hommes? La bonne conſcience veut des témoins; la mauvaiſe, dans un déſert, auroit encore des alarmes. Si vos

actions sont honnêtes, qu'on les sache : sinon, que vous importe qu'on les ignore ? vous les savez ; & malheur à vous, si vous bravez un pareil témoin !

XXXIV.

CE que la Philosophie a de plus grand, c'est de ne point regarder à la naissance. Pour elle on est toujours assez noble. Chacun de nous est précédé du même nombre d'aïeux ; l'origine de tous les hommes remonte au-delà des temps connus. La fortune, avec le temps, a confondu les rangs, & croisé toutes les races. Quel est donc le vrai noble ? c'est celui que la Nature a formé pour la vertu. Si vous me renvoyez aux anciens temps, chacun date d'une époque avant laquelle il n'y eut rien.

Une suite d'aïeux, alternativement illuſtres & obſcurs, menée des commencements du monde au ſiecle préſent : voilà la généalogie de tous les hommes. Un veſtibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la nobleſſe : nul n'a vécu pour notre gloire ; & ce qui fut avant nous n'eſt pas à nous.

XXXV.

Les Anciens nous ont laiſſé des découvertes à faire, plutôt que celles qu'ils ont faites. Peut-être même que bien des queſtions importantes ſeroient éclaircies, s'ils ne ſe fuſſent arrêtés aux ſuperflues. Que de temps on a perdu en chicanes de mots, en diſputes captieuſes qui n'exercent qu'une vaine ſubtilité, & qui rapetiſſent les plus beaux génies !

XXXVI.

L'AMITIÉ rend tout commun entre amis : les chagrins, les plaisirs, ne sont plus à l'un des deux ; ils vivent solidaires. Eh ! peut-on être heureux, quand on n'envisage que soi, quand on rapporte tout à son propre intérêt ? On ne vit pour soi qu'en vivant pour un autre. Sans doute la bienveillance générale mérite nos premiers hommages, parcequ'elle unit tous les hommes entre eux, parcequ'elle établit une même morale pour tout le genre humain, mais sur-tout parcequ'elle conduit à cette association plus intime dont je parle, à la sainte amitié. Ayez beaucoup de rapports avec l'homme, & vous les aurez tous avec votre ami.

XXXVII.

CHOISISSEZ pour modele le Sage, dont la conduite eſt une leçon : il dit ce qu'il faut faire, & le prouve en le faiſant ; ce qu'il faut fuir, & n'eſt jamais ſurpris dans les fautes qu'il a condamnées. Prenez un guide qui gagne plus à être vu qu'entendu.

XXXVIII.

EN phyſique, tous les phénomenes, pour un œil obſervateur, ſont ſignes les uns des autres : il en eſt de même en morale ; la moindre indication ſuffit pour juger des caracteres. La démarche, le geſte, quelquefois une réponſe, un doigt porté à la tête, un coup d'œil, annonce un débauché. L'homme cauſtique ſe décele par ſon ris ; le fou, par ſon air

& ſa contenance : chaque vice a ſes traits & ſa phyſionomie.

XXXIX.

L'ÉLOQUENCE eſt nuiſible quand elle abandonne les intérêts de la vertu & de la vérité pour les ſiens.

XL.

IL faut être éveillé pour raconter ſes ſonges, & guéri de ſes vices pour les avouer.

XLI.

ON ne vit pas pour ſoi, dès qu'on ne vit pour perſonne.

XLII.

LE ſilence n'eſt pas auſſi néceſſaire qu'on le croit pour la méditation. Les diſcours cauſent plus de diſtraction que les bruits : ils attirent la penſée, tandis que les bruits ne font que remplir & frapper l'oreille.

XLIII.

LA nuit n'ôte pas les inquiétudes ; elle ne fait que les ſuſpendre, ou plutôt les changer. Pour les méchants, les nuits ſont orageuſes comme les jours. Le vrai calme eſt celui de la bonne conſcience. Ne croyez pas l'ame tranquille parceque le corps repoſe : ſouvent le ſommeil n'eſt qu'un trouble d'une autre eſpece.

XLIV.

LA vieilleſſe eſt le fruit de la ſobriété ; & ſi elle ne vaut pas un deſir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il eſt agréable de reſter long-temps avec ſoi, quand on s'eſt rendu une jouiſſance digne de ſoi.

XLV.

CES ſanglots, ces pleurs immo-

dérés, ſavez-vous d'où ils viennent? du deſir de ſe montrer ſenſible. On ne cede pas à la douleur, on veut en faire parade : ce n'eſt jamais pour ſoi ſeul qu'on eſt affligé. Malheureuſe folie ! la douleur même a ſon oſtentation.

XLVI.

LA triſteſſe eſt, de tous les tableaux, celui dont les ſpectateurs ſe laſſent le plus promptement. Récente, elle trouve des conſolateurs, elle intéreſſe quelque ame ſenſible. Vieillit-elle ; on s'en moque : & l'on fait bien ; car elle eſt ou fauſſe ou inſenſée.

XLVII.

UNE ame qui connoît la vérité, qui ſait diſtinguer le bien du mal, qui n'apprécie les objets que d'après

leur nature, & non d'après l'opinion, qui, par la pensée, ſe porte dans tout l'univers, en suit tous les mouvements, mais revient de la ſpéculation à la pratique; une ame dont la grandeur & la force ont pour baſe la juſtice, qui réſiſte aux menaces comme aux careſſes, qui commande à la mauvaiſe fortune comme à la bonne, qui s'éleve au-deſſus des événements néceſſaires ou fortuits, qui ne voudroit pas de la beauté ſans décence, de la force ſans tempérance & ſobriété; en un mot, une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre, ni le ſort enorgueillir ou humilier: une telle ame eſt le tableau de la vertu.

XLVIII.

Le guerrier qui veille ſur les re

tranchements, ſans craindre aucune invaſion, peut être auſſi brave que celui qui, les jambes coupées, ſe traîne encore ſur les genoux, & s'obſtine à ne pas rendre les armes : mais les acclamations ne retentiſſent que pour ceux qui reviennent ſanglants du champ de bataille. J'aime la vertu qui s'eſt exercée, débattue, fatiguée contre la fortune. Quoi ! je ne préférerois pas à la main ſaine & entiere du guerrier le plus intrépide, la main tronquée, les chairs retirées de Mutius Scævola ! Bravant à la fois la flamme & l'ennemi, il ſe tient immobile ; il regarde fixement ſa main couler ſur les charbons, juſqu'à ce que Porſenna, inſenſible à ſon ſupplice, mais jaloux de ſa gloire, fît arracher de force le

braſier. Je ne mettrois pas cet héroïſme au premier rang ! Oui, je le préfere à ces tranquilles vertus que la fortune n'a jamais éprouvées. Pourquoi ? parcequ'il eſt plus rare de vaincre un ennemi par le ſacrifice de ſa main, que par les traits dont elle eſt armée. Eh quoi ! me dira-t-on, ſouhaiteriez-vous un ſemblable bonheur ? Pourquoi non ? l'on eſt incapable de pareilles actions, quand on ne va pas juſqu'à les deſirer.

XLIX.

QUAND un Sage réſiſte à la douleur, peut-être a-t-il toutes les vertus à ſes ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, & ſur-tout la patience. Il a le courage ; c'eſt lui qui ſouffre, qui endure, qui persévere : la pru-

dence ; c'eſt elle qui inſpire les réſolutions fortes, qui conſeille de ſouffrir courageuſement ce qu'on ne peut éviter : la conſtance ; c'eſt elle qui rend l'homme inébranlable dans ſes projets, & ſupérieur à la violence : enfin il a tout le cortege des vertus, elles ſont inſéparables ; toutes les actions honnêtes ſont exécutées par une ſeule vertu, mais de l'avis de toutes.

L.

Ce qu'on apprend au moment de partir, quand ſervira-t-il, & à quoi ? A partir meilleur. N'en doutez pas, l'âge le plus fait pour la vertu, c'eſt quand l'expérience & les révolutions ont éclairé l'homme, quand ſes organes ſont épuiſés, & ſes paſſions apprivoiſées. Alors il peut marche.

ſans obſtacles vers le bonheur : la vieilleſſe en eſt la ſaiſon ; & qui devient ſage dans la vieilleſſe ne le devient que par elle.

LI.

IL n'y a pas de vice qui n'ait un ſalaire à offrir. L'avarice promet de l'argent ; la débauche, mille voluptés différentes ; l'ambition, la pourpre, les applaudiſſements & la puiſſance qui en eſt la ſuite, & tout le pouvoir qui accompagne la puiſſance. Chaque vice paie une ſolde : mais la vertu veut être ſervie gratuitement.

LII.

NOUS tenons à la vie comme d'anciens locataires que l'habitude familiariſe avec les incommodités de leur demeure.

LIII.

IL faut une grande ame pour juger les grandes choſes : ſans quoi nous leur attribuons un vice qui vient de nous.

LIV.

NE point étudier la Philoſophie, ou ne l'étudier que par intervalle, c'eſt la même choſe ; elle ne reſte jamais à l'endroit où on l'a quittée : ſemblable à un reſſort qui reprend ſon élaſticité après la compreſſion, elle retourne vers le point de repos auſſitôt qu'on ceſſe de l'aſſujettir.

LV.

LA Philoſophie ne renonce pas au génie ; mais elle ne veut pas qu'on ſacrifie bien du travail à des mots. Tout notre objet doit ſe réduire à dire ce que nous penſons, & à pen-

ſer ce que nous diſons. Que notre conduite ſoit d'accord avec nos diſcours. Le Philoſophe a rempli ſes engagements, quand c'eſt le même homme qu'on voit & qu'on entend : pour juger de ſon mérite, il faut voir s'il eſt un.

LVI.

Les diſcours du Philoſophe ne doivent pas chercher à plaire, mais à inſtruire. Si pourtant l'éloquence s'y joint ſans affectation, ſi elle s'offre d'elle-même, ou ſi elle coûte peu, à la bonne heure; qu'elle vienne à la ſuite d'objets aſſez importants pour ſe paſſer de ſes ornements, mais qu'elle ſoit moins occupée de ſe montrer que les choſes. Il eſt des arts qui ſont totalement du reſſort de l'eſprit : celui-ci eſt du reſſort de l'ame.

LVII.

LA perfection de chaque être eſt toujours relative à ſa deſtination, ou à l'uſage qu'on en fait : on n'exige pas qu'une regle ſoit belle, mais qu'elle ſoit droite. On peut raiſonner de l'homme comme des choſes. Quelle eſt ſa qualité diſtinctive ? c'eſt la raiſon : c'eſt par elle qu'il s'éleve au-deſſus des animaux ; tout le reſte lui eſt commun avec eux. Il ne s'agit point ici des qualités qu'il poſsede dans un degré plus éminent que les bêtes, mais de celles qui lui sont propres. Or il n'y a rien de propre à l'homme que ce qui lui fait mériter l'approbation ou le blâme. Si donc la qualité diſtinctive de l'homme eſt la raiſon, en perfectionnant ſa raiſon il devien-

dra louable, & atteindra le but de la Nature. Or, la raiſon ainſi perfectionnée eſt ce qu'on appelle vertu.

LVIII.

LA vertu paſſe fièrement entre la bonne & la mauvaiſe fortune, & jette ſur l'une & l'autre un regard mépriſant.

LIX.

TOUS les êtres ſont liés & entraînés par une chaîne qu'on ne peut rompre, & dont il eſt impoſſible de changer la direction. Quand même vous ne voudriez pas ſuivre, vous seriez entraîné : faites volontairement ce que vous feriez malgré vous.

LX.

LA vie eſt comme un drame ; ce n'eſt pas ſa longueur, mais la façon

dont il eſt joué, qui nous importe. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir à quel endroit vous finirez : finiſſez où vous voudrez ; faites en ſorte ſeulement que le dénouement ſoit bon.

LXI.

DANS l'extrême maigreur qui fut la ſuite d'une longue maladie, j'eus pluſieurs fois la tentation de rompre avec la vie ; je fus retenu par la vieilleſſe d'un pere qui m'aimoit tendrement : je ſongeai moins à la force que j'avois pour me donner la mort, qu'à celle qui lui manquoit pour en ſupporter la douleur. J'ai donc gagné ſur moi que je vivrois : il y a quelquefois du courage à vivre. Les principes philoſophiques ſur leſquels mon courage ſe fondoit produiſirent en moi l'effet des remedes.

Des conſolations honnêtes ſont en effet des remedes : tout ce qui éleve l'ame fortifie le corps en même temps. Mes études m'ont ſauvé. C'eſt à la Philoſophie que j'attribue mon rétabliſſement ou ma convaleſcence ; je lui dois la vie ; & c'eſt la moindre des obligations que je lui ai. Les exhortations, les ſoins, la converſation de mes amis, ſont encore des ſoulagements qui ont beaucoup contribué au retour de ma ſanté. En effet, rien ne conſole & ne ſoutient autant un malade que l'attachement de ſes amis ; rien ne lui fait autant d'illuſion ſur l'attente & les craintes de la mort. En les laiſſant me ſurvivre, il me ſembloit que je ne mourrois point ; je ſongeois que je vivrois, ſinon avec eux,

au moins par eux; je ne croyois pas rendre l'ame, mais la leur transmettre.

LXII.

LE lit même peut devenir un théâtre pour la vertu. Ce n'eſt pas ſeulement les armes à la main & dans un champ de bataille, qu'on peut donner des marques d'un courage que la crainte ne peut abattre; l'homme de cœur ſe montre même ſur ſon oreiller.

LXIII.

UN ſeul jour d'un homme inſtruit, diſoit Poſidonius, eſt plus long que la plus longue vie des ignorants.

LXIV.

IL y a bien de la différence entre un ſujet épuiſé, & un ſujet traité pluſieurs fois. Les matériaux s'accu-

mulent tous les jours; les anciennes découvertes ne font aucun obſtacle aux nouvelles.

LXV.

LA gloire eſt l'ombre de la vertu; elle l'accompagne même malgré elle. Mais ainſi que l'ombre tantôt précede & tantôt ſuit le corps; de même la gloire quelquefois marche devant nous, & ſe montre à découvert; quelquefois elle ſe tient en arriere: & quand c'eſt l'envie qui l'a forcée de ſe cacher, elle eſt d'autant plus grande qu'elle eſt plus tardive.

LXVI.

ÉPICURE ayant ſurvécu de pluſieurs années à Métrodore, dans une lettre où il ſe rappelle avec plaiſir l'amitié qui les avoit unis, ajoute à la fin, « qu'au milieu de tant de

« jouiſsances, ils ne s'étoient pas « mal trouvés d'être demeurés in- « connus, même de nom, à toute « la Grece. »

LXVII.

C'EST être né pour peu de monde que de regarder comme tout ſon ſiecle le peuple qui vit en même temps que nous. Il ſurviendra des milliers d'années & de peuples; c'eſt vers eux qu'il faut étendre vos regards. Quand même la jalouſie impoſeroit ſilence à tous vos contemporains, il viendra des juges qui vous apprécieront ſans fiel & ſans partialité.

LXVIII.

L'HYPOCRISIE ſert peu; la teinte légere d'un enduit extérieur n'en impoſe qu'à peu de gens. La vérité,

de quelque côté qu'on la regarde, eſt toujours la même. La fauſseté n'a pas de conſiſtance; le menſonge eſt tranſparent; avec de l'attention on peut voir au travers.

LXIX.

LAISSEZ aller les bienfaits, duſſent-ils ne jamais revenir. La découverte d'un homme reconnoiſsant n'eſt pas trop payée par un eſsai sur quelques ingrats.

LXX.

JE ne trouve perſonne qui reſpecte plus la vertu, qui lui ſoit plus dévoué, que celui qui renonce à la réputation d'homme de bien pour ne pas trahir ſa conſcience.

LXXI.

COMME les préjugés des individus ont formé le préjugé public; le

préjugé public forme à ſon tour celui des individus.

LXXII.

IL n'y a pas de haine plus dangereuſe que celle que produit la honte d'un bienfait qui rend inſolvable.

LXXIII.

L'AMOUR de ſoi, le deſir de ſa propre conſervation, ſont des ſentiments inhérents à l'homme, ainſi que la répugnance à la diſſolution, qui ſemble nous ravir une foule de biens, & nous tirer de ce cercle d'objets auxquels nous ſommes accoutumés.

LXXIV.

ON a autant peur de n'être nulle part après la mort, que d'être dans les enfers.

LXXV.

SI l'on m'en croyoit, on banniroit cette ſcience futile qu'on nomme dialectique, à l'aide de laquelle on environne de pieges celui qu'on interroge, pour le conduire à des aveux imprévus, à des réponſes contraires à ſa pensée. Il faut être plus ſimple, quand on cherche la vérité.

LXXVI.

L'HOMME devroit toujours agir comme s'il avoit des témoins de ſa conduite, penſer comme ſi l'on pouvoit voir le fond de ſon cœur; & cela eſt réellement poſſible.

LXXVII.

L'IVRESSE allume & décele tous les vices; elle écarte la honte, le principal obſtacle des projets criminels: en effet, plus de gens s'abſtien-

nent du mal par la honte de pécher, que par amour de la vertu. Quand la violence du vin ſe fait ſentir à l'ame, elle en fait ſortir tous les vices qui s'y trouvoient enfouis : l'ivreſſe ne les fait pas naître, elle les manifeſte.

LXXVIII.

NOUS devons imiter les abeilles, & séparer, comme elles, tout ce que nous avons recueilli de nos différentes lectures. La méthode eſt le principal agent de la mémoire : de pluſieurs idées raſſemblées, ne formons qu'un ſeul corps de doctrine, afin que, ſi l'on s'appercevoit d'où elles ont été priſes, on s'apperçût en même temps qu'elles ne sont pas telles qu'on les a priſes. Telle eſt la marche que doit ſuivre notre eſprit ;

il faut qu'il cache tous les ſecours empruntés, pour ne laiſſer voir que l'uſage qu'il en a fait.

LXXIX.

L'AMBITION ne connoît point de bornes : elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derriere.

LXXX.

LES vices ne s'apprivoiſent jamais de bonne foi. Il eſt plus facile de s'oppoſer à leur naiſſance, que de les contenir quand ils ont déjà pris racine.

LXXXI.

QUAND la fortune favoriſe certaines gens, c'eſt comme ſi une piece de monnoie tomboit dans des latrines.

LXXXII.

LE plus grand ſupplice des crimes

eſt en eux-mêmes : ce n'eſt pas à la priſon ni au bourreau qu'il faut les renvoyer ; auſſitôt qu'ils sont commis, dans le moment même qu'on les commet, ils reçoivent leur châtiment.

LXXXIII.

CE qu'un ſeul peuple a ravi à tous, il eſt plus facile à tous de le ravir à un ſeul.

LXXXIV.

SAVOIR craindre & ſavoir deſirer : deux ſciences ſans leſquelles tout ce qu'on sait eſt inutile.

LXXXV.

RECHERCHER lequel étoit le plus ancien d'Homere ou d'Héſiode, eſt auſſi peu important que de ſavoir ſi Hécube étoit plus petite qu'Hélene, & pourquoi celle-ci parut plus âgée

qu'elle n'étoit. Il faut ſavoir ces inutilités quand on veut ſavoir bien des choſes.

LXXXVI.

IL y a une ſorte d'intempérance à vouloir ſavoir plus que le beſoin n'exige. Les vaines recherches rendent les ſavants inſupportables, bavards, importuns, ſuffiſants, & peu occupés d'apprendre le néceſsaire quand ils sont pourvus du ſuperflu. Le Grammairien Didyme a écrit quatre mille volumes. Ces livres sont conſacrés, les uns à rechercher quelle fut la patrie d'Homere, les autres quelle fut la mere d'Enée; dans ceux-ci il examine ſi Anacréon étoit plus adonné aux femmes qu'au vin; dans ceux-là, ſi Sapho étoit une courtiſane publique; ainſi que

beaucoup d'autres queſtions de ce genre, qu'il ſeroit bon d'oublier ſi on les ſavoit. Venez nous dire maintenant que la vie eſt courte!

LXXXVII.

ÉTUDIEZ, non pour ſavoir plus, mais pour ſavoir mieux que les autres.

LXXXVIII.

LA vertu n'entre que dans une ame cultivée, éclairée, perfectionnée par un exercice continuel: nous naiſsons pour elle, mais non pas avec elle. Les hommes le plus heureuſement nés ont, avant l'inſtruction, des diſpoſitions à la vertu, mais ne sont pas vertueux.

LXXXIX.

ON peut tout ce qu'on veut, quand on sait qu'on ne veut que ce qu'on doit.

XC.

NOUS naiſsons inégaux, mais nous mourons égaux. L'auteur des loix communes à tout le genre humain n'a établi les diſtinctions de la naiſsance & des rangs, que pour le temps où nous vivons : quand on eſt arrivé au terme fatal, il dit à l'ambition de diſparoître, & veut que tout ce qui peſe ſur la terre ſubiſse la même loi.

XCI.

ALEXANDRE avoit commencé l'étude de la géométrie : cette ſcience abſtraite, & qui demande la plus grande contention d'eſprit, lui paroiſsoit pénible. « Enſeignez-moi, « diſoit-il, des choſes plus faciles. « Elles sont pour vous comme pour « les autres, lui répondit ſon maître,

« également difficiles pour tout le « monde ». Voilà le langage que la Nature nous tient : les événements dont vous vous plaignez, dit-elle, sont les mêmes pour tout le monde ; il eſt impoſſible d'en adoucir l'amertume pour qui que ce ſoit ; mais chacun le peut pour ſoi-même.

XCII.

Il n'y a point d'homme riche qui ſoit auſſi heureux de ce qu'il a, que malheureux de ce qu'il n'a pas.

XCIII.

Que ſervent à tel homme quatre-vingts ans paſsés dans l'inaction ? ce n'eſt pas avoir vécu, mais avoir traverſé la vie ; ce n'eſt pas être mort tard, c'eſt avoir été mort très long-temps. C'eſt par les actions, & non par la durée, qu'il faut meſurer la

vie. Il a vécu quatre-vingts ans : dites qu'il a exiſté pendant quatre-vingts ans ; à moins que vous n'entendiez qu'il a vécu comme l'on dit que les arbres vivent.

XCIV.

UNE choſe inutile eſt trop chere, quand même elle ne coûteroit qu'une bagatelle.

XCV.

L'HOMME apporte en naiſſant les germes de tous les ſentiments honnêtes ; les avertiſsements les développent, comme un ſouffle léger étend les feux d'une étincelle.

XCVI.

LES loix ne perſuadent point, parcequ'elles menacent : au lieu que les préceptes sont plutôt faits pour perſuader que pour contraindre. Ils

ont encore plus d'efficace que les châtiments, & pénetrent plus avant dans l'ame; parceque la raiſon vient au ſecours des préceptes; parce-qu'elle ajoute pourquoi il faut faire chaque action; parcequ'elle montre la récompenſe deſtinée à celui qui, dans la pratique, ſe conforme à ces préceptes: eſpeces d'édits qui contiennent & enchaînent nos paſſions.

XCVII.

VOUS verrez par-tout des Etats avoir de mauvaiſes mœurs, pour avoir eu de mauvaiſes loix.

XCVIII.

RIEN de plus propre à rendre une ame honnête, à fixer ſes incertitudes, à redreſſer ſes penchants vicieux, que le commerce des gens de

bien : leurs discours, leur simple vue, ont une influence qui se fait sentir jusqu'au fond des cœurs, & tient lieu de préceptes. La seule rencontre des hommes vertueux est un avantage réel ; il y a toujours à profiter avec un grand homme, sans même qu'il parle. Il ne me seroit pas aisé de vous expliquer par quel méchanisme je deviens meilleur ; mais je sens que je le deviens.

XCIX.

En détériorant les autres, on devient soi-même plus méchant : on apprend le mal, ensuite on l'enseigne.

C.

Nul vice n'est renfermé en lui-même.

CI.

Une action ne peut être droite,

ſi la volonté ne l'eſt pas, parceque la volonté eſt le principe de l'action. Un ami ſe tient à côté du lit de ſon ami malade ; nous l'approuvons : mais s'il a la ſucceſſion en vue, c'eſt un vautour qui attend un cadavre. Les mêmes choſes peuvent donc être honteuſes & honnêtes ; c'eſt l'intention & la maniere qui les caractériſent.

CII.

LA Nature, en nous formant des mêmes principes & pour la même deſtination, nous a rendus freres : c'eſt elle qui nous a inſpiré une bienveillance mutuelle, & qui nous a rendus ſociables ; c'eſt elle qui a établi la juſtice & l'équité ; c'eſt en vertu de ſes loix qu'il eſt plus malheureux de faire du mal que d'en

recevoir ; c'eſt elle qui nous a donné deux bras pour aider nos ſemblables. Ayons donc toujours dans le cœur & dans la bouche ce vers de Térence : « Je suis homme, & rien de « ce qui intéreſſe l'humanité ne m'eſt « indifférent ». Nous avons une naiſſance commune : notre ſociété reſſemble aux pierres des voûtes, dont l'obſtacle mutuel fait le ſupport.

CIII.

ON ſe trompe ſi l'on regarde comme des vices propres à notre ſiecle, le luxe, l'oubli des mœurs, & les autres déréglements que chaque déclamateur impute à l'âge où il vit. Ce sont les vices des hommes, & non des temps.

CIV.

LE crime peut jouir de l'impuni-

té, jamais de la sécurité. Avec l'insuffisance de nos loix, de nos juges, de nos châtiments, quel malheur pour l'humanité, si les méchants n'avoient à redouter ces supplices naturels & rigoureux; & si, au défaut du repentir, la crainte ne s'emparoit de leurs ames!

CV.

LA vie n'est ni un bien ni un mal; elle n'est que le lieu de l'un & de l'autre: mourir, c'est quitter un jeu de hasard, où il y a plus à perdre qu'à gagner.

CVI.

IL y a de l'inhumanité, & non pas du courage, à voir les funérailles de ses proches des mêmes yeux qu'on les voyoit eux-mêmes; à ne point être ému au premier moment

de la séparation. Mais n'ajoutons pas à notre douleur, ne l'accroiſsons pas ſur le modele de celle des autres. L'oſtentation de la douleur eſt plus exigeante que la douleur même : il y a peu de gens qui ſoient triſtes pour eux-mêmes. On gémit plus fort quand on eſt entendu : muet & tranquille dans la ſolitude, on s'excite à de nouveaux tranſports quand il ſurvient des témoins; c'eſt alors qu'on ſe frappe la tête, tandis qu'on pouvoit le faire plus librement quand il n'y avoit perſonne qui pût en empêcher; c'eſt alors qu'on ſe ſouhaite le trépas, qu'on ſe roule ſur le lit du mort : le calme renaît auſſitôt que les ſpectateurs diſparoiſſent. L'affliction, comme tout le reſte, eſt une affaire de mo-

de : on ſe regle ſur la multitude, on ſuit la coutume, plutôt que le devoir.

CVII.

OUBLIER ſes proches, enterrer leur mémoire avec leur cadavre, les pleurer avec excès, & s'en ſouvenir fort peu : voilà les traits d'une ame inſenſible. Une pareille conduite eſt indigne d'un homme ſage : il doit continuer à ſe ſouvenir, & ceſſer de pleurer.

CVIII.

BIEN loin que la multitude puiſſe avoir un même avis, chacun d'eux n'en a pas même un ſeul.

CIX.

MALGRÉ les ſujets les plus preſſants de mourir, il faut rappeller, par égard pour les ſiens, une vie

deſtinée même aux tourments ; il faut retenir ſon dernier ſouffle ſur le bord des levres. Un homme de bien doit vivre, non pas autant que cela lui convient, mais autant que la néceſſité l'exige. Celui qui ne fait pas aſſez de cas de ſa femme, de ſes amis, pour ſéjourner quelque temps de plus dans la vie, & qui s'obſtine à mourir, eſt un homme trop délicat. Il faut que l'ame du ſage ſe commande ſur ce point, quand l'utilité des ſiens l'exige ; il faut qu'il renonce à la volonté de mourir, qu'il interrompe même le ſacrifice déja commencé, pour ſe rendre à ſa famille. Il y a de la grandeur de retourner à la vie pour l'intérêt des autres ; c'eſt ce qu'ont ſouvent fait des hommes cé-

lebres. De plus, il y a de l'humanité à conſerver ſoigneuſement ſa vieilleſſe, cet âge dont les fruits sont plus abondants & la garde moins pénible, cet âge qui fait un uſage plus vigoureux de la vie, quand on sait qu'elle eſt agréable, utile & deſirable pour quelqu'un des ſiens. D'ailleurs, ce soin eſt accompagné d'une joie intérieure qui en eſt la récompenſe. Quoi de plus doux que d'être aſsez cher à ſa femme pour en devenir plus cher à soi-même ?

CX.

SOCRATE répondit à un homme qui ſe plaignoit d'avoir peu tiré de ſecours de ſes voyages : « Je n'en « suis pas ſurpris ; vous voyagiez « avec vous ». Quel bonheur ce se-

roit pour bien des gens de pouvoir ſe perdre !

CXI.

Il n'y a perſonne qui n'ait aſſez de force pour nuire. Ajoutez qu'on ne peut ſe faire craindre, ſans craindre ſoi-même ; ni être redoutable avec ſécurité.

CXII.

On ſubit la punition quand on l'attend, & on l'attend quand on la craint.

CXIII.

Des loix ſont juſtes, non quand elles ſont obſervées par tous, mais quand elles ont été faites pour tous.

CXIV.

Les mêmes choſes ſont écoutées avec moins d'attention, & font moins d'impreſſion, quand elles ſont

dites en proſe : lorſque le rhythme s'y joint, lorſqu'une pensée brillante eſt reſſerrée dans une meſure fixe, elle frappe comme la pierre lancée par une fronde.

CXV.

SI je ne m'abſtiens pas, du moins je me contiens ; ce qui touche de bien près à l'abſtinence, & ce qui eſt peut-être plus difficile. Il eſt des habitudes qu'il eſt plus aisé de rompre que de régler.

CXVI.

IL n'y a pas d'hommes qui faſsent plus de tort au genre humain, que ceux qui ont appris la Philoſophie comme un métier lucratif, & qui vivent autrement qu'ils n'enſeignent à vivre : ils ſe donnent eux-mêmes pour exemple de l'inutilité de leur

ſcience, étant ſujets à tous les vices contre leſquels ils s'élevent.

CXVII.

CEUX qui sont inutiles aux autres ne le sont point à eux-mêmes.

CXVIII.

LA ſuperſtition eſt une erreur inſenſée : elle craint ceux que l'on devroit aimer ; elle outrage ceux qu'elle adore. Quelle différence y a-t-il en effet entre nier l'exiſtence des Dieux, & les diffamer ?

CXIX.

AVANT de prêter on s'informe avec soin de la fortune & des biens de l'emprunteur ; on ne riſque point de ſemer dans une terre ſtérile ou épuiſée : mais pour les bienfaits, nul diſcernement ; on ne les place pas, on les jette à l'aventure. Il ne

faut donc pas ſe plaindre quand on n'en a pas recueilli le fruit ; ils étoient perdus dès l'inſtant même du placement.

CXX.

Si nous trouvons beaucoup d'ingrats, nous en faiſons encore plus. Peut-on être reconnoiſſant d'un bienfait plutôt extorqué qu'accordé ; d'un bienfait que vous avez laiſſé tomber du haut de votre orgueil, ou jetté avec colere, ou accordé par fatigue, pour vous délivrer d'un importun ? N'attendez pas de retour d'un homme que vous avez laſſé par vos délais, ou tourmenté par l'attente.

CXXI.

Obliger tard, c'eſt avoir antérieurement refuſé long-temps.

CXXII.

L'EMPREINTE des injures eſt plus profonde que celle des ſervices; ceux-ci s'effacent bientôt, tandis que la mémoire conſerve fidèlement les premieres. Des ſervices mal rendus ſont mal reconnus : un bienfait eſt ſenti comme il eſt accordé. Que peut-on attendre d'un homme qu'on offenſe en l'obligeant ? c'eſt aſſez reconnoître un pareil bienfait que de le pardonner.

CXXIII.

LA fortune a beau élever un homme, elle lui laiſſe toujours à craindre autant de maux qu'elle le met à portée d'en faire.

CXXIV.

IL y a autant de foibleſſe à faire le mal qu'à le permettre.

CXXV.

QUICONQUE mépriſe ſa vie eſt maître de la vôtre.

CXXVII

C'EST le propre d'une ame grande & vertueuſe d'enviſager moins le fruit des bienfaits, que les bienfaits mêmes, & de chercher encore un homme de bien à la ſuite d'une foule de méchants. Quel mérite y auroit-il à être bienfaiſant, ſi jamais on n'étoit trompé ? La vertu conſiſte à répandre des bienfaits qui ne reviendront pas, mais dont l'homme bienfaiſant & généreux recueille le fruit au moment même.

CXXVII.

IL eſt faux qu'il faille perdre un grand nombre de bienfaits, pour réuſſir une ſeule fois à les bien pla-

cer : il ne s'en perd aucun. La perte ſuppoſe un calcul, & la bienfaiſance ne calcule pas : elle ne fait qu'avancer des fonds ; s'ils lui rentrent, c'eſt un pur gain ; s'ils ne rentrent pas, il n'y a point de perte.

CXXVIII.

COMBIEN d'hommes ont manqué d'amitié plutôt que d'amis !

CXXIX.

JE n'aime à apprendre que pour enſeigner ; & la plus belle découverte ceſſeroit de me plaire, ſi elle n'étoit que pour moi. Non, je ne voudrois pas de la ſageſſe même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La poſſeſſion n'eſt agréable qu'autant qu'on la partage.

CXXX.

VOUS me demandez quels pro-

grès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même. Voilà ſans doute un grand pas : il ne ſera jamais ſeul ; l'ami de ſoi-même eſt l'ami de tous les hommes.

CXXXI.

LES diſciples de Socrate lui offroient des préſents proportionnés à leurs facultés. Son diſciple Eſchines, qui étoit pauvre, lui dit : Je n'ai rien qui ſoit digne de vous être offert, & ce n'eſt que par là que je ſens ma pauvreté : je vous donne donc le ſeul bien que je poſsede, c'eſt moi-même. Ce préſent, tel qu'il eſt, je vous prie de ne pas le dédaigner, & de ſonger que les autres, en vous donnant beaucoup, s'en ſont encore beaucoup plus réſervé. Et pourquoi, lui dit Socrate,

votre préſent ne ſeroit-il pas conſidérable ? à moins que vous ne vous eſtimiez bien peu. J'aurai ſoin de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous ai reçu.

CXXXII.

ON hait le riche, & on lui fait la cour : ſa conduite eſt odieuſe à ceux mêmes qui l'imiteroient s'ils étoient dans ſa poſition.

CXXXIII.

AUTOUR des hommes opulents, on voit une foule d'amis ; autour des gens ruinés, une vaſte ſolitude. Les amis ſe diſperſent au moment de l'épreuve ; de là tant d'amis devenus, par la crainte, ou traîtres ou déſerteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour

rompre, comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même pour s'engager.

CXXXIV.

LA timidité, préſage heureux dans un jeune homme, vient, comme la rougeur du viſage qui en eſt l'effet, non de la foibleſſe de l'ame, mais de la nouveauté des objets, & du défaut d'expérience. Elle produit dans l'homme, ſinon un ébranlement total, au moins une émotion paſſagere : elle eſt aidée par la diſpoſition naturelle du corps. La raiſon ni l'habitude ne peuvent rien contre de telles émotions : indépendantes de l'homme, elles viennent ſans qu'il les appelle, elles s'en vont ſans qu'il les chaſſe. Voyez les pantomimes ; ils ſavent imiter les paſ-

ſions, exprimer la crainte, l'effroi, la triſteſſe : pour la honte, ils ne peuvent que l'indiquer ; une voix baſſe, des yeux fixés en terre, voilà toutes leurs reſsources : en vain ils tâcheroient de produire la rougeur ſur leur viſage ; il eſt auſſi impoſſible de ſe la procurer que de s'en garantir.

CXXXV.

AUCUN de ceux qui diſent du mal de la mort n'en a fait l'épreuve.

CXXXVI.

L'ESPECE de fiançailles aujourd'hui la plus décente eſt l'adultere : devenu célibataire par un veuvage de convention, on n'a plus que la femme qu'on a enlevée à un autre. On diſſipe le bien d'autrui, on ré-

pare ſes pertes par de nouvelles rapines : plus de honte, plus de frein. La pauvreté eſt un objet de mépris dans les autres, & le plus grand des malheurs pour soi-même : la paix eſt troublée par l'injuſtice ; le foible eſt écraſé par la violence & la crainte. Que les provinces ſoient pillées, que la juſtice vénale ſoit miſe à l'enchere ; n'en ſoyons pas ſurpris : le droit des gens permet de vendre ce qu'on a payé.

CXXXVII.

Le vice reſte & reſtera toujours au même point, à quelques déplacements près au-delà ou en-deçà : il en eſt de lui comme des flots de l'Océan, que le flux pouſſe au-delà des rivages, & que le reflux fait rentrer dans leur lit.

CXXXVIII.

Il faut obliger, ſans eſpoir de retour, ceux qu'on préſume devoir être ingrats, & même qu'on ſait l'avoir été. Ne plus faire éprouver de bienfaits, parcequ'ils ne sont pas rentrés, c'eſt les avoir répandus pour qu'ils revinſsent : c'eſt juſtifier les ingrats, puiſqu'enfin il ne leur eſt honteux de ne pas s'acquitter, que parcequ'il leur eſt permis de ne pas le faire.

CXXXIX.

On donne toujours trop tard, quand on donne après la demande : il faut deviner la volonté, prévenir le beſoin, & ſoulager l'homme honnête du peſant fardeau de demander. Il n'y a rien de plus cher que ce qui coûte des prieres.

CXL.

DE tous les objets de nos terreurs, le plus puiſsant eſt celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la ſoif, la pulmonie, la fievre chaude, ſont des maux auſſi graves; mais on ne les voit pas, ils n'ont point de cortege, point d'eſcorte : les autres ſont comme ces grandes armées dont la ſeule vue décide la victoire.

CXLI.

CET enchaînement néceſſaire; cette ſucceſſion éternelle, d'où réſulte la fatalité, c'eſt l'emblême de nos deſirs : la fin de l'un eſt la naiſſance de l'autre.

CXLII.

LA plupart des bienfaiteurs temporiſent par vanité, pour ne pas diminuer le nombre des ſolliciteurs :

tels sont les Miniſtres dépoſitaires de l'autorité royale. Enivrés du long ſpectacle de leur orgueil, ils croiroient avoir moins de puiſsance, s'ils ne la montroient à chacun, ſouvent & à pluſieurs repriſes. Ils n'accordent jamais ſur-le-champ, ni en une ſeule fois. Ils font le mal bruſquement, & le bien lentement.

CXLIII.

M. ALLIUS, ancien Préteur, homme ſans conduite, pria Tibere de l'aider à payer ſes dettes. L'Empereur lui en demanda le mémoire: ce n'étoit pas faire une largeſſe, mais une aſſemblée de créanciers. Il écrivit au bas du mémoire un ordre d'en payer le montant au débauché Allius. Par cette apoſtille injurieuſe, il le ſoulagea, & du poids

de ſes dettes, & de celui de la reconnoiſsance; il le délivra de ſes créanciers ſans ſe l'attacher. Cependant Tibere pouvoit avoir un but; celui d'empêcher qu'on ne l'importunât de pareilles demandes : peut-être cette conduite étoit-elle propre à réprimer, par la honte, l'inſatiable avidité des Romains. En matiere de bienfait, il faut ſuivre une route bien différente : celui de Tibere n'en fut pas un, ce fut une note d'infamie; &, pour dire en paſſant ce que je penſe ſur ce ſujet, il me paroît indécent, même à un Prince, de donner, pour flétrir. Encore ne put-il pas, comme il s'en étoit flatté, ſe délivrer par là des importuns : peu de temps après, il ſe trouva des gens qui lui firent la même demande; il

les obligea de motiver leurs dettes, en plein Sénat, & ne leur donna de l'argent qu'à cette condition.

Ce n'eſt point là une libéralité; c'eſt une cenſure : ce n'eſt pas un ſecours ſalutaire, mais une aumône de Prince. Je n'appelle pas bienfait, un don que je ne puis me rappeller ſans rougir : il m'a fallu, pour obtenir, comparoître devant un tribunal; & j'ai plaidé ma cauſe.

CXLIV.

QUAND on eſt vertueux par haſard, on n'eſt point sûr qu'on le ſera toujours. En ſuppoſant même qu'un tel homme faſſe ce qu'il doit, il ne le fera pas continuellement, il ne le fera pas également, parcequ'il ne connoît pas les motifs qui le déterminent à agir ainſi. Le haſard,

l'habitude, tireront de lui quelque action honnête; mais il n'aura rien qui l'aſsure que ce qu'il a fait eſt honnête.

CXLV.

Nos volontés n'ont pas de but; l'homme ne sait ce qu'il veut, qu'au moment où il veut: nul n'eſt décidé d'avance à vouloir ou ne pas vouloir. D'un jour à l'autre les jugements changent & ſe contrarient, &, pour la plupart des hommes, la vie n'eſt qu'un jeu de haſard.

CXLVI.

Il faut quelquefois tromper celui qu'on oblige, de maniere qu'il jouiſse du bienfait ſans en connoître l'auteur, & qu'il trouve plutôt qu'il ne reçoive le ſecours dont il a beſoin. Quoi! direz-vous, mon

ami ne ſaura pas qui l'a obligé ? Oui, qu'il l'ignore, ſi cela même fait partie du bienfait. D'ailleurs, quand il ne ſauroit pas qu'il a reçu, je ſaurai toujours que c'eſt moi qui ai donné. Foible avantage ! direz-vous encore. D'accord, ſi vous voulez placer à intérêt ; mais ſi vous ne voulez que donner, vous donnerez de la maniere la plus utile pour celui que vous obligez : votre propre témoignage vous ſuffira ; autrement vous n'êtes pas ſenſible au plaiſir de faire du bien, mais à celui de paroître en avoir fait.

CXLVII.

LA convention tacite entre le bienfaiteur & l'obligé, c'eſt que l'un oublie ſur-le-champ qu'il a donné, & que l'autre n'oublie jamais qu'il

a reçu. C'eſt à l'obligé à parler ; le bienfaiteur doit ſe taire : ſans quoi l'on pourroit lui appliquer ce que diſoit un homme à quelqu'un qui ſe vantoit de l'avoir obligé : Nierez-vous que je vous aie rendu votre bienfait ? — Quand donc ? — Souvent, & en tous lieux ; autant de fois & en autant de lieux que vous l'avez publié.

CXLVIII.

L'EXCÈS de la bienfaiſance eſt auſſi vicieux que le défaut. Alexandre fit préſent d'une ville à un ſimple particulier. Celui-ci ſe rendant juſtice, & voulant éviter l'odieux d'un tel bienfait, répondit qu'un préſent de cette importance n'étoit pas proportionné à ſa fortune. « Je n'exa-« mine pas, lui dit Alexandre, ce

» qu'il te convient de recevoir, mais « ce qu'il me convient de donner ». On trouve ce mot héroïque & ſublime, & c'eſt le mot d'un fou. Il n'y a pas de convenance abſolue : elle eſt toujours relative à la choſe, à la perſonne, aux temps, aux biens, aux motifs, aux autres circonſtances ſans leſquelles le caractere de l'action eſt indécis.

CXLIX.

Ce que par vous-même vous n'auriez jamais découvert, la pauvreté vous l'apprendra : elle ſaura trier vos vrais amis, & diſſiper ceux qui cherchoient en vous autre choſe que vous-même.

CL.

« Croyez-moi, dit Epicure, un « grabat, des haillons, donnent à

« diſcours une grandeur plus impo-« ſante ». En cet état, on fait plus que parler, on prouve. Pour moi les paroles de notre Démétrius me font une tout autre impreſſion, depuis que j'ai vu ce grand homme nu, étendu ſur la paille ; il n'eſt plus à mes yeux l'interprete, c'eſt le martyr de la vérité.

CLI.

On n'eſt pas obligé, pour avoir reçu ce qu'on n'eſt pas le maître de refuſer. Pour ſavoir ſi je conſens, laiſſez-moi libre de ne pas conſentir. Cependant il vous a donné la vie. Que m'importe ce qu'on me donne, ſi le conſentement n'eſt pas réciproque ? Pour m'avoir conſervé, vous n'êtes pas mon conſervateur.

CLII.

ON n'eſt jamais autant eſtimé par un autre que par soi-même.

CLIII.

SOUVENT la grêle paſſe à côté des champs d'un ſcélérat pour aller détruire les moiſsons de l'homme de bien.

CLIV.

IL n'y a pas de loi qui ſpécifie ce que c'eſt qu'un ingrat : ſouvent on l'eſt, quoiqu'on ait acquitté le bienfait ; ſouvent on eſt reconnoiſsant, même ſans l'avoir acquitté. L'ingratitude eſt donc un vice dont les tribunaux ne doivent point connoître. Si je cite en juſtice l'homme ingrat, ſi j'implore le juge contre lui comme en vertu d'une obligation pécuniaire, ou d'un contrat, ce n'eſt

plus un bienfait, c'eſt une créance. L'homme reconnoiſsant ne sera pas plus louable que celui qui rend un dépôt ou qui paie ſes dettes ſans ſe laiſser aſſigner. En un mot, il n'y aura plus de mérite à être reconnoiſſant, s'il n'y a pas de sûreté à être ingrat.

CLV.

LES Epîtres de Cicéron ne laiſseront point périr la mémoire d'Atticus. Ni ſon gendre Agrippa, ni Tibere mari de ſa petite-fille, ni Druſus ſon arriere-petit-fils, n'auroient pas ſervi beaucoup à ſa gloire. Parmi ces noms illuſtres le ſien ne seroit pas cité, ſi Cicéron ne l'eût comme aſsocié à ſon immortalité.

CLVI.

TOUS les hommes que la Fortune

a produits sur la scene, dont elle a fait les suppôts & les instruments du pouvoir d'autrui, tous ont eu de leur vivant du crédit & des flatteurs. Ils sont morts, & leur mémoire après eux s'est bientôt évanouie. Mais la gloire des hommes de génie va toujours en croissant : les hommages de la postérité ne se bornent pas à eux seuls ; ils rejaillissent sur tous les noms attachés à leur mémoire.

CLVII.

Il y a du danger à donner trop de notoriété aux crimes. La honte diminue à mesure que croît le nombre des coupables : un vice général cesse d'être un opprobre.

CLVIII.

C'est être d'une simplicité digne du vieux temps, que d'ignorer que

l'adultere avec un ſeul amant n'eſt plus qu'un mariage ordinaire.

CLIX.

OU EST l'homme aſsez grand pour que la fortune ne le mette pas dans le cas d'avoir beſoin même des plus petits ?

CLX.

CE n'eſt pas un ſentiment ſervile qui fait acheter une bonne action en ſe faiſant paſser pour criminel.

CLXI.

RIEN de plus aiſé que de ſe dérober aux occupations, quand on en mépriſe le ſalaire. C'eſt ce ſalaire qui nous retient & nous arrête. Voilà ce que l'homme quitte à regret : s'il déteſte les peines, il en chérit les fruits : l'ambition eſt une maîtreſſe qu'il querelle. N'en ſoyez pas la

dupe ; c'eſt de l'humeur, & non de la haine.

CLXII.

On n'eſt plus noble qu'un autre, que quand on a plus de vertus & de talents. Tous ces hommes dont les veſtibules ſont ornés de portraits, d'une longue ſuite de noms, de longues généalogies, ont plutôt de l'illuſtration que de la nobleſſe.

CLXIII.

Il n'eſt point d'hommes plus diſpoſés à opprimer les autres, que ceux qui ont appris à faire des outrages à force d'en recevoir.

CLXIV.

La vertu eſt ſi belle, que les méchants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'approuver les actions vertueuſes. Quel eſt l'homme qui, au

milieu même des crimes & des injuſtices, n'aſpire à la réputation d'homme de bien ; qui ne couvre de quelque apparence d'honnêteté ſes actions les plus criminelles ? On ne ſe conduiroit pas de cette maniere, ſi l'amour de la vertu pure ne nous forçoit à rechercher une réputation qui démente notre conduite, & à cacher une méchanceté dont on rougit, quoiqu'on en deſire les fruits. Perſonne ne s'eſt aſſez écarté de la loi naturelle, aſſez dépouillé du caractere d'homme, pour être méchant pour le plaiſir de l'être. Demandez à ces gens qui vivent de rapine, s'ils n'aimeroient pas mieux obtenir par des voies honnêtes les objets qu'ils ſe procurent à force de brigandages. Le voleur de grand

chemin, qui gagne ſa vie en aſſaſſinant les paſſants, aimeroit bien mieux trouver la même ſomme que de la ravir.

En un mot, vous ne trouverez perſonne qui n'aimât mieux jouir des fruits de la méchanceté ſans la méchanceté même. Une des plus grandes obligations que nous ayons à la Nature, c'eſt que la lumiere de la vertu pénetre dans toutes les ames : ceux mêmes qui ne la ſuivent pas sont forcés de la voir.

CLXV.

LA volupté eſt ſur les bords de la douleur ; elle y tombe, ſans la plus grande juſteſſe d'équilibre.

CLXVI.

L'HOMME ne tombe pas tout-à-coup dans la mort ; il s'avance vers

CLXVIII.

LA reconnoiſsance & l'ingratitude ne peuvent être fondées ſur le même principe ; leurs intentions doivent différer comme leurs actions. On eſt ingrat contre ſon devoir pour ſon intérêt : on eſt reconnoiſsant contre ſon intérêt pour ſon devoir.

CLXIX.

IL vaut mieux faire du bien aux méchants en faveur des bons, que d'en priver les bons à cauſe des méchants.

CLXX.

CALVISIUS SABINUS, avec les biens d'un affranchi, en avoit le caractere. Sa mémoire étoit infidele, au point d'oublier les noms d'Ulyſſe, d'Achille, de Priam ; & pour-

tant il avoit la manie d'être ſavant. Voici l'expédient qu'il imagina. Il achete à grands frais des eſclaves, pour retenir l'un Homere, & l'autre Héſiode : les Poëtes lyriques étoient autant de départements aſſignés à neuf eſclaves. Avec cette recrue, il ſe met à harceler ſes convives. Vouloit-il citer un vers, il trouvoit à ſes pieds à qui le demander. Mais le malheur, c'eſt qu'au milieu de la citation, ſouvent la mémoire lui manquoit. Satellius Quadratus, un de ces hommes qui vivent aux dépens des riches ſtupides, qui leur ſourient & ſe moquent d'eux, lui conſeilla d'acheter encore des eſclaves pour ramaſſer les miettes de ſa mémoire. Néanmoins notre riche croyoit de bonne foi ſavoir tout ce

qu'on ſavoit dans ſa maiſon. La ſageſſe ne peut s'emprunter ni s'acheter; & ſi elle étoit à vendre, je doute qu'elle trouvât des acheteurs: le débit de la folie eſt bien plus sûr.

CLXXI.

LES loix protegent ceux mêmes qui les ont violées. Il y a des biens que perſonne n'obtiendroit, ſi tout le monde ne les partageoit.

CLXXII.

DANS la carriere des dignités, la nobleſſe vaut quelquefois à des gens diffamés la préférence ſur des hommes de mérite, mais nouveaux.

CLXXIII.

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'on a conſacré la mémoire des grandes vertus. Il y a plus de plaiſir à être homme de bien, quand le ſouvenir

des ſervices ne meurt pas avec celui qui les a rendus.

CLXXIV.

IL n'y a pas de légèreté à revenir d'une erreur qu'on connoît & qu'on déteſte. Il faut avouer ingénument qu'on n'a pas bien vu, qu'on s'eſt trompé. Perſiſter en pareil cas, ne peut être l'effet que d'un ſot orgueil.

CLXXV.

PEU de peres arrivent juſqu'à l'âge où l'on jouit vraiment de ſes enfants; les autres n'en ſentent que le fardeau.

CLXXVI.

IL me ſemble que le moment du trépas rend plus courageux que ſon approche. La préſence de la mort, l'impoſſibilité de s'y ſouſtraire, sont,

pour le vulgaire même, des motifs de réſignation : ainſi le gladiateur le plus lâche pendant le combat tend la gorge au vainqueur, & conduit lui-même le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas lent & inévitable exige un courage ſoutenu, bien plus rare, & dont le Sage ſeul eſt capable.

CLXXVII.

J'IGNORE lequel eſt le plus propre à nous encourager, ou l'homme qui vole au-devant du trépas, ou celui qui l'attend paiſiblement & ſans trouble. L'audace du premier n'eſt quelquefois qu'un mouvement de frénéſie, un coup de déſeſpoir : la tranquillité de l'autre ſuppoſe des principes fermes & inébranlables. La colere ſuffit pour pouſſer un homme au-devant de la mort : pour l'intro-

duire avec joie quand elle vient, il faut s'être préparé de longue main à la recevoir.

CLXXVIII.

POUR un Roi il n'y a guere de différence entre refuſer de lui donner, ou de recevoir de lui : ces deux refus sont égaux à ſes yeux.

CLXXIX.

LE penchant de la nature inſpire à l'homme l'amour de lui-même, c'eſt-à-dire le deſir d'éviter ce qui eſt nuiſible, de ſe procurer ce qui eſt utile. Ce qui seroit généroſité, clémence, compaſſion, ſi les autres en étoient les objets, n'eſt plus qu'un ſentiment naturel, quand c'eſt à nous qu'il ſe rapporte. Un bienfait eſt un acte volontaire : travailler à ſa propre utilité eſt un mouvement

néceſsaire. On ne s'oblige donc pas soi-même : il n'eſt pas plus poſſible de ſe faire un don qu'un prêt. On ne donne qu'à un autre ; on ne doit qu'à un autre ; on ne rend qu'à un autre.

CLXXX.

L'INGRATITUDE eſt le crime des ſociétés comme des individus.

CLXXXI.

LA maniere la plus adroite de nuire eſt de ſe faire remercier même du mal qu'on a fait.

CLXXXII.

IL eſt mille choſes qui, ſans être preſcrites par la loi, ni autoriſées par aucune action, ſont pourtant exigibles par l'uſage, plus puiſsant que toutes les loix.

CLXXXIII.

LA perfection de la vertu conſiſte

dans l'uniformité, la tenue, l'harmonie de la conduite.

CLXXXIV.

L'OUVRAGE eſt à moitié fait, quand il eſt commencé : cette maxime eſt vraie, même en morale. Vouloir devenir bon, c'eſt l'être en grande partie.

CLXXXV.

N'ALLEZ pas juger un homme heureux parcequ'il a une cour nombreuſe. On ſe raſſemble autour du riche, comme au bord d'un lac, pour y puiſer & le troubler.

CLXXXVI.

COMBIEN de choſes inutiles à apprendre & pourtant bonnes à connoître !

CLXXXVII.

LE Poëte Rabirius fait dire un

mot ſublime à Antoine. Celui-ci voyoit ſa fortune paſsée en d'autres mains; il ne lui reſtoit plus de pouvoir que celui de mourir ; encore falloit-il qu'il ſe hâtât d'en uſer. « Je n'ai donc, s'écria-t-il, que ce « que j'ai donné » ! Qu'il pouvoit être riche, s'il eût voulu ! Tous ces objets que vous admirez, dans leſquels vous faites conſiſter la richeſse & la puiſsance, tant que vous les poſsédez ils ont des noms abjects; ce ne sont que des maiſons, des eſclaves, des écus : quand vous les avez donnés, ce sont des bienfaits.

CLXXXVIII.

Il n'y a perſonne que la fortune éleve aſsez pour n'avoir pas d'autant plus beſoin d'amis, qu'il a moins beſoin de tout le reſte.

CLXXXIX.

UN bien qui manque même à ceux qui les poſsedent tous, c'eſt un ami qui ſache dire la vérité; qui arrache au concert trop harmonieux de la flatterie un Grand enivré par la foule des impoſteurs, amené juſqu'à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre des choſes douces au lieu de choſes honnêtes.

CXC.

LES Princes ont toujours ignoré leurs propres forces: ſe croyant auſſi puiſsants qu'on le leur perſuadoit, ils ſe sont attiré des guerres inutiles, capables de ruiner leurs Etats; ils ont troublé une paix utile & néceſsaire. Emportés par un courroux que perſonne n'arrêtoit, ils ont fait couler des fleuves de ſang, & ont

fini par répandre le leur. En voulant ſe venger de quelque inſulte chimérique, en regardant la clémence comme une honte égale à la défaite, en croyant éternelle une puiſſance qui n'eſt jamais plus chancelante que lorſqu'elle eſt à ſon comble, ils ont fait écrouler ſur eux & leur famille les plus vaſtes empires : ils n'ont pas compris que ſur ce théâtre, décorés d'un éclat vain & paſſager, ils devoient s'attendre à toutes les infortunes, du moment où la vérité a ceſſé de pouvoir arriver juſqu'à eux.

CXCI.

De cette foule de ſubſtances qui diſparoiſſent à nos yeux pour rentrer dans le ſein de la Nature d'où elles ſont ſorties & ſortiront encore,

nulle n'eſt anéantie. Tout ceſſe, rien ne périt : & cette mort que nous repouſſons avec effroi, n'ôte pas la vie ; elle ne fait que la ſuſpendre. Ces deſtructions apparentes ne ſont que des changements de formes.

CXCII.

Les diſcours conſacrés à la vérité doivent être ſimples & ſans apprêts. Une harangue populaire n'a pas le vrai pour baſe : elle ne veut qu'émouvoir la multitude, qu'entraîner dans ſon cours impétueux le ſuffrage des ignorants. Les diſcours du Sage doivent être, comme ſa démarche, ſoutenus & retenus.

CXCIII.

Xerxès, arrêté au paſſage des Thermopyles par trois cents Spartiates, apprit par ſa défaite la diffé-

rence entre une foule & une armée : mais plus confus que touché de ſa perte, il remercia le Lacédémonien Démarate, dont la prédiction s'étoit accomplie, d'avoir ſeul osé lui dire la vérité, & lui permit de demander ce qu'il voudroit. Démarate demanda la permiſſion d'entrer à Sardes monté ſur un char, ayant la tiare droite ſur la tête : c'étoit la prérogative des Rois. Il méritoit cette récompenſe, s'il ne l'eût demandée. Que je plains une nation où le ſeul homme qui diſe la vérité aux Rois, ne sait pas ſe la dire à lui-même !

CXCIV.

C'EST le caractere des Rois de regretter les morts pour outrager les vivants, & de louer la hardieſse à dire la vérité, dans les hommes de

qui ils ne craignent plus de l'entendre.

CXCV.

IL y a des crimes dont la honte retombe ſur celui même qui les punit.

CXCVI.

QUAND on eſt plus grand que ſes voiſins, on eſt grand où l'on vit. La grandeur n'eſt jamais abſolue ; elle ne croît & ne décroît que par comparaiſon : le même bâtiment, ſur un fleuve eſt un vaiſſeau ; ſur la mer, il n'eſt plus qu'une barque.

CXCVII.

TRAITEZ votre inférieur comme vous voudriez l'être par votre ſupérieur. Ne penſez jamais à vos droits ſur un eſclave, ſans ſonger a ceux qu'un maître auroit ſur vous.

Cet homme que vous appellez votre eſclave, oubliez-vous qu'il eſt formé des mêmes éléments que vous, qu'il jouit du même ciel, qu'il reſpire le même air, qu'il vit & meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir eſclave, comme vous le voir libre. Pour ſauver aux maîtres l'odieux, aux eſclaves l'humiliant, de la ſervitude, nos ancêtres ont donné aux premiers le nom de Peres de famille, aux seconds, celui de Familiers, qu'ils portent encore ſur nos théâtres. Une fête même fut inſtituée, dans laquelle les eſclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la juſtice dans l'intérieur de la maiſon, qui reſſembloit pour lors à une petite république. Quoi donc !

recevrai-je tous mes eſclaves à ma table? Pas plus que tous les hommes libres. Mais la baſſeſſe des fonctions ne me rendra pas dédaigneux: je me déciderai ſur les mœurs, & non ſur les offices. Les mœurs, on ſe les donne; des emplois, la fortune en diſpoſe. Faites manger avec vous celui-ci, parcequ'il en eſt digne; celui-là, pour qu'il le ſoit. Les ſentiments qu'ils auroient pris dans le commerce des eſclaves, une ſociété plus honnête les effacera.

CXCVIII.

NE dites pas aux Princes ce qu'ils veulent entendre, mais ce qu'ils voudront par la ſuite avoir toujours entendu.

CXCIX.

C'EST une ancienne coutume des

Rois & de ceux qui les imitent, d'enregiſtrer tout un peuple d'amis. Leur fol orgueil attache une idée de faveur au droit d'entrer chez eux, & même de toucher le ſeuil de leur porte. C'eſt un honneur d'être aſſis le plus près de cette porte, de mettre le pied avant les autres dans l'intérieur d'un palais, où d'autres portes ſont enſuite fermées pour ceux mêmes à qui les premieres ont été ouvertes.

&c.

QUELQU'UN, pour conſoler Rutilius de ſon exil, lui diſoit que la guerre civile ne tarderoit pas à s'allumer, & que bientôt les exilés auroient la liberté de revenir. Quel mal t'ai-je fait, répondit ce grand homme, pour me ſouhaiter un re-

tour plus affreux que ma fuite ? J'aime mieux que ma patrie ſoit honteuſe de mon exil, qu'affligée de mon retour.

CCI.

IL vaut mieux que deux individus ſouffrent une injuſtice, que le corps des citoyens une calamité publique.

CCII.

QUAND un guerrier ſouhaite la gloire, c'eſt la guerre qu'il deſire.

CCIII.

SOUS un bon gouvernement, le Prince poſede tout à titre de ſouveraineté, & les citoyens à titre de propriété.

CCIV.

C'EST être indifférent & peu ſenſible, que d'avoir beſoin de la vue des lieux pour ſe rappeller un ami

abſent : mais il peut ſe faire que les pays où il ſe plaiſoit réveillent en nous le beſoin de ſa préſence, & que, toujours vivante, mais tranquille au fond du cœur, ſa mémoire nous remue plus fortement en ces lieux. Ainſi, après la mort d'un objet chéri, la douleur, quoiqu'adoucie par le temps, ſe renouvelle à la vue de ſon eſclave, de ſa maiſon, d'un habit qu'il portoit.

CCV.

RIEN de plus commun que de franchir les limites des autres ; rien de plus rare que de s'en donner à soi-même.

CCVI.

LA communauté entre amis n'eſt pas comme entre des aſsociés, qui ont chacun leur part diſtincte ; mais

comme entre un pere & une mere, qui, ayant deux enfants, n'ont pas chacun le leur, mais en ont deux chacun.

CCVII.

UN Pythagoricien avoit acheté d'un cordonnier une chauſsure de peu de valeur, ſans avoir d'argent ſur lui. Au bout de quelques jours, il revient à la boutique pour payer: il la trouve fermée; il frappe à pluſieurs repriſes. Vous perdez votre peine, lui dit un voiſin; celui que vous cherchez eſt mort & réduit en cendres: il eſt triſte pour nous de perdre pour toujours nos amis; mais nullement pour vous qui ſavez qu'ils doivent renaître. Ce voiſin ſe moquoit de la métempſycoſe pythagorique. Le Philoſophe rem-

porta de grand cœur ſes trois ou quatre deniers, les faiſant ſonner de temps en temps : mais s'étant apperçu du plaiſir que lui cauſoit ce gain fortuit, il ſe reprocha cette joie ſecrete qu'il éprouvoit en ſe voyant diſpenſé de payer : il retourne donc à la même boutique, en diſant : « Il vit pour toi, paie ta « dette ». Alors, à travers la fente de la porte, il fit entrer les quatre deniers dans la boutique pour ſe punir de ſa cupidité, & pour ne pas s'accoutumer au bien d'autrui.

CCVIII.

CICÉRON diſoit que quand on lui donneroit le double du temps, il n'en trouveroit pas pour la lecture des poëtes lyriques. J'en dis autant des dialecticiens ; ce ne ſont que des

sous plus tristes : du moins les lyriques perdent le temps de bonne foi ; mais ceux-là ont la manie de se croire importants.

CCIX.

LA peur conseille toujours très mal.

CCX.

VOTRE indulgence peut ramener vers vous un ami ingrat ; mais, à coup sûr, vos reproches ne le rendront pas meilleur. N'endurcissez pas son front ; laissez-lui le peu de honte qui lui reste : souvent un reproche trop articulé la fait totalement disparoître. On ne craint point d'être ce qu'on paroît : un homme pris sur le fait perd toute pudeur.

CCXI.

LE bienfait est une espece de

consécration ; il peut mal réuſſir, mais il n'en eſt pas moins bien placé. Celui que nous avons obligé n'eſt pas tel que nous croyions ; eh bien ! ſoyons tels que nous avons été ; ne lui reſſemblons pas.

CCXII.

LES informations ſont toujours au désavantage du supérieur ; ſa réputation en ſouffre toujours.

CCXIII.

LE regret de la perte de ſes proches eſt un ſentiment naturel lorſqu'il eſt modéré : mais l'opinion va bien plus loin que les ordres de la nature. Il n'eſt pas d'animal qui conſerve plus long-temps le regret de ſes petits, que l'homme : c'eſt qu'il nourrit lui-même ſa douleur, & s'afflige, non pas à proportion de

ce qu'il ſent, mais de ce qu'il veut ſentir.

CCXIV.

NOUS nous regardons comme des êtres privilégiés, nous croyons avoir pris une route plus sûre que les autres, & les malheurs d'autrui ne sont jamais des avertiſsements pour nous.

CCXV.

LE regret de ce qu'on n'a plus rend injuſte pour ce qui reſte.

CCXVI.

LES funérailles des enfants sont toujours prématurées quand la mere y aſſiſte.

CCXVII.

LE terme de la vieilleſse n'eſt pas plus le même pour tous les hommes, qu'il n'eſt le même pour tous

les animaux. On ne meurt jamais trop tôt, quand on ne pouvoit pas vivre plus long-temps qu'on n'a vécu.

CCXVIII.

NOTRE erreur générale eſt de ne croire approcher de la mort que dans la vieilleſſe & le déclin de l'âge, tandis que l'enfance, la jeuneſſe & les autres périodes de la vie conduiſent au même but. L'enfance eſt engloutie par l'âge puérile, celui-ci par la puberté, la puberté par la jeuneſſe, la jeuneſſe par la vieilleſſe. Calculez bien & vous verrez que nos accroiſſements ne ſont que des pertes.

CCXIX.

PERSONNE ne voudroit de la vie, s'il ne la recevoit à ſon inſu.

CCXX.

LE faîte des grandeurs en eſt auſſi le terme. La chûte eſt proche quand il ne reſte plus de progrès à faire.

CCXXI.

IL n'y a point de condition ſi abjecte, qui ne laiſſe l'eſpérance de ſe venger de l'homme même le plus élevé en dignité : on eſt toujours aſſez puiſſant pour nuire.

CCXXII.

ON regarde ordinairement comme juſtes, les paſſions qu'on reconnoît en ſoi.

CCXXIII.

IL n'y a perſonne qui puiſſe totalement s'abſoudre : ſi l'on ſe dit irréprochable, c'eſt relativement aux témoins, & non à ſa propre conſcience.

CCXXIV.

CELUI que la colere rend plus courageux, ne le seroit plus ſans elle. Ainſi elle n'aide pas le courage, mais elle en tient lieu.

CCXXV.

POUR punir les délits & les crimes, il ne faut pas un juge irrité. L'homme qui punit doit être tranquille comme la loi, puiſque la punition n'eſt utile qu'autant qu'elle eſt décernée avec jugement: de là ce mot de Socrate à ſon eſclave: « Je te battrois, ſi je n'étois en « colere. »

CCXXVI.

NE croyez pas ce que dit l'éloquent Tite Live: « c'étoit une ame « plutôt grande que vertueuſe ». Ces deux qualités ſont inſéparables:

il faut ou être vertueux, ou renoncer à être grand.

CCXXVII.

L'HOMME de bien voit la prospérité des méchants ſans envie, comme il voit leurs crimes ſans colere. Un bon juge condamne, & ne hait pas.

CCXXVIII.

LA honte du crime diminue dans la même proportion que l'audace de le commettre s'accroît.

CCXXIX.

ON prodigue tous les jours des éloges à des actions qui ſont des crimes lorſqu'on peut les punir.

CCXXX.

SI vous vous emportez contre les jeunes gens & les vieillards parce-qu'ils pechent, emportez-vous donc

auſſi contre les enfants parcequ'ils pécheront un jour.

CCXXXI.

LES habitants des zônes tempérées ont preſque toujours été les maîtres des autres peuples : au nord, & dans les pays froids, les ames sont farouches, &, comme dit un poète, ſemblables à leur ciel.

CCXXXII.

QUE la vie des enfants ſoit frugale, leurs vêtements ſimples, & en tout ſemblables à ceux de leurs camarades. On ne s'offenſe point des comparaiſons, quand on n'a jamais été accoutumé aux diſtinctions.

CCXXXIII.

IL faut ſe garder à la fois de nourrir dans les enfants la colere, & d'émouſſer la pointe d'un heureux

naturel : cette double attention demande le diſcernement le plus fin. En effet les vertus qu'il faut cultiver, & les vices qu'il faut étouffer, ſe nourriſſent ſouvent des mêmes aliments.

CCXXXIV.

QUAND votre éleve aura mérité vos éloges par ſes actions, qu'il s'en eſtime davantage, mais qu'il ne s'enorgueilliſſe pas : l'orgueil eſt bientôt ſuivi de la vanité ; & celle-ci, de la préſomption.

CCXXXV.

L'INDULGENCE qu'on a pour les fils uniques, & la liberté dont jouiſſent les pupilles, ſont des ſources inévitables de corruption. Comment un enfant à qui l'on n'a jamais rien refuſé, dont la mere inquiete

a ſans ceſſe eſſuyé les larmes, & qui a toujours eu raiſon vis-à-vis de ſon maître, pourra-t-il réſiſter aux offenſes ? La colere eſt toujours proportionnée à la fortune : elle ſe montre ſur-tout dans les riches, les nobles & les magiſtrats, lorſque la proſpérité a encore accru leur vanité naturelle. Le bien-être eſt l'aliment de la colere, ſur-tout lorſqu'une foule d'adulateurs ne ceſſe de careſſer vos oreilles ſuperbes, de vous répéter que vous ne gardez pas votre rang, que vous vous compromettez, & d'autres propos de cette nature auxquels un eſprit ſage & pourvu de principes auroit peine à réſiſter.

CCXXXVI.

L'ÉDUCATION demande le plus

grand soin, parcequ'elle influe sur toute la vie : rien de plus facile que de façonner une ame encore tendre; rien de plus difficile que de déraciner des vices qui se sont accrus avec nous.

CCXXXVII.

UN vice trop ordinaire à la nature humaine, c'est de croire aisément ce qu'on entend à regret.

CCXXXVIII.

ON connoît l'histoire de ce tyrannicide qui, ayant été arrêté avant d'avoir consommé son entreprise, dans la torture que lui fit souffrir Hippias pour savoir le nom de ses complices, dénonça tous les amis du tyran qui l'environnoient, & qu'il savoit s'intéresser le plus à sa conservation. Hippias, après les avoir

fait tous tuer, à meſure qu'il les nommoit, lui demanda s'il reſtoit encore quelqu'un : « Toi ſeul, ré-« pondit-il : je ne t'ai laiſsé que toi « à qui tu fuſses cher. »

CCXXXIX.

UN Sybarite voyant un ouvrier creuſer la terre, & ſoulever ſa bêche avec effort, ſe plaignit que ce travail le fatiguoit, & défendit qu'on le fît à l'avenir en ſa préſence. Il faut être perdu de molleſse pour ſouffrir de la fatigue d'autrui. Le même homme ſe plaignoit d'avoir été incommodé par les plis des feuilles de roſes ſur leſquelles il s'étoit couché.

CCXL.

IL en coûte beaucoup de temps & d'ennui aux autres, pour mériter qu'on diſe : Voilà un homme bien

ſavant. Contentons-nous d'un titre moins relevé, & qu'on diſe de nous : Voilà un homme de bien. Quoi ! je paſserois mon temps à parcourir les annales de toutes les nations, pour chercher qui le premier a composé des vers ! je calculerois combien de temps s'eſt écoulé entre Orphée & Homere ! j'examinerois toutes les notes d'Ariſtarque ſur les poéſies des autres, & toute ma vie ſe conſumeroit ſur des ſyllabes ! Ai-je donc oublié ce précepte ſi ſalutaire : Ménagez bien le temps. N'apprendrai-je jamais à ignorer quelque choſe ? Il vaut mieux ne rien ſavoir que de ſavoir des riens.

CCXLI.

Il n'eſt point de philoſophie ſans vertu, ni de vertu ſans philoſophie.

La philoſophie eſt la recherche de la vertu, mais par le moyen de la vertu même : or, on ne peut ni avoir la vertu ſans l'aimer, ni l'aimer ſans l'avoir. Quand on veut frapper un objet éloigné, le tireur & le but peuvent être dans des lieux différents ; le chemin qui conduit à une ville eſt hors de la ville : il n'en eſt pas de même de la vertu ; c'eſt par elle-même qu'on y tend : la philoſophie & la vertu ſont donc intimement unies.

CCXLII.

POUR s'occuper ſérieuſement à peſer en quoi conſiſte l'eſſence des richeſſes & de la pauvreté, ce que c'eſt qu'être pauvre ou riche, il faut avoir bien du loiſir. Ne vaudroit-il pas mieux ôter à la pauvreté ſes

pointes, & aux richeſses leur orgueil, que de diſputer ſur les mots, comme ſi l'on avoit tout fait pour les choſes ? Suppoſons-nous mandés à une aſſemblée où l'on porte une loi pour l'aboliſsement des richeſses : sera-ce avec de vains arguments empruntés des Stoïciens ou des Péripatéticiens, que nous pourrons convaincre ou diſsuader ?

CCXLIII.

POURQUOI rechercher ſi Pénélope étoit peu chaſte, ou ſi elle en a impoſé à ſon ſiecle ? ſi elle ſoupçonnoit, avant d'en être sûre, que celui qu'elle voyoit étoit Ulyſse ? Apprenez-moi ce que c'eſt que la pudeur, & quels biens elle procure ; ſi c'eſt dans l'ame ou dans le corps qu'elle conſiſte. Vous m'enſeignez

Un voyage eſt imparfait quand on s'arrête à moitié chemin, ou en-deçà du terme qu'on s'étoit propoſé : mais la vie n'eſt jamais imparfaite, quand elle eſt honnête ; quelque part que vous la terminiez, ſi vous la finiſſez bien, elle eſt complete.

CCXLVII.

L'ORATEUR Cœlius étoit très colere. Il ſoupoit un jour avec un de ſes clients, homme d'une patience ſans bornes, mais qui ſentoit combien il lui ſeroit difficile de prévenir toute altercation dans un pareil tête-à-tête ; il prit le parti d'être toujours de ſon avis, & de s'en tenir à un rôle ſubalterne. Cœlius ne put ſouffrir cette humeur accommodante, & lui cria : « Sachez donc

« me contredire, afin que nous « soyons deux. »

CCXLVIII.

ON n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie.

CCXLIX.

LE succès n'est pas de la juridiction du Sage : nous commençons les choses, & la fortune les achevе.

CCL.

LES prieres & les vœux font partie du destin.

CCLI.

INVOQUER la mort, c'est mentir.

CCLII.

LA servitude la plus gênante de la grandeur est de ne pouvoir en descendre.

CCLIII.

EST-IL rien de plus malheu-

reux qu'un homme qui laiſse échapper tous les bienfaits, & qui ne met que les torts en réſerve ? La ſageſſe, au contraire, embellit tous les ſervices qu'elle a reçus ; elle les releve à ſes propres yeux ; leur ſouvenir eſt pour elle une volupté continue. Les méchants n'ont jamais qu'un moment de plaiſir, c'eſt celui où ils reçoivent un bienfait : mais ce même bienfait procure au ſage une joie durable & ſans fin. Il ne fait pas attention aux injures qu'on lui a faites ; il les oublie, moins par inadvertence que par ſageſſe : loin d'interpréter tout en mal, il ne cherche pas même à qui s'en prendre des maux qu'il éprouve ; il aime mieux attribuer à la fortune les torts que les hommes ont

avec lui. Il ne calomnie pas les diſcours ni les viſages ; il ſoulage ſon infortune par des explications favorables, & ſe ſouvient moins de l'offenſe que du bienfait ; il ſe maintient le plus qu'il peut dans le ſouvenir le plus agréable ; il ne change de ſentiments pour ſes bienfaiteurs qu'après des outrages réitérés, & viſibles même pour les yeux les plus foibles ; encore ſon changement ſe réduit-il à être, après l'injure, ce qu'il étoit avant le bienfait. En effet, quand l'injure eſt égale au bienfait, il reſte encore quelque bienveillance dans l'ame. Un accusé eſt abſous quand il y a égalité de voix parmi ſes juges ; &, dans les cas douteux, l'humanité penche toujours vers le parti de la

douceur : de même le sage, si les services & les torts sont égaux, cessera bien de devoir, mais il ne cessera pas de vouloir être endetté ; il fera comme ceux qui paient, nonobstant l'abolition des dettes.

CCLIV.

Je fais un cours de philosophie. C'est s'y prendre de bonne heure ! direz-vous. Eh ! pourquoi non ? N'est-ce pas le comble de la folie que de ne pas apprendre parcequ'on n'a point appris ? Mais quoi ! je vais donc faire le rôle d'étudiant, de jeune homme ? Plût à Dieu que ce travers, si c'en est un, fût le seul de ma vieillesse ! Il faut apprendre tant qu'on ignore, & même tant que l'on vit. Sachez pourtant que dans l'école où je vais m'instruire

j'enſeigne auſſi quelque choſe. Vous êtes curieux de ſavoir ce que j'enſeigne ? c'eſt qu'il faut apprendre juſques dans la vieilleſſe.

CCLV.

DANS le cas où l'injure a ſurpaſſé le bienfait, l'homme vertueux cherche à ſe faire illuſion à lui-même ; il ajoute au bienfait, & retranche à l'offenſe. Mais un juge moins rigoureux, comme je préférerois de l'être, oubliera l'injure pour ne ſe ſouvenir que du ſervice. Sans doute il eſt conforme à la juſtice de rendre à chacun ce qui lui eſt dû, à un bienfait la reconnoiſſance, à une offenſe le talion, ou au moins le reſſentiment ; mais ce ne ſera que dans le cas où l'offenſe & le bienfait ne viendront pas de la

même perſonne. Si c'eſt le même homme qui nous a obligés & outragés, le bienfait doit anéantir l'offenſe. Quand même il n'y auroit pas eu de ſervice antérieur, il eût fallu lui pardonner; mais ſi l'offenſe vient après les bienfaits, on lui doit plus qu'un pardon.

CCLVI.

Vous me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Epicure à celles de nos Philoſophes : mais pourquoi dites-vous qu'elles ſont à Epicure, & non pas au public ? Combien de mots dans les Poètes, que les Philoſophes ont dits ou ont dû dire ! Sans parler de nos tragédies, ni de nos drames mixtes, dont le ton eſt grave & le genre moyen entre le comique &

le tragique, combien de vers ſublimes proſtitués à des farceurs ! combien, dans Publius, de ſentences plus dignes du cothurne que du brodequin ! Mais un autre motif me porte encore à citer les adages d'Epicure. Ces hommes qui n'adoptent ſa philoſophie que par des vues criminelles, qui la regardent comme un manteau propre à couvrir leurs vices, apprendront par là que dans toutes les ſectes ils ſeront réduits à vivre honnêtement. Arrivés à la porte des jardins, ils liront avec tranſport cette inſcription : « Paſſant, tu peux reſter ici, la « Volupté ſeule y donne des loix. » Bientôt le gardien de ces lieux les aborde avec l'air affable de l'hoſpitalité ; il leur ſert de la farine dé-

trempée, il leur verſe l'eau en abondance. N'êtes-vous pas bien traités? leur dit-il : vous le voyez ; ici les mets n'irritent pas la faim, mais ils l'appaiſent ; les boiſsons n'augmentent pas la ſoif, mais elles l'éteignent de la maniere la plus naturelle & la moins coûteuſe. Voilà les voluptés où j'ai vieilli. Voilà nos remedes contre les beſoins qui ne donnent pas de priſe à la raiſon, & qu'on ne fait taire qu'en leur accordant quelque choſe. Quant aux beſoins qui ne sont pas dans l'ordre, qu'on peut ou différer à ſatisfaire, ou réprimer, ou étouffer, ne les regardez pas comme naturels & indiſpenſables : vous ne leur devez rien ; vos dépenſes, ſi vous en faites, sont volontaires. Au lieu que l'eſ-

tomac n'entend pas la morale, il demande, il crie : & cependant c'eſt un créancier peu exigeant ; on s'en débarraſſe à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, & non pas tout ce qu'on peut.

CCLVII.

DÉMOCRITE dit : « Un ſeul « homme eſt pour moi le peuple, « & le peuple un ſeul homme ». J'admire encore cette réponſe ; l'auteur eſt inconnu : on lui demandoit pourquoi tant ſoigner un ouvrage fait pour très peu de perſonnes : « Je veux, dit-il, peu de lecteurs, « un ſeul, point du tout ». Le mot d'Epicure n'eſt pas moins remarquable : il écrivoit à un de ſes compagnons d'étude : « Ceci eſt pour « nous, & non pour la multitude ;

« nous ſommes un aſſez grand « théâtre l'un pour l'autre ». Voilà les maximes dont il faut vous pénétrer pour vous mettre au-deſſus du plaiſir qu'inſpire l'approbation générale. Le peuple vous loue ? beau ſujet de vanité, qu'un mérite ſenti par le peuple ! Votre mérite, c'eſt en vous-même qu'on doit le trouver.

CCLVIII.

Les bienfaits & la concorde ſont la baſe de la vie humaine : ce n'eſt pas la terreur, mais l'affection & les ſecours mutuels qui forment l'aſſociation générale.

CCLIX.

Il eſt impoſſible de plaire à la multitude quand on aime la vertu. C'eſt par de mauvaiſes voies qu'on

obtient la faveur du peuple : il ne peut vous l'accorder, ſi vous n'êtes comme lui ; ni vous approuver, s'il ne ſe reconnoît en vous. Le vrai juge de vos actions, ce n'eſt pas le peuple, c'eſt vous-même. On n'acquiert l'amitié des hommes corrompus qu'à force de corruption. Quel avantage procure donc cette philoſophie ſi vantée, & cet art ſupérieur à tous les arts ? l'avantage de préférer ſon jugement à celui du peuple, de peſer les ſuffrages au lieu de les compter, de fouler aux pieds la crainte & des hommes & des Dieux, en un mot, de vaincre la douleur ou de la terminer. Si j'entendois frémir autour de vous les acclamations de la populace ; ſi votre vue excitoit le même tu-

multe, les mêmes applaudiſsements que l'entrée d'un bateleur ; ſi, dans la ville entiere, les femmes & les enfants s'empreſsoient à chanter vos louanges, j'aurois pitié de vous. Et pourquoi ? c'eſt que je connois la route qui mene à cette faveur.

CCLX.

IL y a des lieux mal ſains pour les corps même les plus robuſtes, & des profeſſions nuiſibles aux ames honnêtes mais encore chancelantes. Auſſi n'approuvé-je pas ces Philoſophes qui, paſſionnés pour une vie tumultueuſe, paſsent leurs jours à lutter contre les obſtacles. Le Sage endure les traverſes, mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix que de guerre : & que lui ſerviroit d'être débarraſsé

de ſes vices, s'il a ceux des autres à combattre?

CCLXI.

LA ſageſſe veut qu'on apprenne à mourir. Peut-être trouverez-vous inutile d'étudier ſi long-temps ce qu'on ne pratique qu'une ſeule fois; & voilà préciſément pourquoi nous devons nous exercer à la mort. Il faut toujours apprendre, quand on n'eſt jamais sûr de ſavoir. Vous dire, Penſez à la mort; c'eſt vous dire, Penſez à la liberté. En apprenant à mourir on déſapprend à ſervir : on ſe met au-deſſus ou du moins à l'abri du pouvoir des tyrans.

CCLXII.

QUE les Écrivains les plus eſtimés ſoient la baſe de vos lectures :

revenez-y toujours après les diverſions que vous vous serez permiſes : acquérez chaque jour quelque reſſource nouvelle contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux : de la foule d'objets que vous aurez parcourus, recueillez une maxime pour en faire la nourriture de votre journée. Cette méthode est la mienne : je lis beaucoup, & je mets quelque choſe en réſerve. Voici ma récolte d'aujourd'hui : elle eſt due à Épicure ; car j'ai l'habitude de paſser dans le camp de l'ennemi, mais en eſpion plutôt qu'en déſerteur. « Souvent l'acquiſition des richeſses eſt le changement & non le terme de la miſere ». Je n'en suis pas ſurpris. Le vice n'eſt pas dans la choſe, mais

dans la perſonne : il rendoit la pauvreté à charge ; il rend la richeſſe onéreuſe. Il n'importe guere qu'un malade ſoit couché dans un lit d'or ou de bois : par-tout où on le tranſporte, il emmene ſon mal avec lui. Ainſi une ame corrompue ne ſe trouve pas mieux de la richeſſe que de l'indigence : ſon mal la ſuit par-tout.

CCLXIII.

COMBIEN d'hommes ne ſont retenus que par l'impuiſſance de mal faire ! Donnez-leur des forces, le vice ne tardera pas à ſe produire, la proſpérité lui ouvre la porte ; &, pour développer leur méchanceté, il ne faut qu'une occaſion. La cruauté, l'ambition, la débauche, pour égaler certains hommes aux

plus grands ſcélérats, n'attendent ſouvent que des faveurs de la fortune. Voulez-vous connoître leurs diſpoſitions ? proportionnez-y leur puiſſance.

CCLXIV.

IL y a des vœux clairs, prononcés, ſpécifiés ; il y en a d'autres qui ne sont qu'implicites & généraux. Par exemple, je ſouhaite une vie honnête : mais une vie honnête eſt le réſultat de mille éléments divers ; elle renferme & le tonneau de Regulus, & la bleſsure où Caton plongea ſa main, & l'exil de Rutilius, & la coupe empoiſonnée qui fit paſser Socrate du cachot dans les cieux. Ainſi, deſirer une vie honnête, c'eſt deſirer implicitement toutes ces conditions, ſouvent indiſpen-

ſables pour vivre honnêtement.

CCLXV.

C'EST un grand bien, c'eſt un avantage aſſuré, c'eſt être indépendant, que de n'avoir rien à demander, & de laiſſer paſſer les aſſemblées auxquelles la Fortune préſide. Lorſque les tribus du peuple ſont convoquées, lorſque les candidats attendent avec inquiétude leur ſort dans les temples voiſins; tandis que l'un promet de l'argent, qu'un autre le dépoſe, & qu'un troiſieme uſe, à force de baiſers, les mains de ceux à qui il ne voudroit pas laiſſer toucher les ſiennes s'il avoit obtenu la place qu'il ſollicite; enfin tandis que tous attendent en ſuſpens la voix du crieur, n'eſt-il pas bien agréable de demeurer ſpecta-

teur oiſif au milieu de cette eſpece de foire, ſans y prendre aucune part, ni par des achats, ni par des ventes ?

CCLXVI.

RIEN de plus honteux que le vœu de Mécene, qui ne refuſe, ni les infirmités, ni la difformité, ni même les ſupplices les plus aigus, pourvu qu'au milieu de ces ſouffrances il conſerve la vie. « Rendez, dit-il, mes mains débiles, « rendez mes pieds foibles & boiteux, élevez une boſſe ſur mon « dos, ébranlez toutes mes dents, « tout ira bien ſi vous me laiſſez « la vie : conſervez-la-moi, même « en me mettant en croix ». Que ſouhaiter à un pareil homme, ſinon que les Dieux l'exaucent ? O

honte ineffaçable de ces vers efféminés ! monument odieux de la crainte la plus folle ! Il ſouhaite les plus grands maux, &, ce qu'il y a de plus terrible encore, leur prolongation ; & pourquoi ? pour vivre plus long-temps ! Mais qu'eſt-ce que vivre de cette maniere ? c'eſt perdre la vie en détail ; c'eſt mourir long-temps.

CCLXVII.

VOUS verrez un grand nombre d'auditeurs pour qui l'école d'un Philoſophe n'eſt qu'un lieu de diverſion & de repos : leur but n'eſt pas d'y dépoſer quelques vices, d'y puiſer quelques regles de conduite ſur leſquelles ils rectifient leurs mœurs, mais de procurer quelque plaiſir à leurs oreilles. Il y en a pour-

tant quelques uns qui viennent avec des tablettes ; mais c'eſt pour recueillir, non des choſes, mais des mots, qu'ils répetent ſans fruit pour les autres, comme ils les ont entendus ſans utilité pour eux-mêmes.

Pour moi, quand j'entendois Attalus déclamer contre les vices & les erreurs du genre humain, j'avois pitié des hommes, & je le regardois comme un être d'un ordre ſupérieur. Il ſe diſoit Roi ; mais je trouvois qu'il étoit plus qu'un Roi, puiſqu'il citoit les Rois eux-mêmes au tribunal de ſa cenſure. Mais lorſqu'il ſe mettoit à faire l'éloge de la pauvreté, à prouver que tout ce qui ſort des bornes du beſoin n'eſt qu'un poids ſuperflu, onéreux pour celui qui le porte, j'étois ſou-

vent tenté de ſortir pauvre de ſon école. Quand il déclamoit contre les voluptés, quand il louoit la continence, la ſobriété, le détachement des plaiſirs, non ſeulement illicites, mais même ſuperflus, je brûlois de mettre des bornes à ma gourmandiſe & à ma délicateſſe. C'eſt de là qu'il m'eſt reſté quelques principes de morale. Je m'étois jetté avec ardeur ſur tout; mais enſuite, égaré dans le tourbillon de la ville, je n'ai conſervé que fort peu de ces maximes. C'eſt à lui que je dois le vœu que j'ai fait de renoncer pour ma vie aux huîtres & aux champignons : ce ne ſont pas des aliments, mais des objets de volupté, des ſtimulants qui excitent l'appétit de ceux qui déja ſont raſſa-

fiés ; ils paſsent facilement, & font place à de nouveaux morceaux, avantage ineſtimable pour des gloutons qui entaſsent dans leur eſtomac plus qu'il ne peut contenir. C'eſt de lui que j'ai appris à m'abſtenir d'odeur, perſuadé que la meilleure odeur pour le corps eſt de n'en point avoir. C'eſt à lui que je dois le renoncement total au vin & au bain. Je regarde comme une volupté inutile de cuire mon corps & de l'épuiſer à force de tranſpiration. Attalus faiſoit l'éloge d'un lit dur : celui dans lequel je couche, à mon âge, l'eſt aſsez pour qu'on n'y remarque pas l'empreinte de mon corps.

Je vous ai rapporté ces détails perſonnels, pour vous montrer

combien seroit ardent le premier feu des jeunes gens pour la vertu, s'ils trouvoient quelqu'un qui les exhortât & leur donnât l'impulsion. Mais il y a de la faute, & de la part des maîtres, qui nous enseignent à disputer plutôt qu'à nous conduire, & de la part des disciples, qui préferent la culture de leur esprit à celle de leur ame. Ainsi la philosophie est devenue une philologie. Apprenons à changer en actions ce qui n'étoit que des mots. Il ne s'agit pas de m'entretenir, mais de me gouverner. Tout ce que disent ceux qui ont appris la philosophie comme un métier lucratif, tout ce qu'ils débitent à la multitude qui les applaudit, ne leur appartient pas ; c'est ce qu'ont dit

Platon, Zénon, Chryſippe, Poſidonius, & la foule innombrable des Philoſophes? Comment prouveront-ils que leurs dogmes leur appartiennent ? Je vais le leur apprendre : qu'ils faſsent ce qu'ils diſent.

CCLXVIII.

CEUX qui ſe plongent dans le luxe veulent que l'on parle d'eux pendant qu'ils vivent ; ils croiroient avoir perdu leur temps, ſi l'on n'en diſoit rien : ils ſont donc mécontents lorſqu'ils ne font point des choſes propres à faire du bruit. Beaucoup de gens mangent leur bien ; beaucoup de gens ont des maîtreſſes : ſi l'on veut ſe diſtinguer parmi eux, il faut non ſeulement donner dans le luxe, mais encore ſe faire

remarquer par quelque extravagance notable. Dans une ville ſi affairée on ne parle pas des ſottiſes ordinaires.

CCLXIX.

Il y a des gens qui ont fait du mépris leur ſauve-garde. On foule aux pieds celui qu'on mépriſe : mais on paſſe outre; on ne s'acharne pas contre lui; on ne ſe donne pas la peine de méditer ſa ruine. Sur le champ de bataille même on paſſe à côté de l'ennemi couché par terre, pour attaquer celui qui eſt debout.

CCLXX.

Ariston de Chio exclut de la morale toute la partie des préceptes, qu'il croit ne convenir qu'à un pédagogue, & non à un Philoſophe, comme ſi le Sage étoit autre choſe

que le pédagogue du genre humain!

CCLXXI.

IL n'y a plus de paix pour l'homme qui s'inquiete de l'avenir, qui ſe rend malheureux même avant le malheur, qui prétend s'aſſurer juſqu'à la fin de ſa vie la poſſeſſion des objets auxquels il attache ſon bonheur. Le repos eſt perdu pour un tel homme; l'attente de l'avenir lui enlevera même le préſent dont il pouvoit jouir. Le regret & la crainte des pertes ſont deux états également douloureux pour l'ame.

CCLXXII.

IL y a quantité de choſes que nous voulons nous donner l'air de ſouhaiter, quoique nous ne nous en ſoucîions aucunement. L'auteur

d'une longue hiſtoire écrite en caracteres très menus avec des marges très étroites, après en avoir lu une grande partie, dit : « Meſſieurs, je « ceſserai ſi vous me l'ordonnez ». Continuez, continuez, s'écrient auſſitôt des gens qui voudroient qu'un accident ſoudain le rendît muet.

CCLXXIII.

Il y a des animaux, dit Platon, dont la morſure eſt inſenſible, tant la fineſse de leur dard nous déguiſe le danger ; l'enflure cependant ne nous permet pas de douter de la piquure, quoique dans cette enflure même on n'apperçoive aucune trace de bleſsure. La même choſe vous arrivera dans le commerce des Sages ; vous ne diſtinguerez pas com-

ment ni quand il vous eſt utile ; mais vous vous appercevrez qu'il vous l'a été.

CCLXXIV.

DANS quelle erreur ſont les hommes qui deſirent d'étendre leur domination au-delà des mers ; qui ſe regardent comme ſouverainement heureux quand ils ont conquis, à l'aide de leurs ſoldats, pluſieurs provinces ; quand ils en ont ajouté de nouvelles aux anciennes ! ils ne connoiſſent pas d'autre moyen d'égaler leur empire à celui des Dieux. Le plus grand des empires eſt celui qu'on exerce ſur ſoi-même. Qu'on m'apprenne combien eſt ſacrée la juſtice, vertu qui ſe dévoue au bien d'autrui ſans deſirer autre choſe que d'être utile à

tout le monde. Qu'on m'apprenne à n'avoir plus rien à démêler avec l'ambition & la renommée, à ne rechercher d'applaudiſsements que les miens. Qu'on me perſuade que je dois être juſte gratuitement, c'eſt trop peu ; que je dois ſacrifier ma propre perſonne à l'exercice de cette vertu, la plus belle de toutes, afin que mes idées s'éloignent le plus qu'il eſt poſſible de l'intérêt perſonnel.

CCLXXV.

COMBIEN de fauſsetés ont l'apparence du vrai ! Prenons toujours du temps ; il découvre la vérité.

CCLXXVI.

LES paſsions sont auſſi peu propres à l'exécution qu'au commandement.

CCLXXVII.

TACHONS de rendre notre vie ſemblable aux métaux précieux, qui ont beaucoup de peſanteur sous un petit volume : c'eſt par les actions, & non par la durée, qu'il faut la meſurer. Il eſt poſſible & même ordinaire d'avoir vécu peu quoique long-temps.

CCLXXVIII.

JE suis un malade qui n'ai pas la folle prétention de guérir perſonne. Couché dans la même infirmerie, je m'entretiens avec vous, Lucilius, de nos ſouffrances communes : je vous fais part des remedes que je sais ; & les diſcours que vous entendez, c'eſt à moi-même qu'ils s'adreſsent. Je vous introduis au fond de ma conſcience ; & là, de-

vant vous, je fais la guerre à mes vices; je m'écrie : « Calcule tes an-« nées, & tu rougiras d'avoir en-« core les goûts & les projets de ton « enfance. Avant de mourir, fais « mourir tes vices. Laisse là ces « plaisirs tumultueux qui coûtent « si cher, qui font autant de mal « après qu'avant la jouissance. De « même que l'inquiétude ne finit « pas avec le crime, eût-il été com-« mis en secret : ainsi les voluptés « passent, & le repentir nous reste; « elles n'ont pas de solidité, de con-« sistance; & quand elles ne nuisent « pas, elles s'évanouissent. Aspire « plutôt à un bonheur durable : or « il n'en est pas si l'ame ne le tire « d'elle-même. La vertu seule pro-« duit une joie pure & constante :

« les obſtacles, s'il en ſurvient, « ſont des nuages formés au-deſ- « ſous d'elle, qui n'éclipſent pas ſa « lumiere. Quand parviendras-tu « donc à cette joie ? tu marches, « mais tu ne cours pas ; il reſte en- « core bien de l'ouvrage, & tu ne « l'acheveras qu'en payant ta part « de veilles & de ſueurs. En vain « chargerois-tu quelque autre de ta « procuration : les ſubſtituts n'ont « pas lieu dans la ſageſſe comme « dans certains genres de littéra- « ture. »

CCLXXIX.

NOUS ſommes de grands enfants, preſque en tout ſemblables aux petits ; ils ont peur de leurs parents, de leurs connoiſſances, de leurs camarades lorſqu'ils les voient

masqués. Sachons ôter le masque aux choſes comme aux perſonnes, contemplons-les sous leurs traits naturels, & nous trouverons qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précede.

CCLXXX.

TOUTES les conditions sont ſujettes au changement : où eſt le trône qui ne ſoit près de ſa chûte, & qui ne laiſſe craindre un uſurpateur & un bourreau ? Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure eſt quelquefois le ſeul intervalle entre le trône & la fange.

CCLXXXI.

UN Tyran menaçoit Théodore de le faire mourir & de le priver de la ſépulture : « Tu peux te ſatisfaire,

lui répondit le Philoſophe, « j'ai « quelques verres de ſang à ta diſ- « poſition ; quant à la ſépulture, « tu es bien fou de croire qu'il m'im- « porte de pourrir ſur la terre ou « dans la terre. »

CCLXXXII.

IL faut moins de courage pour aller à la mort que pour y retourner.

CCLXXXIII.

LE monde & la retraite ſont deux choſes qu'il faut entremêler & faire ſuccéder l'une à l'autre : l'une nous inſpire le deſir des hommes, l'autre celui de nous-mêmes. Elles ſont le remede l'une de l'autre : la ſolitude guérit de la miſanthropie ; le monde guérit des ennuis de la ſolitude.

CCLXXXIV.

LES adverſités ſont une ſuite né-

ceſsaire de la fatalité : elles arrivent aux gens de bien, par la même loi qui les rend gens de bien.

CCLXXXV.

ON ſe trompe, ſi l'on croit que donner ſoit une choſe facile : on y trouve plus de difficulté qu'on ne penſe, lorſqu'on veut conſulter la raiſon, & non pas répandre ſon bien au haſard & en aveugle. Je préviens l'un, je m'acquitte avec l'autre ; je ſecours celui-ci, j'ai pitié de celui-là : je pourvois aux beſoins de cet autre ; il ne faut pas que ſa pauvreté le détourne & l'abſorbe. Il eſt des gens à qui je ne donnerai point, quoiqu'ils ſoient dans le beſoin, parcequ'ils y seront toujours, quelque choſe que je leur donne. Il y en a à qui j'offrirai ; d'autres qu-

je forcerai de recevoir. Je ne puis être inattentif dans une affaire de cette importance : je ne place jamais mieux mon argent que quand je le donne.

Quoi ! me dira-t-on, vous donnez donc pour recevoir ? Non ; c'eſt pour ne pas perdre : il faut placer les bienfaits de maniere à ne pouvoir jamais être redemandés, mais à pouvoir être reſtitués ; c'eſt un tréſor enfoui dans la terre, qu'on n'en retire que dans les cas preſſants.

CCLXXXVI.

VOICI un ſpectacle vraiment digne qu'un Dieu le contemple & ſe complaiſe dans ſon ouvrage : l'homme juſte & courageux aux priſes avec la mauvaiſe fortune,

ſur-tout quand il eſt l'agreſſeur. Non, je ne vois rien de plus beau ici bas que Caton, après pluſieurs défaites de ſon parti, immobile & debout au milieu des ruines de ſa patrie.

CCLXXXVII.

UN bonheur conſtant ne réſiſte à aucune attaque : mais l'habitude de lutter avec le malheur rend l'homme inſenſible & invulnérable ; s'il eſt renverſé, il combat à genoux.

CCLXXXVIII.

LES plaiſirs du Sage ſont modeſtes & retenus ; ils paroiſſent languiſſants, ſont toujours contenus & à peine ſenſibles : il ne les va pas chercher ; & quand ils ſe préſentent d'eux-mêmes, ils ne ſont pas reçus avec honneur, ni même avec une

satisfaction bien marquée. Il les distribue dans le cours de la vie, comme les jeux & les amusements dans les affaires sérieuses.

CCLXXXIX.

LES affections naturelles ont le même degré de force dans tous les hommes; lorsqu'elles varient, c'est qu'elles ne sont pas naturelles.

CCXC.

LES femmes portent toutes les passions à l'extrême.

CCXCI.

ON ne loue qu'avec peine l'homme de génie, si l'on n'a pas quelque défaut à lui pardonner.

CCXCII.

LA vie n'est pour nous qu'une hôtellerie : ce qu'on appelle la vieillesse n'est que la révolution d'un

petit nombre d'années. Il n'y a qu'un moyen de vivre long-temps, c'eſt de vivre aſſez.

CCXCIII.

NOUS ſommes des voyageurs arrivés dans l'empire abſolu & tyrannique de la fortune, dont le caprice nous diſpenſe les biens & les maux. Semblable à une maîtreſſe de maiſon, inconſtante, bizarre, indifférente au ſort de ſes eſclaves, elle laiſſe tomber au haſard les châtiments & les récompenſes.

CCXCIV.

L'ADVERSITÉ eſt l'épreuve de la vertu. Vous êtes un grand homme; mais comment le ſaurai-je, ſi la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre courage dans les revers? Vous êtes deſcendu dans la

carriere olympique; mais vous étiez ſeul : vous avez remporté la couronne, mais non pas la victoire. Vous avez paſſé votre vie ſans adverſaire : on ne ſaura pas ce que vous auriez pu faire; vous ne le ſaurez pas vous-même. L'on a beſoin d'expérience pour ſe connoître ſoi-même; l'on n'eſt inſtruit de ſes forces qu'en les mettant à l'épreuve.

CCXCV.

Le grand homme ſoupire après les traverſes, comme le ſoldat courageux après la guerre. Le courage eſt avide de périls; il ſonge à ſon but, & nullement aux dangers de la route, d'autant plus que ces dangers mêmes ſont partie de ſa gloire. Les guerriers ſe glorifient de leurs bleſſures; ils regardent avec joie leur

ſang couler à la ſuite d'une bataille : la conſidération eſt pour les bleſsés, quoique les autres aient auſſi bien fait leur devoir.

CCXCVI.

LA mort eſt un terme pour tous, un remede pour pluſieurs, le vœu de quelques uns, & ne ſert jamais plus utilement que lorſqu'elle vient ſans être appellée : quand la fortune répartit injuſtement les biens, & ſoumet à un maître les hommes qui tous sont nés avec les mêmes droits, elle les rend tous égaux. C'eſt elle qui eſt la véritable ennemie de toute autorité ; c'eſt elle qui ſauve l'homme de l'humiliation ; c'eſt elle qui ne reconnoît pas de maître. Je vois des croix, variées ſuivant le caprice des tyrans ; je vois des cordes, je

nent le cacher dans le ſein de la philoſophie; ils s'empreſsent d'aller où ils entendent loner la volupté; ils ne ſavent pas combien celle d'Epicure eſt ſobre & tempérante (car je lui rends cette juſtice); ils accourent au nom ſeul, ne cherchant qu'une apologie, un voile pour leurs déréglements : ils perdent ainſi le ſeul bien qui leur reſtoit dans leurs maux, la honte de mal faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougiſsoient, & à ſe glorifier de leurs déſordres. On ne peut plus ſe relever, dans l'âge même de la vigueur, quand le vice eſt ainſi paré d'un titre honnête.

Ce qui rend cette apologie de la volupté ſi pernicieuſe, c'eſt que l'honnêteté des préceptes eſt ca-

chée ; l'on ne voit que ce qu'ils ont de séduiſant. Pour moi je penſe, & j'oſe le dire, contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale d'Epicure eſt ſaine, droite, & même auſtere pour qui l'approfondit : ſa volupté eſt renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous impoſons à la vertu, il la preſcrit à la volupté : il veut qu'elle ſoit ſubordonnée à la nature, & ce qui ſuffit à la nature paroît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oiſiveté ou dans l'alternative de la table & des femmes, ne cherchent qu'une autorité reſpectable pour juſtifier leurs vices. Attirés par un nom séduiſant, ils ſe rendent les ſectateurs, non de la volupté qu'on

leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée; & quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Epicure, ils s'y livrent hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Epicure est l'école de la débauche: je dis qu'elle est décriée sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale? Les premieres apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, & font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme.

Fin du Tome premier.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

MORALE
DE
SÉNEQUE,
EXTRAITE DE SES ŒUVRES
PAR M. N.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Cl
en ſurv. rue Pavée S. A.
Et DE BURE L'AÎNÉ, quai des Augu
M. DCC. LXXXII.

MORALE
DE
SÉNEQUE.

I.

LA MORALE profite plus quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées : ces discours d'appareil débités en présence d'un peuple nombreux font plus de bruit & moins d'effet. La Philosophie est le conseil de l'homme ; & ce n'est pas à haute voix qu'on donne des conseils.

II.

LES abrégés sont plus néceſsaires aux commençants, parcequ'ils inſtruiſent; les ſommaires sont plus commodes pour les ſavants, parcequ'ils rappellent.

III.

LA reconnoiſsance que nous avons pour nos inſtituteurs, nous la devons à ces inſtituteurs du genre humain qui nous ont ouvert la route du bonheur. Quel héritage ils ont laiſsé aux hommes! J'en veux prendre poſseſsion: c'eſt pour moi qu'ils ont acquis; c'eſt pour moi qu'ils ont travaillé. Mais agiſsons en bons peres de famille: augmentons notre patrimoine, & ne le tranſmettons pas ſans accroiſsement à nos neveux. Il reſte encore & reſtera beau-

coup à faire : dans mille ſiecles, il manquera encore quelque pierre à l'édifice. Mais quand même les Anciens auroient tout découvert, l'application, la connoiſſance, l'arrangement de leurs découvertes, ſeroient toujours des objets nouveaux.

IV.

UN héros peut ſortir d'une chaumiere; & la plus belle ame, d'un corps difforme & caſſé. Il me ſemble que la Nature a produit exprès quelques hommes pour prouver que la vertu naît par-tout.

V.

SI la vie la plus longue n'eſt pas toujours la meilleure, la mort la plus longue eſt toujours la plus fâcheuſe.

VI.

CELUI qui consent à vivre quand il prévoit que, trois ou quatre jours après, son ennemi aura le pouvoir de le faire mourir, travaille vraiment pour un autre.

VII.

LA mémoire, comme les livres qui restent long-temps enfermés dans la poussiere, demande à être déroulée de temps en temps; il faut, pour ainsi dire, en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin.

VIII.

QUICONQUE pense à recevoir, oublie qu'il a reçu. Le plus grand mal de la cupidité, c'est l'ingratitude. Ajoutez que de tous les hommes qui jouent un rôle dans l'État,

il n'y en a pas un qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont devancé, que ceux qu'il laiſſe en arriere : il leur eſt moins agréable de voir une foule qui les suit, qu'importun de voir quelqu'un qui les précede. C'eſt le vice de tout ambitieux, de ne pas regarder derriere lui : l'ambition n'eſt pas la ſeule paſſion ſans bornes ; elles le ſont toutes, parceque toutes commencent par la fin.

IX.

ON a tort de regarder les Philoſophes de bonne foi comme des mécontents & des ſéditieux, des contempteurs des loix, des magiſtrats, & de tous ceux qui préſident à l'adminiſtration publique. Perſonne, au contraire, n'eſt plus reconnoiſſant qu'eux envers les gens en place ;

& avec d'autant plus de raiſon, qu'il n'eſt point de citoyens pour leſquels ceux qui tiennent en leurs mains les rênes du gouvernement travaillent plus que pour les Philoſophes, qu'ils font jouir des douceurs du repos. Des hommes à qui la sécurité publique procure un accès facile vers la ſageſſe qu'ils cherchent, ſe font un devoir d'honorer comme un pere l'auteur d'un ſi grand bien, & l'aiment plus ſincèrement que ces courtiſans inquiets, placés au milieu du tourbillon, qui doivent tout aux Princes, & les croient toujours en reſte avec eux, & dont on ne peut jamais, quelque étendue que l'on donne à ſa libéralité, aſſouvir la cupidité qui s'accroît à meſure qu'on la ſatisfait.

Le Sage ſonge donc à qui il doit l'uſufruit de ces biens qui le diſpenſent de la garde des murs, des tributs de la guerre, de toutes les autres charges qu'impoſe le devoir de citoyen; il ſonge à toutes ces obligations, & rend graces au Pilote qui le conduit. C'eſt ſur-tout la Philoſophie qui apprend à ſentir un bienfait, à le reconnoître; & quelquefois c'eſt le payer, que de l'avouer. Le Sage avouera donc qu'il doit beaucoup à l'homme vigilant dont les ſoins & la prévoyance lui aſſurent un repos favorable aux productions de ſon génie, la jouiſſance libre de ſon temps, un calme que ne troublent pas les occupations publiques.

X.

LA paix que procure le Souve-

rain, quoiqu'un bienfait commun à tous les ſujets, fait une impreſſion plus profonde ſur ceux qui en font le meilleur uſage.

XI.

C'EST la folle avarice des hommes, qui, en diſtinguant les poſſeſſions & les propriétés, fait que perſonne ne regarde comme à ſoi ce qui appartient au public. Le Sage, au contraire, ne trouve rien qui ſoit plus proprement à lui, que ce qu'il partage avec le genre humain. Des biens ne ſeroient pas communs, ſi chaque particulier n'en avoit une partie; la communauté établit toujours un partage, quelque foibles que ſoient les portions des individus: mais les biens indiviſibles, tels que la paix & la liberté, ne peuvent

ſe partager ; les particuliers jouiſſent de la totalité comme le public.

XII.

LES hommes les plus voiſins de la chûte du tonnerre demeurent immobiles, comme s'ils avoient été frappés. Il en eſt de même dans les événements & les cataſtrophes violentes ; le malheur n'écraſe qu'un ſeul, & la crainte, les autres.

XIII.

IL n'y a de vrais biens que ceux que la raiſon procure ; ils ſont ſolides & durables ; ils ne peuvent ni périr, ni décroître, ni diminuer : les autres biens ne le ſont que dans l'opinion ; ils n'ont de commun avec les vrais que le nom, leur eſſence en differe abſolument. Appellons-les donc des commodités, mais

sachons que ce sont des acceſsoires, & non pas des parties de nous-mêmes : qu'ils ſoient à nous ; mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous.

XIV.

IL y a peu de gens qui ſe ſoient séparés à l'amiable de la fortune : ils tombent preſque tous en même temps que les objets ſur leſquels ils s'étoient élevés ; leur piédeſtal devient leur tombeau. Il faut donc y joindre la prudence pour en diriger l'uſage, & pour en modérer l'abus.

XV.

TOUTES les actions de la vie entiere ne sont modifiées que par la conſidération de l'honnêteté ou de la honte qui en réſulte. C'eſt ſur cette regle que ſe fonde la diſtinc-

tion de ce qu'il faut faire & de ce qu'il faut omettre.

XVI.

Il n'en eſt pas de la Philoſophie comme de bien d'autres ſciences qu'il ſuffit de confier à ſa mémoire : il faut la mettre en pratique. L'homme heureux n'eſt pas celui qui ſait, mais qui fait.

XVII.

Quoiqu'après la mort l'ame ſortie de la ſphere humaine ne recueille aucun fruit de ſon action, néanmoins, avant de la faire, la contemplation des ſuites qu'elle aura eſt un ſpectacle délicieux. Quand l'homme courageux & juſte ſe repréſente que les fruits de ſa mort ſeront la liberté de ſa patrie, la conſervation de tous ceux auxquels il

fait le ſacrifice de ſa vie, il jouit de la volupté la plus pure.

XVIII.

LA ſource de nos erreurs & de nos illuſions vient de ce que ce n'eſt jamais l'homme lui-même que nous jugeons : nous lui joignons toujours les ornements dont il eſt décoré. Quand vous voudrez connoître la juſte meſure & les vraies proportions d'un homme, voyez-le nu ; qu'il ſe dépouille de ſon patrimoine, de ſes dignités, de toutes les illuſions de la fortune ; qu'il ſe dépouille de ſon corps même : c'eſt ſon ame ſeule qu'il faut conſidérer, dont il faut prendre les dimenſions, afin de diſtinguer la grandeur propre, de celle qui n'eſt qu'empruntée.

XIX.

UN jeune Lacédémonien ayant été fait priſonnier dans un âge tendre, crioit en ſon langage dorique : « Non, je ne serai point eſclave. » Il tint parole. A la premiere fonction ſervile & aviliſsante qu'on exigea de lui, il ſe caſsa la tête contre le mur. La liberté eſt sous la main ; comment ſe trouve-t-il des hommes qui conſentent à être eſclaves ?

XX.

CÉSAR, paſsant un jour par la voie latine, fut abordé par un ſoldat de ſa garde, qui, baiſsant ſur ſa poitrine ſa barbe blanche, lui demanda la mort. Eſt-ce que tu vis ? lui dit le Prince.

On devroit faire la même réponſe à tous ces hommes inutiles

pour qui la mort seroit un vrai ſoulagement. Tu crains de mourir ! Eſt-ce que tu vis ?

XXI.

LA vie languiroit dans une inertie continuelle, s'il falloit renoncer à tout ce qui peut ne pas réuſſir.

XXII.

LES ſentiments du bienfaiteur doivent régler ceux du débiteur : ce n'eſt pas le bienfait qu'on peſe, c'eſt l'intention.

XXIII.

UNE erreur des ingrats, c'eſt de croire que l'uſufruit d'un bienfait doit être gratuit, tandis qu'ils paient à leurs créanciers des intérêts, ſans préjudice du capital. Les bienfaits ont auſſi leurs intérêts ; on a plus à payer quand on paie plus tard. Il y

a de l'ingratitude à rendre un bienfait ſans arrérages.

XXIV.

RIEN de plus commun que des gens qui regardent comme impoſſible tout ce qu'ils ne peuvent faire; qui nous accuſent de donner des préceptes trop durs, de tenir un langage outré, & peu fait pour la nature humaine. Que j'ai meilleure idée d'eux! tout ce que nous diſons, ils peuvent le faire; mais ils ne le veulent pas. Qu'ils me citent un homme dont les tentatives aient été infructueuſes, & qui n'ait pas trouvé nos préceptes plus faciles dans la pratique. Ce n'eſt point parcequ'ils ſont difficiles, que nous n'oſons pas les tenter; c'eſt parceque nous n'oſons pas, qu'ils ſont difficiles. Nous

défendons nos vices, parceque nous leur ſommes attachés; nous aimons mieux les excuſer que les chaſſer. La Nature donne à l'homme aſſez de forces, s'il vouloit en uſer, les raſſembler, & s'en ſervir pour ſe défendre, ou du moins n'en pas abuſer pour ſe perdre. Le défaut de volonté eſt la vraie raiſon; le défaut de pouvoir eſt le prétexte.

XXV.

La juſtice n'eſt pas toute au profit des autres, comme on le croit ordinairement: la plupart des avantages qu'elle procure refluent ſur elle. Il en eſt de même de la bienfaiſance; en obligeant les autres, on s'oblige ſoi-même.

XXVI.

Ce n'eſt que la partie la plus foi-

ble & la plus légere de la méchanceté, qui rejaillit ſur les autres : ce qu'elle a de pire, &, pour ainſi dire, de plus épais, reſte au fond de l'ame du méchant, & ſert à l'étouffer.

XXVII.

LA lecture eſt l'aliment de l'eſprit ; elle le délaſſe des fatigues de l'étude, quoiqu'elle ſoit une étude elle-même. Il ne faut pas ſe borner à écrire ou à lire uniquement : l'une de ces occupations attriſte & épuiſe ; je parle de la compoſition : l'autre énerve l'eſprit, & le relâche. Il faut faire l'un & l'autre tour-à-tour. Ils doivent ſe ſervir de correctif : ce que la lecture a recueilli, la compoſition doit le rédiger.

XXVIII.

UNE union inviolable ſubſiſta

parmi les hommes juſqu'au temps où l'avarice vint rompre les liens de la ſociété, & devint une ſource de pauvreté pour ceux mêmes qu'elle avoit enrichis. On ne poſséda avec ſécurité que quand les poſſeſſions furent communes : on ceſſa de poſséder tout, quand on commença d'aſpirer à la propriété.

XXIX.

LA vertu n'eſt pas un préſent de la Nature : c'eſt un art, que de devenir vertueux. Les premiers hommes ne l'étoient que par l'ignorance du mal. Mais il y a une grande différence entre ne vouloir pas le mal, & ne ſavoir pas le faire.

XXX.

MÉCÈNE a dit très bien : « Je « ne m'embarraſſe point de mon

« tombeau ; la Nature prend soin « d'ensevelir les cadavres oubliés. » On croiroit que cette maxime est d'un Stoïcien.

XXXI.

QUEL est l'homme qui puisse se dire innocent d'après toutes les loix ? & quand cela seroit, combien est bornée une vertu qui se réduit à l'observation de la loi ! combien la sphere des devoirs n'est-elle pas plus étendue que celle du droit ! combien l'affection naturelle, l'humanité, la libéralité, la justice, la bonne foi, n'exigent-elles pas de choses dont les tables de la loi ne font nulle mention !

XXXII.

L'HABITUDE inspire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

XXXIII.

CE n'eſt pas aux fautes qu'en veulent la plupart des hommes, mais à ceux qui les commettent.

XXXIV.

COMBIEN de gens mentent pour tromper! combien d'autres, parce-qu'ils ont été trompés!

XXXV.

C'EST un homme de bien qui vous a fait une injure; ne le croyez pas: c'eſt un méchant; n'en ſoyez pas ſurpris. Un autre le punira pour vous, & il s'eſt déjà puni par le mal qu'il a fait.

XXXVI.

IL n'y a pas la même gloire à payer les injures par des injures, qu'à payer les bienfaits par des bienfaits: au contraire il eſt honteux de

l'emporter dans le premier cas, comme d'être ſurpaſſé dans le ſecond. La vengeance eſt contraire à l'humanité, quoiqu'en apparence conforme à la juſtice : elle ne differe de l'outrage que par l'ordre du temps : celui qui ſe venge n'a que l'avantage de mal faire d'une façon plus excuſable.

XXXVII.

Tous les hommes ont au fond les mêmes idées que les Rois : ils veulent pouvoir tout contre les autres, & qu'on ne puiſſe rien contre eux.

XXXVIII.

Le plus grand vice des hommes rendus inſolents par une haute fortune, c'eſt de joindre la haine à l'offenſe.

XXXIX.

ON connoît le mot de ce courtisan qui avoit vieilli au service des Rois : quelqu'un lui demandoit comment, vivant à la Cour, il étoit parvenu, contre l'ordinaire, à un âge aussi avancé : « C'est, dit-il, en recevant des outrages, & en remerciant (1). »

XL.

ON prend insensiblement les défauts de ceux qu'on fréquente ; & les affections de l'ame, de même que certaines maladies du corps, se gagnent par contagion.

(1) Ce mot est très conforme à celui qu'on rapporte du Duc d'Orléans, Régent de France, qui disoit qu'un parfait courtisan devoit être sans honneur & sans humeur.

XLI.

LA puiſſance ne peut être durable, quand elle ne s'exerce que pour le malheur des peuples; un moment arrive, où ceux qui gémiſſoient ſéparément ſont réunis par une crainte commune : auſſi la plupart de ces tyrans ont été égorgés, les uns par des particuliers, les autres par la nation en corps qui raſſembloit le reſſentiment général.

XLII.

CALIGULA eſt le ſeul monſtre qui ait imaginé de fermer avec une éponge la bouche des ſuppliciés, pour leur ôter la faculté de proférer une ſeule parole. Avoit-on jamais privé un mourant du pouvoir de ſe plaindre! Il craignoit que dans ces derniers moments la douleur ne s'ex-

primât avec trop de liberté. Tyran farouche! permets au moins à tes victimes de rendre le dernier soupir: laisse une issue à leur ame; qu'elle sorte par une autre voie que par des blessures.

XLIII.

QUOI de plus inoui qu'un supplice nocturne! Ce sont les assassinats que l'on ensevelit dans les ténebres; mais les châtiments sont d'autant plus utiles pour l'exemple & la réforme des mœurs, qu'ils sont plus notoires.

XLIV.

DEUX sentinelles, qui étoient en faction à l'entrée de la tente d'Antigone, faisoient ce qu'on fait avec le plus de plaisir, mais aussi avec le plus de danger, lorsqu'on est mé-

content de ſon Roi. Antigone avoit tout entendu, n'étant ſéparé d'eux que par une tapiſſerie, qu'il leva doucement, en leur diſant : « Eloi-« gnez-vous un peu, de peur que le « Roi ne vous entende. »

Le même Prince, ayant entendu une nuit quelques uns de ſes ſoldats faire mille imprécations contre le Roi, qui les faiſoit marcher par un chemin fangeux d'où ils ne pouvoient ſe tirer, s'approcha de ceux qui étoient les plus embourbés, & les aida à ſe débarraſſer ſans qu'ils ſuſſent à qui ils en avoient obligation : « A préſent, dit-il, maudiſſez « tant que vous voudrez Antigone « pour vous avoir conduits dans le « bourbier ; mais sachez gré à celui « qui vous en a tirés ». Imitons ces

exemples de douceur & de modération donnés par des hommes qui ne manquoient ni de raiſons pour ſe mettre en colere, ni de pouvoir pour ſe venger.

XLV.

LES mots hardis ſont ceux qui circulent le plus promptement, & ſont les plus répétés.

XLVI.

SI les plus ſages mêmes commettent des fautes, quel eſt l'homme dont les erreurs ne ſoient pas excuſables ? Soyons donc plus tolérants les uns à l'égard des autres : rien de plus injuſte que de rendre les individus reſponſables des vices de l'eſpece. Méchants nous-mêmes, ſachons vivre avec les méchants. Une ſeule choſe peut nous rendre la

tranquillité, c'eſt un traité d'indulgence mutuelle.

XLVII.

Il n'y a pas de bonheur pour celui que tourmente l'idée d'un bonheur plus grand. Conſidérez plutôt la multitude qui vous ſuit, que le petit nombre qui vous précede.

XLVIII.

Quand quelqu'un nous devance, nous ne ſongeons pas à cette foule de malheureux qui ſe traîne derriere nous, & qui porte envie à notre bonheur. Telle eſt l'injuſtice des hommes ; quoique redevables de beaucoup, ils regardent comme une injure d'avoir pu recevoir davantage.

XLIX.

C'est l'argent qui ſurcharge le

Barreau d'une foule de plaideurs, qui creuſe les yeux de l'avare, qui met les peres aux priſes avec leurs enfants, qui occaſionne les empoiſonnements, qui arme du glaive & les aſſaſſins & les légionaires : c'eſt l'argent qui eſt le plus ſouvent arrosé de notre ſang; c'eſt pour lui que les nuits des maris & des femmes sont troublées par de cruelles diſſentions ; c'eſt pour lui qu'on s'empreſſe autour des tribunaux. Si les Rois deviennent des brigands ſanguinaires, s'ils renverſent des villes élevées par les travaux d'un grand nombre de ſiecles, c'eſt pour chercher l'or & l'argent dans les cendres fumantes des cités.

L.

Le pythagoricien Sextius, à la fin

de la journée, retiré dans ſa chambre à coucher, faiſoit ſubir à ſon ame un interrogatoire. « De quel « défaut, diſoit-il, t'es-tu guérie « aujourd'hui ? quelle paſſion as-« tu combattue ? en quoi vaux-tu « mieux » ? Eſt-il rien de plus louable que cette coutume de repaſſer ainſi ſa journée ? Quel ſommeil, que celui qui ſuccede à cet examen !

J'exerce de même ſur moi cette fonction de magiſtrat, & je plaide tous les jours à mon propre tribunal. Quand ma lumiere eſt emportée, quand ma femme, inſtruite de ma pratique, garde le ſilence, je paſſe en revue ma journée ; je reviens ſur toutes mes paroles & mes actions ; je ne me cache rien ; je ne me pardonne rien. Eh ! pourquoi

craindrois-je de m'avouer mes fautes, lorſque je puis me dire : « Prends « garde de recommencer, je te le « paſſe pour cette fois. Tu as mon- « tré trop d'opiniâtreté dans cette « diſpute. Ne te meſure plus déſor- « mais avec des ignorants ; on ne « veut point apprendre, quand on « n'a jamais appris. Tu as repris tel « homme avec plus de liberté que « tu ne devois ; tu l'as choqué, « au lieu de le corriger : ſonge, à « l'avenir, moins ſi ce que tu dis eſt « vrai, que ſi celui à qui tu parles « eſt capable de profiter d'une leçon « utile : on ne doit la vérité qu'à « ceux qui la veulent entendre. »

LI.

SOYONS en paix avec nous-mêmes, ſans nous embarraſſer de la

réputation : consentons qu'elle soit mauvaise, pourvu que nous en méritions une bonne.

LII.

L'EXCÈS du bonheur rend l'homme avide ; les desirs ne sont jamais assez réglés pour cesser au moment de la jouissance ; les vœux vont toujours en avant, & l'acquisition d'un bien inattendu ne produit que les plus folles espérances.

LIII.

L'ATTACHEMENT des sujets est la garde nocturne qui défend le sommeil du Prince ; leurs personnes forment un rempart autour de la sienne, un mur sans cesse élevé entre lui & le danger.

LIV.

LA cruauté dans les particuliers

fait peu de tort ; dans les Princes, elle ne differe pas de la guerre.

LV.

QUOI de plus louable qu'un Prince qui, mettant un frein à ſa colere, ſe dit à lui-même : Il n'y a perſonne qui ne puiſſe tuer contre la loi ; je suis le ſeul qui puiſſe ſauver malgré elle !

LVI.

ON peut ôter la vie à ſon ſupérieur, on ne la donne jamais qu'à ſon inférieur.

LVII.

ON ne ſe rend jamais plus difficile pour accorder un pardon, que quand on a été plus ſouvent dans le cas de le ſolliciter.

LVIII.

DANS l'homme qui peut tout,

on enviſage moins ce qu'il a fait, que ce qu'il auroit pu faire.

LIX.

IL n'y a que trop de gens qui ſe chargent de la colere du Prince, & qui lui font la cour avec le ſang d'autrui.

LX.

LE tyran ne regarde pas ſans effroi les bras mêmes auxquels il s'eſt confié : ſa précaution eſt pour lui une terreur de plus. Il veut être craint parcequ'on le hait : il ne ſait pas que la haine pouſſée à l'excès ſe convertit en fureur. Une crainte modérée retient les courages ; mais quand elle eſt continuelle, vive, accompagnée du tableau des derniers ſupplices, elle releve les ames abattues, & les porte à tenter toutes

les reſsources. Il faut que la crainte laiſse quelque sécurité, & faſse enviſager plus d'eſpoir que de danger; ſans quoi, s'il y a le même péril à ſe tenir tranquille, on aime mieux alors l'affronter & attenter à la vie du tyran.

LXI.

UN Prince dont l'accueil eſt affable & l'accès facile, dont l'extérieur, fait pour gagner le peuple, annonce la bienveillance; qui défere aux demandes équitables, & ſe refuſe aux prétentions iniques : un tel Prince eſt chéri, défendu, reſpecté de la République entiere. On parle de lui dans les entretiens particuliers, ſur le même ton que dans les aſsemblées publiques. Sous ſon regne on deſire des enfants; la fé-

rilité, compagne des maux publics, diſparoît : chacun croit bien mériter de ſes enfants en les mettant au jour dans un ſiecle auſſi heureux. Un tel Prince eſt gardé par ſes bienfaits, il n'a pas beſoin de ſatellites ; les armes ne ſont pour lui qu'un ornement.

LXII.

LES titres de grand, d'heureux, d'auguſte, de Pere de la patrie, &c. tous les ſurnoms enfin que la flatterie prodigue ſi lâchement aux Souverains, ne ſont que des titres purement honorifiques.

LXIII.

QUI condamne promptement eſt bien près de condamner avec plaiſir : l'excès de ſévérité reſſemble beaucoup à l'injuſtice.

LXIV.

LE témoignage de la conſcience ſuffit aux particuliers contre les interprétations de la malignité ; mais les Princes doivent des égards à la renommée.

LXV.

IL n'eſt pas poſſible qu'on ne craigne à proportion qu'on ſe fait craindre. Ne croyez pas qu'il y ait de ſûreté pour un Roi qui n'en laiſſe à perſonne. La ſeule fortereſſe inexpugnable eſt l'amour des peuples.

LXVI.

ON a perdu la vie, lorſqu'on eſt obligé de la recevoir.

LXVII.

LES fautes qu'on punit ſouvent ſont ſouvent commiſes. La multitude des coupables accoutume à le

devenir; la flétriſsure eſt moins ſenſible quand elle eſt plus commune: la sévérité même perd ſon principal avantage; ſa continuité la rend moins impoſante.

LXVIII.

UN Prince réuſſit mieux à rétablir les mœurs & à réprimer les vices, avec de la patience, en paroiſſant, non pas approuver les désordres, mais ſe porter malgré lui à les punir. La clémence du Souverain rend les fautes plus honteuſes; & la punition paroît bien plus grave quand elle eſt infligée par un juge porté à la douceur.

LXIX.

ON loue communément la compaſſion comme une vertu, & l'on donne le titre de bon à un homme

compatiſsant. La compaſſion eſt pourtant un défaut réel ; c'eſt le vice d'une ame foible qui ſuccombe au ſpectacle du malheur d'autrui : voilà pourquoi elle ſe trouve aſsez communément, même dans les hommes les plus vicieux. La cruauté & la compaſſion ſont ſur les limites, l'une de la ſévérité, l'autre de la clémence. Nous devons nous garantir de l'une comme de l'autre, de peur de donner dans la cruauté ſous l'apparence de la ſévérité, & dans la compaſſion ſous l'apparence de la clémence. Dans le ſecond cas le riſque eſt moindre ; mais l'égarement eſt le même lorſqu'on s'écarte de la vérité.

LXX.

Le grand nombre des ſupplices

fait autant de déshonneur à un Prince, que celui des funérailles en fait à un Médecin.

LXXI.

LES ordres les plus doux sont les plus promptement exécutés : l'esprit humain est naturellement indocile, la défense est pour lui un aiguillon ; il aime mieux suivre que d'être entraîné de force, & se montre d'autant plus souple qu'on le mene plus doucement.

LXXII.

LES larmes des plus grands scélérats font une impression si forte sur les vieilles & les femmelettes, que, si elles osoient, elles iroient enfoncer les portes de leur prison. La compassion considere, non la cause, mais l'état de celui qui souf-

fre; au lieu que la clémence eſt guidée par la raiſon.

LXXIII.

L'HABITUDE ſe change en nature; & l'on fait à la longue avec plaiſir ce qu'on faiſoit d'abord par néceſſité.

LXXIV.

IL y a plus de riſque à être craint qu'à être mépriſé. Tout ce qui effraie doit trembler.

LXXV.

DANS les études, on ne doit s'occuper que des choſes, ne parler que pour elles, y ſubordonner les expreſſions, qui doivent, ſans art, ſuivre la penſée par-tout où elle les mene.

LXXVI.

IL y a des hommes que la pareſſe,

plutôt que la raiſon, préſerve de l'inconſtance; ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

LXXVII.

NOUS nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres.

LXXVIII.

LE repos & les occupations de la retraite sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le beſoin d'agir & l'inquiétude naturelle qui en eſt la suite. On trouve peu de conſolation en soi-même, privé des plaiſirs momentanées que l'occupation même procure aux gens en place; on ne s'accommode point de ſa maiſon, de ſa ſolitude, de ſa priſon: de là cet ennui, ce

dégoût de soi-même, cette rotation continuelle d'un esprit qui ne peut se fixer, enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur est qu'

n'ose avouer son

fonce les plainte

de l'ame.

L'OISIVE

la juſtice, la patience, le courage, le mépris de la mort ; qui, dans la diſette où nous vivons de préceptes ſalutaires, forme les ames à la vertu ; qui, en ſaiſiſſant & en arrêtant dans leur courſe les avares & les débauchés, retarde au moins leur fûte pour quelque temps ; un tel homme dans une condition privé pour le public.

XXI.

brigues & des cation, parmi cette diateurs qui empoions les plus honnêe a trop de riſques à ncontre plus d'obſtaoyens de réuſſir.

XXXII.

ſt un bien dont on eſt

dégoût de soi-même, cette rotation continuelle d'un esprit qui ne peut se fixer, enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur est qu'on n'ose avouer son mal; la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame.

LXXIX.

L'OISIVETÉ produite par le malheur alimente continuellement l'envie; on desire la chûte des autres, parcequ'on n'a pu s'élever soi-même.

LXXX.

CE n'est pas seulement en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on est utile à sa patrie. L'homme qui instruit la jeunesse, qui lui inspire l'amour de

la juſtice, la patience, le courage, le mépris de la mort ; qui, dans la diſette où nous vivons de préceptes ſalutaires, forme les ames à la vertu ; qui, en ſaiſiſſant & en arrêtant dans leur courſe les avares & les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps ; un tel homme, même dans une condition privée, travaille pour le public.

LXXXI.

Au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoiſonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de riſques à courir ; elle rencontre plus d'obſtacles, que de moyens de réuſſir.

LXXXII.

Le temps eſt un bien dont on eſt

économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait ; il ne reſte à d'autres rien qui puiſse juſtifier leur dépenſe. Auſſi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard qui n'a d'autres preuves d'avoir long-temps vécu, que ſon âge.

LXXXIII.

Il faut juger les entrepriſes que nous tentons, & comparer nos forces avec nos projets : la puiſsance doit toujours être plus forte que la réſiſtance.

LXXXIV.

Il n'eſt rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme dans le ſein duquel nous puiſſions dépoſer en ſûreté tous nos ſecrets, ſur la

diſcrétion duquel nous comptions encore plus que ſur la nôtre! un homme dont la converſation ſoulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus ſage, dont la gaieté diſſipe notre triſteſſe, dont enfin la vue ſeule nous réjouiſſe!

LXXXV.

LA vraie meſure de la richeſſe eſt de n'être ni trop près ni trop loin de la pauvreté.

LXXXVI.

SANS l'économie il n'y a point de richeſſes aſſez grandes: avec elle il n'y en a pas de trop petites.

LXXXVII.

TOUS les états sont autant d'eſclavages. Il faut donc ſe faire à ſon ſort, s'en plaindre le moins poſſi-

ble, & saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition si dure où la raison ne trouve quelque consolation.

LXXXVIII.

L'INCONSTANCE est de tous les vices le plus ennemi du repos.

LXXXIX.

CE sont deux excès également contraires au bonheur, que l'impossibilité de changer, & celle de se fixer.

XC.

IL faut nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite.

XCI.

NE voyons que la moitié des vices, & supportons-les avec indul-

gence. Il y a plus d'humanité à ſe moquer des hommes qu'à en gémir. Ajoutez qu'on leur eſt auſſi plus utile : celui qui rit laiſſe au moins quelque eſpérance ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine rien d'important, rien de grand, rien même de sérieux. Cependant il vaut mieux voir ſans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes, ſans en rire ni en pleurer. On eſt dupe de ſe tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuſer.

XCII.

LA plupart des hommes verſent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux ſecs quand ils n'ont point de ſpectateurs, & ſe croiroient déshonorés de ne pas pleurer quand

tout le monde pleure. La mauvaiſe habitude de ſe régler ſur l'opinion eſt tellement enracinée, que l'on contrefait juſqu'au ſentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

XCIII.

SONGEONS à ne point imiter les troupeaux, qui ſuivent toujours la file, & à ne pas marcher où nous voyons plutôt qu'où nous devons aller. La ſource de nos plus grands maux, c'eſt que nous nous réglons ſur les bruits publics; nous ne regardons comme eſtimable que ce qui a l'approbation univerſelle, & ce qui eſt autoriſé par un grand nombre d'exemples: ainſi nous ne vivons pas d'après les principes de la raiſon, mais nous imitons les

autres; par là nous ne faiſons que tomber entaſsés les uns ſur les autres.

XCIV.

On ne s'égare jamais tout ſeul : on devient l'auteur & la cauſe des égarements d'autrui.

XCV.

Ce n'eſt jamais ſans conséquence qu'on ſe met à la suite de la multitude. On aime mieux croire, que juger; l'on vit ſur parole, au lieu de conſulter la raiſon : nous ſommes les jouets & les victimes d'erreurs tranſmiſes de mains en mains; les exemples d'autrui nous perdent. Pour nous guérir, il faut nous séparer de la foule. Le genre humain n'eſt pas aſsez heureux pour que le parti le plus ſage ſoit celui du plus

grand nombre : la foule annonce toujours l'erreur.

XCVI.

LA cruauté naît toujours de la foibleſſe.

XCVII.

ON n'eſt point heureux hors de la route du vrai : le bonheur doit donc avoir pour baſe un jugement droit, sûr, immuable.

XCVIII.

LA continuité de l'infortune procure au moins un avantage ; c'eſt qu'à force de tourmenter elle finit par endurcir.

XCIX.

UNE bonne marâtre coûte toujours bien cher.

C.

JE ne me suis jamais fié à la For-

tune, lors même qu'elle paroiſsoit me laiſser en paix. Tous les avantages que ſa faveur m'accordoit, ſes richeſses, ſes honneurs, ſa gloire, je les ai placés de maniere qu'elle pût les reprendre, ſans m'ébranler ; j'ai toujours laiſsé entre eux et moi un grand intervalle : auſſi la Fortune me les a ravis ſans me les arracher. On n'eſt accablé de la mauvaiſe fortune, que quand on a été dupé par la bonne.

CI.

On n'eſt méprisé par les autres, que lorſqu'on a commencé par ſe mépriſer soi-même.

CII.

Rien ne ſuffit à la cupidité ; peu de choſe ſuffit à la nature : tout ce qu'elle a rendu néceſsaire à l'hom-

me, elle l'a rendu facile à trouver. Il faut auſſi peu pour couvrir le corps que pour le nourrir. Tout deſir ultérieur eſt le cri du vice & non pas du beſoin.

CIII.

LA chaſteté eſt le plus bel ornement des femmes : c'eſt la ſeule beauté qui réſiſte aux injures des ans.

CIV.

TOUTES les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous & vous fera la loi, ſongez à votre pere; & vous ſentirez qu'il eſt plus juſte de vous conſerver pour lui, que de vous ſacrifier pour l'objet de vos pleurs & de vos regrets. Le ſoin de lui faire terminer doucement ſa carriere eſt un devoir qui vous reſte

à remplir. Tant qu'il vit, ce seroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

CV.

TOUS les Poëtes ont chanté celle qui s'eſt offerte à la mort à la place de ſon mari : il eſt plus beau de s'y offrir pour lui procurer la sépulture. L'amour eſt plus grand, lorſqu'avec les mêmes dangers il rachete un moindre bien.

CVI.

LE Prince de la Médecine dit que la vie eſt courte & l'art bien long. Ce n'eſt pas notre vie qui eſt courte, c'eſt nous qui l'abrégeons : nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons trop. On peut donc regarder comme un oracle ce mot d'un très grand Poëte : [illegible]

« ne vivons qu'une très petite par-
« tie de notre vie ». Tout le reſte de notre durée n'eſt point une vie, c'eſt du temps. Très attentifs à conſerver notre patrimoine, nous ſommes prodigues quand il s'agit de la perte du temps, la ſeule choſe pourtant dans laquelle l'avarice eſt louable.

CVII.

L'HOMME dont la conſcience, juge toujours infaillible, a fait la cenſure de ſes propres actions, peut ſeul revenir avec plaiſir ſur le paſſé.

CVIII.

LA vie de bien des gens ne peut pas être appellée oiſive, c'eſt une occupation de fainéants.

CIX.

PERSONNE ne doute que ceux

qui s'occupent à des études inutiles, comme on en trouve un grand nombre chez les Romains, ne prennent bien des peines pour ne rien faire. Cette maladie fut propre aux Grecs; ils s'amusoient à chercher quel avoit été le nombre des rameurs d'Ulysse; ils disputoient pour savoir si l'Iliade avoit été composée avant l'Odyssée; si ces deux poëmes étoient du même auteur; & de beaucoup d'autres choses de cette importance, que vous pouvez savoir sans en être intérieurement plus heureux, & publier sans en paroître ni moins ennuyeux ni plus instruit.

LXX.

Ce qu'on ne frappe pas n'est pas invulnérable, c'est ce quon ne peut point blesser.

CXI.

LES grands phénomenes, & tout ce qui s'éloigne de la marche ordinaire & commune des choſes, ne ſe font point voir fréquemment.

CXII.

L'AVARICE ravit aux autres pour ſe refuſer à elle-même.

CXIII.

LORSQUE le Sage laiſſe tomber d'en haut un regard ſur la terre, il ſe dit à lui-même : Voilà donc le point que tant de nations ſe diſputent avec le fer & la flamme! Tous ces grands mouvements ſont des excurſions de fourmis qui ſe trouvent trop à l'étroit. La différence entre elles & nous, c'eſt celle de deux atômes plus petits l'un que l'autre.

CXIV.

AGRIPPA, homme de courage, qui, de tous ceux auxquels les guerres civiles procurerent du pouvoir & de la célébrité, fut le seul heureux contre la République, avoit coutume de dire qu'il devoit beaucoup à cette maxime, « La concorde « accroît les petites choses, & la dis- « corde ruine les plus grandes; » que c'étoit elle qui l'avoit rendu bon frere & bon ami.

La vertu a sa partie spéculative & sa partie pratique: il faut donc & s'instruire, & confirmer par des actions ce qu'on a appris.

CXV.

ON vit différemment pour le peuple & pour soi. La retraite n'est point en elle-même une école d'in-

nocence, ni la campagne une école de frugalité : mais quand il n'y a plus de témoins ni de spectateurs, les vices dont la récompense est de se montrer, se calment insensiblement. On n'est pas magnifique pour soi, ni même pour frapper les yeux d'un petit nombre d'amis familiers. Otez à l'homme la représentation, vous lui ôtez les desirs. L'ambition, le luxe, la prodigalité, demandent un théâtre; les cacher, c'est les guérir.

CXVI.

LE malheur nous rend plus sages: on diroit que le bon sens & la bonne fortune sont incompatibles; la prospérité ôte à l'homme le jugement.

CXVII.

C'EST étudier la philosophie dans la pratique, c'est s'exercer sous

les yeux de la vertu même, que d'être témoin des idées d'un homme ſage ſur la mort & la douleur, quand l'une s'approche de lui, & quand l'autre le frappe. C'eſt de l'homme qui agit qu'il faut apprendre à agir. Ce n'eſt point par l'eſpérance de la mort qu'il ſouffre patiemment, ni par l'ennui de la douleur qu'il meurt avec réſignation : il ſouffre l'une, il attend l'autre.

CXVIII.

Il ſe trouve des hommes heureuſement nés, & auxquels les circonſtances ont été favorables, qui, ſans une longue étude, parviennent d'eux-mêmes à un état qui n'eſt ordinairement que le fruit des leçons, & qui ſaiſiſſent la vertu dès le premier moment qu'on la leur pré-

ſente. Ces ames avides de vertu ſe fécondent, pour ainſi dire, elles-mêmes : mais celles qui ſont plus foibles & moins actives, ou qui ont été long-temps environnées d'exemples contagieux, ont contracté une rouille qui ne peut s'effacer que par un long frottement. Les dogmes de la philoſophie peuvent faire parvenir plus promptement les premiers à la perfection, & faciliter la route aux plus foibles, en les dégageant de leurs opinions dépravées.

CXIX.

CRISPUS PASSIENUS, le génie le plus ſubtil que j'aie jamais connu, ſur-tout pour diſtinguer & guérir les vices, diſoit que nous mettons quelquefois la porte entre la flatterie & nous, mais que nous ne la fer-

mons jamais. Il ajoutoit que nous traitons l'adulation comme une maîtreſſe qui nous plaît quand elle frappe à la porte, & plus encore quand elle l'enfonce.

CXX.

Il n'y a perſonne qui ne permette qu'on le loue d'une vertu dont les preuves sont publiques.

CXXI.

Il en coûte moins pour augmenter en dignités, que pour commencer à s'élever. Il en eſt de même des richeſſes : elles séjournent longtemps autour du pauvre avant de le tirer de l'indigence.

CXXII.

Quelle folie de diſpoſer de ſa vie, quand on n'eſt pas le maître du lendemain! quelle démence d'é-

garer ſon eſpoir dans un avenir incertain ! J'acheterai, je bâtirai, je placerai, je percevrai, j'obtiendrai des honneurs ; & enfin je paſserai dans le repos une vieilleſſe fatiguée & raſſaſiée de plaiſirs. Ne remettons rien ; ſoyons tous les jours quittes envers la vie. En ſuivant ce plan, on jouit de la sécurité. Mais quand on vit dans l'eſpérance, on laiſſe toujours échapper le temps qu'on a sous la main ; on eſt tourmenté par le deſir de la vie, & par la crainte de la mort, le poiſon de tous les biens.

CXXIII.

L'ART d'acquérir & celui de conſerver sont deux moyens qui, pris ſéparément, peuvent chacun rendre un homme opulent.

CXXIV.

QUE ſert-il de traverſer les mers, de paſſer de villes en villes ? Pour vous ſouſtraire au mal-aiſe que vous éprouvez, ſoyez autre, & non pas autre part. Je vous ſuppoſe arrivé à Athenes, à Rhodes, ou dans quelque autre ville à votre choix : qu'importent les mœurs que vous y trouverez ? vous y apporterez les vôtres.

CXXV.

LA célébrité ne demande pas eſſentiellement un grand nombre de ſuffrages, elle ſait ſe contenter de celui d'un ſeul homme de bien : un ſeul homme vertueux ſuffit pour juger tous les hommes vertueux. Mais pour la gloire & la réputation, l'opinion d'un ſeul homme ne ſuffit

pas : elles exigent l'accord d'une multitude d'hommes. Dans le premier cas, le ſentiment d'un ſeul Sage a le même poids que celui de tous les Sages, parcequ'ils n'auroient pas d'autre avis ſi on le leur demandoit : mais dans le second cas les jugements ſont différents, parceque les diſpoſitions de ceux qui jugent ne ſont pas les mêmes.

CXXVI.

C'EST toujours à l'aide du vrai, que le menſonge attaque la vérité.

CXXVII.

SI l'on vouloit peſer, la balance en main, toutes les preuves, ce ſeroit ſe condamner à un ſilence éternel : il y a peu de vérités qui ne trouvent des adverſaires ; & lors même qu'elles gagnent leur procès,

ce n'eſt qu'après avoir long-temps plaidé.

CXXVIII.

LA converſation a des attraits flatteurs qui inſenſiblement font ſortir les ſecrets au-dehors, de même que l'ivreſſe & l'amour : on ne tait pas ce qu'on a ouï dire, & l'on ne ſe borne pas à dire ce que l'on a entendu ; celui qui n'a pu taire un propos n'en taira pas l'auteur. Il n'y a perſonne qui n'ait un ami en qui il ait autant de confiance qu'on en a eu en lui : il a beau contenir ſa démangeaiſon de parler, & ſe borner à un ſeul dépoſitaire ; de proche en proche, toute la ville en aura connoiſſance ; & ce qui étoit un ſecret devient bientôt un bruit public.

CXXIX.

LE méchant craint à proportion du mal qu'il fait. Avec une mauvaiſe conſcience, on peut trouver de la sûreté, mais jamais de sécurité : on ſe croit découvert, quoique caché ; on eſt agité pendant le ſommeil ; on ne peut entendre parler d'un crime ſans penſer au ſien ; on ne le trouve jamais aſsez effacé ni caché. Le malfaiteur a quelquefois eu le bonheur, mais jamais la certitude, de n'être point découvert.

CXXX.

NOUS épuiſons notre ſubtilité ſur des objets inutiles & frivoles. Toutes ces queſtions, Si le bien eſt un corps ; Si les paſſions, ſi les vertus sont corporelles ; Si la juſtice, la force, la prudence, sont des êtres

animés, ſont des hommes habiles, & non des hommes vertueux. La ſageſſe eſt une ſcience & plus claire & plus ſimple : mais nous prodiguons la philoſophie comme tout le reſte. Les ſciences & les lettres ont auſſi leurs excès : c'eſt pour l'école ou la diſpute, & non pour la conduite, que nous étudions.

CXXXI.

NE voyez-vous pas de quels applaudiſſements retentiſſent les théâtres, lorſqu'on y débite quelques unes de ces maximes que le peuple ſent, & qu'il s'accorde à trouver vraies ? telles ſont celles-ci : « Il « manque bien des choſes à l'indi« gence ; mais tout manque à l'a« varice : Un avare n'eſt bon pour « perſonne, & il l'eſt bien

CXXI[illegible] L'homme le

Le méchant cra[illegible] à ces vers ; du mal qu'il fait. A[illegible] injurier ses conscience, on p[illegible] cet effet ne sûreté, mais jam[illegible], lorsque c'est se croit découver[illegible] débite ces maxi- on est agité penda[illegible] préceptes salu- ne peut entendre [illegible] vers qui les gra- sans penser au [illegible]dément dans les jamais assez ef[illegible] ! car, comme faiteur a quelqu[illegible] de même que mais jamais l[illegible] son plus point découver[illegible]

C[illegible]

Nous ép[illegible] sur des objet[illegible] Toutes ces q[illegible] un corps ; Si [illegible] tus sont corp[illegible] force, la pru[illegible]

mes par de longs discours qu'il n'y a point de différence entre avoir & ne point desirer ; que tout ce qui excede les besoins de la nature est superflu : les esprits sont encore plus frappés quand ils entendent ces vers : « Le mortel le moins indigent est « celui qui desire le moins. On a « tout ce qu'on veut, quand on ne « veut que ce qui peut suffire. »

CXXXII.

« pour lui-même ». L'homme le plus ſordide applaudit à ces vers; il eſt charmé de voir injurier ſes vices. Combien plus cet effet ne doit-il pas avoir lieu, lorſque c'eſt un Philoſophe qui débite ces maximes, lorſqu'à des préceptes ſalutaires il mêle des vers qui les gravent plus profondément dans les ames des ignorants! car, comme diſoit Cléanthe, « de même que « notre ſouffle produit un ſon plus « clair lorſque la trompette, après « l'avoir reſſerré dans un canal long « & étroit, le laiſſe enſuite ſortir « par une large iſſue; de même la « gêne étroite du vers rend nos pen- « sées plus éclatantes. »

On a beau s'étendre ſur le mépris des richeſſes, prouver aux hom-

mes par de longs discours qu'il n'y a point de différence entre avoir & ne point desirer ; que tout ce qui excede les besoins de la nature est superflu : les esprits sont encore plus frappés quand ils entendent ces vers : « Le mortel le moins indigent est « celui qui desire le moins. On a « tout ce qu'on veut, quand on ne « veut que ce qui peut suffire. »

CXXXII.

NE cherchez pas dans la justice une autre récompense que d'être juste. Il est indifférent que beaucoup de monde connoisse votre équité : quiconque veut rendre sa vertu publique n'a pas travaillé pour la vertu, mais pour lui-même. Vous ne voulez pas être juste sans gloire ; mais vous serez souvent obligé de

l'être avec infamie : alors, ſi vous êtes vraiment ſage, la mauvaiſe réputation acquiſe par des voies honnêtes aura des charmes pour vous.

CXXXIII.

L'IGNORANCE des cauſes rend les effets plus terribles, & la rareté des phénomenes en augmente l'effroi. On ſe familiariſe avec les malheurs communs ; les événements extraordinaires inſpirent plus de terreur. Eh ! pourquoi y a-t-il pour nous quelque choſe d'extraordinaire ? c'eſt que nous voyons la nature ſans la deviner ; nous ne ſongeons qu'à ce qu'elle fait, & non à ce qu'elle peut faire. Notre peur eſt donc le châtiment de notre négligence : nous craignons comme nouveau ce qui n'eſt qu'extraordinaire.

Puiſque l'ignorance eſt la cauſe de nos alarmes, l'exemption de la peur vaut bien la peine de s'inſtruire.

CXXXIV.

LE langage des hommes, dit un proverbe grec, fut toujours conforme à leur vie. De même que les actions de chaque individu sont conformes à ſes diſcours; le ſtyle & le langage sont la peinture des mœurs publiques. Lorſque les mœurs de la ſociété ſe sont corrompues & amollies, un langage peu châtié fut un ſigne de la dépravation publique; ſur-tout quand ce défaut ne s'eſt pas trouvé dans un ou deux individus, mais s'eſt attiré l'approbation générale.

CXXXV.

QUELLE différence y a-t-il entre

des enfants qui attachent un grand prix à leurs jouets, & nous, ſinon que nous devenons fous pour des tableaux & des ſtatues, & que nos folies sont plus cheres que les leurs?

CXXXVI.

VOUS me demandez comment la premiere connoiſsance de ce qui eſt bon & honnête eſt parvenue juſqu'à nous : la Nature n'a pu nous la donner; elle a ſemé en nous les germes de la ſcience, mais non la ſcience même. Il me paroît que cette connoiſsance eſt le réſultat des réflexions & des comparaiſons que l'eſprit fait, par analogie, entre les choſes qu'on a ſouvent vues & obſervées. On ſavoit qu'il y a une ſanté du corps; de là on a conclu qu'il doit y avoir auſſi une ſanté de

l'ame : on connoiſsoit les forces de ſon corps ; de là on a inféré qu'il y avoit auſſi une force d'eſprit : on avoit été frappé d'admiration à la vue de quelques actions de bonté, d'humanité, ou de courage ; on a commencé à les regarder comme des modeles de perfection.

CXXXVII.

NOS ancêtres erroient encore autour de la vérité ; tout étoit nouveau pour des hommes qui faiſoient les premieres expériences : nous avons perfectionné leurs découvertes, & nous leur devons même celles que nous avons faites depuis. Il falloit bien du courage pour oſer écarter le voile de la Nature, aller au-delà du coup d'œil ſuperficiel qu'elle nous permet, & lui arracher pour

ainſi dire ſes ſecrets. C'eſt avoir beaucoup contribué aux progrès des découvertes, que de les avoir crues poſſibles. Il faut donc écouter les anciens avec indulgence : rien n'eſt parfait en commençant.

CXXXVIII.

LA crainte, lors même qu'elle eſt modérée & n'a pour objet qu'un malheur particulier, affoiblit la raiſon; mais quand la frayeur eſt générale, les eſprits s'égarent. Il n'eſt pas aiſé de conſerver le bon ſens dans les grandes calamités; la terreur peut agir aſſez fortement ſur les ames foibles pour leur faire perdre la raiſon. L'effroi eſt une eſpece de folie : mais dans les uns cette paſſion ne produit que des effets momentanées; dans les autres elle cauſe

un trouble plus violent, & qui va jusqu'à la démence.

CXXXIX.

JAMAIS on ne voit plus de prophetes, que lorſqu'une terreur mêlée de ſuperſtition a frappé les eſprits.

CXL.

TOUT ce qui tient à la morale ne conſtitue pas les bonnes mœurs : une choſe a pour objet la nourriture de l'homme, une autre ſes exercices, une autre ſon habillement, une autre ſon inſtruction ou ſon amuſement ; toutes ces choſes appartiennent à l'homme, lors même qu'elles ne contribuent pas à le rendre meilleur. Il eſt des ſpéculations qui influent diverſement ſur les mœurs ; quelques unes ſervent à

les régler & les corriger; d'autres ont pour objet de rechercher leur nature & leur origine. Croyez-vous qu'un Philoſophe perde la morale de vue, quand il examine pourquoi la Nature a fait l'homme, pourquoi elle l'a placé au-deſſus des autres animaux? Non, ſans doute: en effet, comment ſaurez-vous les mœurs que l'homme doit avoir, ſi vous ne connoiſſez pas ce qui eſt le plus avantageux pour lui; en un mot, ſi vous ne conſidérez pas ſa nature? Vous ne ſaurez ce que vous devez faire ou éviter, que lorſque vous aurez appris ce que vous devez à votre nature.

Souffrez donc que j'examine des objets qui paroiſſent s'éloigner de la morale. Nous cherchions à ſa-

voir ſi tous les animaux avoient le ſentiment, la conſcience de leur état naturel ou de leur conſtitution. Il paroît qu'ils ont ce ſentiment, ſur-tout par l'adreſſe & la promptitude avec laquelle ils font uſage de leurs membres, en ſorte qu'on diroit qu'ils l'ont appris : il n'y en a point qui ne ſe ſervent avec agilité des différentes parties de leur corps, & qui n'exécutent avec la plus grande facilité les mouvements qui leur ſont néceſſaires. Aucun d'eux ne remue ſes membres avec peine, ou n'eſt embarraſſé dans l'uſage qu'il en fait : dès qu'ils ſont nés, ils exécutent ſur-le-champ les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés; ils apportent leur ſcience en venant au monde; ils naiſſent tout élevés.

Vous me direz peut-être que les animaux meuvent convenablement les parties de leur corps, parceque, s'ils les remuoient autrement, ils éprouveroient de la douleur : ainſi, ſelon vous, ils ſont forcés ; c'eſt la crainte, & non la volonté, qui les fait mouvoir à propos. Point du tout : leurs mouvements ſeroient lents, s'ils étoient contraints ; l'agilité annonce un mouvement ſpontanée ou volontaire : bien loin que la douleur les force à ſe mouvoir, elle n'eſt point capable d'arrêter les efforts qu'ils font pour exécuter leurs mouvements naturels. C'eſt ainſi qu'un enfant qui voudroit ſe tenir debout, & qui s'habitue à ſe ſoutenir tout ſeul, tombe auſſitôt qu'il commence à faire l'eſſai de ſes

forces; il ſe releve en pleurant à chaque fois, juſqu'à ce qu'à l'aide de la douleur il ſe ſoit exercé à faire ce que la Nature exige de lui. Les animaux dont le dos eſt couvert d'une écaille dure, lorſqu'ils ſont renverſés, ſe tourmentent, dreſſent & replient leurs pieds juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient remis dans leur poſition naturelle. Une tortue renverſée n'éprouve aucune douleur, cependant elle s'agite pour reprendre la ſituation qui lui convient; elle ne ceſſe de faire des efforts & de ſe débattre juſqu'à ce qu'elle ſe retrouve ſur ſes pieds.

Concluons donc que tous les animaux ont la conſcience ou le ſentiment de leur façon d'exiſter; ce qui les rend capables de faire un uſage

prompt & facile de leurs membres : nous n'avons pas de preuve plus forte qu'ils apportent cette connoiſſance en naiſſant, que parcequ'il n'y a point d'animal qui ait beſoin d'apprendre à faire uſage de ſes propres facultés.

En effet, il eſt néceſſaire qu'ils aient la conſcience ou le ſentiment de ce qui leur fait ſentir les autres choſes; il faut qu'ils ſentent la force qui les dirige, & à laquelle ils obéiſſent. Il n'y a perſonne de nous qui ne conçoive qu'il exiſte en lui quelque choſe qui lui donne des impulſions; mais il ignore ce qui produit cet effet. Il en eſt des animaux comme des enfants; les uns & les autres n'ont que des idées confuſes & obſcures de la partie qui les dirige.

Vous m'objecterez que l'on prétend que tout animal commence par ſe conformer à ſa conſtitution; que celle de l'homme eſt d'être raiſonnable, & que conſéquemment l'homme s'accommode à ſa conſtitution, non comme animal ſeulement, mais comme animal raiſonnable, vu que l'homme s'aime lui-même, parcequ'il eſt homme. Cela poſé, comment un enfant qui ne jouit pas encore de la raiſon peut-il ſe conformer à la conſtitution raiſonnable? Chaque âge a ſa conſtitution ou façon d'être; elle n'eſt pas dans un enfant la même que dans un adoleſcent ou dans un vieillard. Ainſi, quoique la façon d'être varie, chaque animal s'accommode toujours à celle dans laquelle il ſe

trouve. En effet, la nature ne me rend pas cher l'état de l'enfance, de la jeuneſse, ou de la vieilleſse; c'eſt moi qu'elle me fait aimer. Ainſi l'enfant s'accommode à la façon d'être qu'il a dans l'enfance, & non à celle qu'il aura dans l'adoleſcence; & s'il paſſe par la ſuite à un état d'accroiſſement plus grand encore, on ne peut pas en conclure que celui dans lequel il eſt né n'ait pas été conforme à ſa nature. Tout animal commence par s'accommoder avec lui-même, vu qu'il doit y avoir quelque objet auquel tout puiſſe ſe rapporter. Je deſire le plaiſir: pour qui? c'eſt pour moi; c'eſt donc pour moi que je travaille. Je fuis la douleur: pour qui? pour moi; c'eſt donc encore pour moi que je prends des ſoins.

Cela posé, c'eſt de moi que je m'occupe avant tout. Ce même soin ſe trouve dans tous les animaux; il ne leur eſt pas communiqué, il naît avec eux. La Nature façonne ſes productions; elle ne les jette point au haſard : & comme il n'y a pas de garde plus sûre que celle qui ſe trouve la plus proche, chaque animal a été confié à lui-même. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, les animaux les plus foibles, de quelque façon qu'ils ſoient ſortis du ſein de leurs meres, connoiſſent auſſitôt ce qui leur eſt pernicieux, fuient ce qui leur donneroit la mort : & comme ils sont exposés à devenir la pâture des oiſeaux de proie, ils craignent juſqu'à l'ombre de ceux qui volent au-deſſus d'eux.

Aucun animal ne parvient à la vie ſans la crainte de la mort. Comment, me dira-t-on, l'animal qui vient de naître peut-il avoir l'idée d'une choſe qui lui ſera ſalutaire ou funeſte? Il s'agit ici de ſavoir s'il en a l'idée, & non pas comment il a pu l'avoir: or, il paroît que les animaux ont cette idée, vu qu'ils n'agiroient point autrement qu'ils font s'ils l'avoient. Pourquoi une poule n'évite-t-elle pas un paon ou une oie, tandis qu'elle fuit auſſitôt qu'elle apperçoit un épervier, qui eſt un oiſeau bien plus petit? En cela ils ſemblent avoir une connoiſſance de ce qui peut leur nuire, ſans que l'expérience la leur ait fournie; ils ſe mettent en ſûreté, avant même d'avoir éprouvé du mal. Et ne croyez

pas que ce ſoit un effet du haſard : ils ne craignent que les objets qu'ils ont raiſon de craindre ; jamais ils ne perdent ce ſoin de vue ; toujours ils évitent ce qui leur eſt pernicieux. De plus, en vivant, ils ne deviennent pas plus timides ; ce qui prouve que ce n'eſt pas l'uſage ou l'expérience qui leur donne leurs craintes, mais que c'eſt le deſir naturel de ſe conſerver. L'expérience inſtruit lentement & diverſement : les leçons de la Nature ſont uniformes & promptes.

Chaque animal s'occupe de ſa conſervation ; il cherche ce qui peut y contribuer, & craint tout ce qui peut y porter atteinte. La Nature lui inſpire de la répugnance pour tout ce qui lui eſt contraire ; tout ce qu'elle

ordonne ſe fait ſans réflexion, ſans deſſein. Ne voyez-vous pas avec quelle induſtrie les abeilles conſtruiſent leurs domiciles, avec quel accord merveilleux elles concourent à leurs travaux? N'admirez-vous pas la toile de l'araignée, que l'art des hommes tenteroit vainement d'imiter? Avec quelle adreſſe elle arrange ſes fils! les uns ſont droits, pour ſervir d'appui aux autres; les autres ſont circulaires & serrés, afin de prendre les plus petits animaux comme dans des filets. Cet art ne s'apprend point, il s'apporte en naiſſant.

Ainſi nul animal n'eſt plus inſtruit qu'un autre. Vous verrez la même toile à toutes les araignées; tous les rayons de miel ont les mêmes cavités. Tout ce que l'Art en-

feigne eſt inégal, incertain : ce que la Nature apprend eſt toujours uniforme & conſtant. Elle ne donne aux animaux que les moyens de ſe défendre : voilà pourquoi ils ſont inſtruits en même temps qu'ils commencent à vivre. Ne ſoyons point ſurpris qu'ils naiſſent avec les connoiſſances ſans leſquelles ils naîtroient en vain. C'eſt là le premier moyen que la Nature leur ait donné pour ſe maintenir dans l'exiſtence, & pour l'aimer ; ils n'auroient pu ſe conſerver, s'ils n'y avoient été naturellement portés : cela ſeul n'auroit ſervi de rien, mais auſſi ſans cela rien n'eût été utile.

CXLI.

UNE des cauſes de nos maux vient de ce que nous réglons notre

conduite ſur celle des autres : nous ne ſommes pas guidés par la raiſon, la coutume nous entraîne. Si peu de gens faiſoient une choſe, nous ne chercherions pas à les imiter ; mais lorſque le grand nombre la fait, nous le ſuivons : comme ſi de ce qu'une choſe ſe fait ſouvent, elle en étoit plus eſtimable ! une erreur devenue générale prend la place de la droite raiſon.

CXLII.

CEUX qui contrarient la Nature reſſemblent à des rameurs qui vont contre le courant.

CXLIII.

POUR calmer la terreur qu'inſpirent les grandes révolutions de la Nature, & raſſurer l'homme contre tous les dangers de cette eſpece, le

courage eſt plus important que la ſcience ; mais l'un & l'autre ſont liés. La vraie ſource du courage, ce ſont les arts libéraux, c'eſt l'étude & la contemplation de la Nature.

CXLIV.

Il eſt naturel à l'homme d'admirer plutôt le nouveau que le grand.

CXLV.

Parmi les Hiſtoriens, il y en a qui cherchent la célébrité par le récit d'événements incroyables, & qui, dans la crainte que le lecteur ne s'endorme ſur des faits communs & journaliers, le réveillent par des prodiges ; il y en a de crédules, il y en a de négligents : quelques uns ſe laiſſent ſurprendre par le menſonge, quelques autres s'y com-

plaisent; les uns ne savent pas l'éviter, les autres vont même au-devant de lui.

CXLVI.

On croyoit que les hommes les plus dangereux étoient les colporteurs de calomnies; mais il est des hommes qui colportent les vices: leur conversation est très-nuisible; lors même qu'elle n'agit pas sur-le-champ, elle laisse des semences dans l'esprit.

CXLVII.

Ceux qui ont écouté une symphonie portent dans leurs oreilles la mélodie d'un chant agréable qu'ils ont entendu, & qui les empêche de penser à des objets sérieux: il en est de même du langage des flatteurs, et de ceux qui louent les

choſes déshonnêtes ; l'impreſſion nous en reſte bien plus de temps qu'on n'en a mis à l'écouter. Il eſt donc très important de fermer l'oreille aux mauvais diſcours, & ſurtout quand ils commencent ; car dès qu'ils sont commencés, & qu'on ſe permet de les écouter, ils deviennent plus hardis. C'eſt alors que l'on va juſqu'à nous dire que la juſtice, la vertu, la philoſophie, ne sont que des mots vuides de ſens ; qu'il n'y a de félicité que dans une vie joyeuſe ; que ne ſe gêner ſur rien, dépenſer ſon patrimoine, c'eſt ce qui s'appelle bien vivre, c'eſt ſe ſouvenir qu'on doit mourir ; que nos jours s'écoulent, & que la vie ne revient pas en arriere : Pourquo balanceroit-on à faire ce qui peut

plaire? pourquoi n'accorderoit-on pas des plaiſirs qu'on ne pourra pas toujours goûter, à l'âge capable d'en jouir, & qui les demande? A quoi bon par une ſotte frugalité aller au-devant de la mort, & s'interdire des biens dont elle nous privera? Quelle folie de travailler pour un héritier, de ſe refuſer tout, afin qu'une ample ſucceſſion vous faſſe un ennemi de celui qui vous aimoit! plus vous lui laiſſerez, & plus votre mort le réjouira: Ne faites aucun cas de ces ennuyeux & séveres cenſeurs de la vie des autres; ils ſont les ennemis de la leur: Moquez-vous de ces hommes qui s'érigent en pédagogues du public, & n'héſitez pas de préférer une vie agréable, à la conſidération.

De semblables discours sont aussi dangereux que le chant de ces Sirenes qu'Ulysse ne voulut entendre qu'après s'être fait garrotter : leurs effets sont aussi funestes ; ils nous détachent de la patrie, de nos parents, de nos amis, de la vertu ; ils précipitent ceux qui les écoutent, dans la misere & l'infamie. N'est-il donc pas plus avantageux de suivre le droit chemin, & d'arriver enfin au point de ne trouver du plaisir que dans les choses honnêtes ?

CXLVIII.

Si toute profusion est blâmable, celle des bienfaits l'est encore plus. Otez le discernement, ce ne sont plus des bienfaits, ils prennent un autre nom. Une grosse somme d'argent donnée sans jugement & sans

bienveillance n'eſt pas plus un bienfait qu'un tréſor qu'on trouveroit. Il y a mille choſes qu'on doit recevoir ſans en avoir d'obligation.

CXLIX.

C'EST une uſure honteuſe que de tenir note de ſes bienfaits; quel que ſoit le sort des premiers, continuez d'en répandre. J'aime encore mieux qu'ils ſoient enſevelis chez des ingrats : la honte, l'occaſion, l'exemple, peuvent les rendre un jour reconnoiſsants. Ne vous laſsez point, faites votre devoir, rempliſſez les fonctions d'un homme de bien; ſecourez l'un de votre fortune, l'autre de votre cautionnement, celui-ci de votre crédit, celui-là de vos conſeils, cet autre enfin de vos préceptes ſalutaires.

CL.

En matiere de reconnoiſsance, on n'atteint pas ſi l'on ne devance.

CLI.

La plupart des hommes rendent leurs bienfaits odieux par la dureté des propos dont ils les accompagnent; leurs ſourcils froncés, leurs diſcours, leur dédain, font repentir d'avoir obtenu la choſe une fois promiſe; il faut encore eſſuyer des délais: or, rien de plus désagréable que d'être obligé de demander encore ce qu'on a déja obtenu. Les bienfaits doivent être payés avant l'échéance; & ſouvent il eſt plus difficile de recevoir que d'obtenir: on eſt forcé de prier l'un, d'avertir l'autre de faire terminer. Par-là le même bienfait s'uſe en paſſant de

mains en mains; & c'eſt autant de pris ſur la reconnoiſſance due à celui qui a promis : tous ceux qu'on ſollicite après lui, en enlevent une portion. Si donc vous ſouhaitez la reconnoiſſance pour votre bienfait, faites qu'il parvienne entier, intact, &, comme on dit, ſans déduction; que perſonne ne l'intercepte, ne le retienne ſur la route. Toute reconnoiſſance hypothéquée ſur un bienfait eſt autant de diminué pour votre part.

CLII.

POUR vous réſoudre à mourir de bon gré, repréſentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, qui la tiennent, pour ainſi dire, embraſſée, comme on s'accroche dans un naufrage aux racines

& aux rochers ; flottant entre la crainte de la mort & les tourments de la vie, ils ne veulent pas vivre, & ne ſavent pas mourir.

CLIII.

On fait cas de l'eſtime de celui dont le mépris chagrine.

CLIV.

Le comble de la cruauté eſt de prolonger le ſupplice : il y a une ſorte de compaſſion à faire mourir promptement, vu que le temps qui précede le ſupplice en fait la plus grande partie, & que la derniere douleur les termine toutes.

CLV.

En général, c'eſt la maniere de dire & de faire les choſes qui les caractériſe : ainſi les mêmes ſervices different par la maniere dont on

les rend. Quelle grace, quel prix ne donne-t-on pas à ſon bienfait, quand on ne ſouffre pas que celui qu'on oblige en remercie, lorſqu'en faiſant du bien on oublie qu'on le fait!

CLVI.

LA crainte de la mort n'eſt pas un effet particulier de la maladie, c'eſt celui d'une loi de la Nature.

CLVII.

LA maladie a quelquefois ſervi à prolonger la vie de quelques hommes: ils ont dû leur ſalut aux ſignes de mort qui paroiſſoient en eux (1).

CLVIII.

FABIUS VERRUCOSUS comparoit les bienfaits accordés bruſque-

(1) Voyez la vie de Sénèque, pag. 11.

ment par un bourru, à du pain dur qu'un affamé reçoit par néceſſité, & mange avec déplaiſir.

CLIX.

NE parlons pas du bien que nous avons fait : rappeller un ſervice c'eſt le redemander. Je m'écrierois volontiers, comme cet homme ſauvé par un ami de Céſar de la proſcription des Triumvirs, & qui, fatigué de ſon arrogance, lui diſoit : « Rends-moi à Céſar ! juſqu'à quand « me répéteras-tu, Je t'ai ſauvé, je « t'ai arraché à la mort ? Je te dois « la vie, ſi je m'en ſouviens, & la « mort, ſi tu m'en fais ſouvenir. Je « ne te dois rien, ſi tu ne m'as ſauvé « que pour me faire parade de ton « bienfait. Ne ceſſeras-tu pas de me « traîner à ton char ? ne me laiſſe-

« ras-tu jamais oublier mon mal-
« heur ? Sans toi, je n'aurois été
« mené en triomphe qu'une ſeule
« fois. »

CLX.

TOUS les Moraliſtes enſeignent qu'il y a des bienfaits qu'on doit répandre publiquement, & d'autres en ſecret : publiquement, ceux qu'il eſt glorieux d'obtenir, comme les récompenſes militaires, les honneurs, & généralement tout ce qui, étant connu, procure de l'éclat : ceux au contraire qui ne contribuent ni à l'avancement, ni à l'illuſtration, mais qui ſoulagent la foibleſſe, l'indigence, l'ignominie, doivent être tenus cachés, & n'être connus que de l'homme qui en profite.

CLXI.

Le dernier période du mal en eſt la fin. On ne peut ſouffrir beaucoup & long-temps. La Nature, en mere tendre, nous a conformés de maniere qu'elle a rendu la douleur ou courte, ou ſupportable. Tout dépend de l'opinion : ce ne ſont pas ſeulement les paſſions, telles que l'ambition, le luxe & l'avarice, qui ſe reglent ſur elle; la douleur elle-même ſe conforme au préjugé. On n'eſt malheureux qu'autant qu'on le croit. Vous rendrez la douleur légere, en la croyant telle.

CLXII.

On paie ſouvent des bienfaits par des injures. On a vu même des hommes ingrats, pour n'avoir pas pu être aſſez reconnoiſſants. La dé-

mence en eſt venue au point, qu'il y a beaucoup de danger à faire beaucoup de bien à certaines perſonnes: perſuadées qu'il eſt honteux de ne pas rendre, elles veulent ne rien devoir. Eh! mon ami, gardez ce que vous avez reçu: je ne vous demande rien; je n'exige rien que l'impunité pour le bien que je vous ai fait.

CLXIII.

LA maniere ordinaire de louer la vie d'un homme auquel on porte envie, eſt de dire: Voilà un homme bien à ſon aiſe; c'eſt-à-dire, voilà un homme efféminé.

CLXIV.

C. CÉSAR, ce tyran farouche, fait pour amener les mœurs d'un État libre à la ſervitude de la Perſe, donna la vie à Pompeius Pennus; ſi

c'eſt la donner que de ne la pas ôter. Quand celui-ci vint le remercier de cette grâce, il lui préſenta le pied gauche à baiſer.

O inſolence du rang ſuprême! délire ſtupide de la grandeur! jamais tu ne fis éprouver la douceur de recevoir des bienfaits : tu les changes en outrages. J'aime les bienfaits quand ils ſe préſentent ſous les traits de la ſenſibilité, ou du moins ſous ceux de la douceur, de la ſérénité; quand le bienfaiteur ne m'accable pas de ſa ſupériorité, quand il ne s'éleve pas au-deſſus de moi, mais deſcend à mon niveau, pour ne me laiſſer voir que ſa bienveillance; quand il dépouille ſon bienfait d'une oſtentation importune; quand il épie le moment favorable; quand il

paroît plutôt ſaiſir une occaſion que ſoulager un beſoin. Le ſeul moyen de perſuader aux grands de ne pas rendre leurs bienfaits inutiles par la hauteur, c'eſt de leur prouver que ces bienfaits n'en paroiſſent pas plus conſidérables pour être répandus avec appareil, & qu'eux-mêmes n'en paroiſſent pas plus grands. L'orgueil n'a qu'une fauſſe grandeur, qui fait prendre en averſion les objets les plus aimables.

CLXV.

Le courage n'eſt pas un inſtinct aveugle : ce n'eſt pas l'amour du danger, ce n'eſt pas une manie qui fait chercher ce que tout le monde redoute ; c'eſt la ſcience de diſtinguer ce qui eſt mal d'avec ce qui ne l'eſt pas. Le courage s'occupe très

ſoigneuſement de ſa propre conſervation, mais il ſait ſouffrir ce qui n'a que l'apparence du mal.

CLXVI.

DÉMÉTRIUS le Philoſophe diſoit qu'il ne faiſoit pas plus de cas des diſcours des ignorants, que des vents qui échappent des inteſtins. Que m'importe, diſoit-il, que le ſon vienne d'en haut ou d'en bas? quelle folie de craindre d'être diffamé par des gens qui le ſont eux-mêmes!

CLXVII.

LORSQUE quelque corps interposé nous prive de la vue du ſoleil, il eſt toujours en action, il ſuit ſa route: quand il ne luit qu'entre des nuages, il n'a ni moins de lumiere, ni une marche moins rapide, que

lorſque le ciel eſt pur & ſerein. Il y a de la différence entre un obſtacle & un empêchement. C'eſt ainſi que les obſtacles ne font rien perdre à la vertu; elle brille moins, mais elle n'eſt pas moindre pour cela : peut-être nous paroît-elle moins éclatante, mais elle eſt toujours la même à ſes propres yeux; comme le ſoleil obſcurci, elle exerce ſa puiſſance derriere le nuage.

CLXVIII.

Il n'y a ſouvent aucune différence entre les préſents des amis & les vœux des ennemis; la complaiſance imprudente des premiers nous précipite dans tous les maux que ceux-ci nous ſouhaitent.

CLXIX.

Un Cynique demanda un talent à

Antigone, qui trouva que la ſomme étoit trop forte pour un Cynique. Celui-ci s'étant reſtreint à demander un denier, Antigone répondit que c'étoit trop peu pour un Roi. Rien de plus honteux qu'un pareil ſubterfuge : c'étoit un prétexte pour ne rien donner. Ce Prince ne vit que le Monarque dans la demande d'un denier, que le Cynique dans celle d'un talent. Comme Roi, il auroit pu donner un talent, & comme à un Cynique, un denier. Quand il y auroit des ſommes trop fortes pour un Cynique, il n'y en a pas de ſi foible qu'un Roi bienfaiſant ne puiſſe honnêtement donner.

CLXX.

Il ne faut pas recevoir indiſtinctement, ni laiſſer prendre à tout le

monde ſur ſoi, les droits ſacrés d'un bienfaiteur, qui font naître l'amitié la plus inviolable. Recevez de ceux à qui vous voudriez donner. Peut-être même faut-il plus de choix pour s'endetter que pour donner.

CLXXI.

ON demande ſi Brutus devoit accepter la vie de la main de Céſar, qu'il jugeoit digne de la mort. Il me ſemble que ce grand homme s'abuſa étrangement ſur ce point, & ne conſulta pas aſſez les principes du ſtoïciſme. Devoit-il ſe flatter du retour de la liberté, avec tant d'encouragements pour l'ambition, & tant de récompenſes pour l'eſclavage? devoit-il eſpérer le rétabliſſement de l'ancienne république, après la ſubverſion des anciennes

mœurs ? devoit-il attendre le maintien de l'égalité primitive & des loix fondamentales de l'État, après avoir vu tant de milliers d'hommes aux priſes, non pour la liberté, mais pour le choix d'un maître ? A quel point falloit-il méconnoître, & la marche de la Nature, & l'eſprit de ſa nation, pour ne pas voir qu'après le meurtre d'un ambitieux, il s'en trouveroit un autre dans les mêmes diſpoſitions, comme il s'étoit trouvé un Tarquin après la mort violente de tant de Rois frappés par le fer ou la foudre ! Brutus devoit recevoir ſa grace, ſans néanmoins regarder comme ſon pere celui qui ne devoit qu'à la violence le droit de faire du bien. Ce n'eſt pas ſauver un homme, que de ne pas le tuer : on ne lui fait

point éprouver un bienfait, on ne fait que l'exempter de la mort.

CLXXII.

JE ne refuſerois pas un ſurcroît d'années; mais je ne croirai pas qu'il manque rien au bonheur de ma vie, ſi l'on en abrege la durée. Ce n'eſt pas pour le jour qu'une eſpérance avide m'a montré dans le lointain, que je me ſuis préparé : j'ai regardé chacun de mes jours comme le dernier de ma vie.

CLXXIII.

SI l'ame n'a reçu de la Nature les plus excellentes diſpoſitions, ſi elle n'a été enſuite éclairée par les lumieres de la raiſon toute entiere, elle ne peut ſuffire à tous les détails d'une action; elle ne ſaura pas quand, juſqu'où, avec qui, de quelle

maniere, il faut la faire : elle ne marchera donc jamais vers la vertu avec tous ſes efforts réunis ; elle ne s'y portera pas même avec plaiſir & perſévérance ; elle regardera en arriere, elle s'arrêtera ſur la route.

CLXXIV.

Le jugement eſt plus libre, quand il s'exerce ſur les intérêts d'autrui.

CLXXV.

C'est s'affliger plus qu'il ne faut, que de s'affliger avant qu'il en ſoit beſoin.

CLXXVI.

La même foibleſſe qui empêche certains hommes de prévoir leur infortune, les empêche de l'évaluer.

CLXXVII.

Rien de plus frivole & de plus déplacé que le trait qu'Hécaton rap-

porte d'Arcéſilas, qui refuſa l'argent d'un fils, de peur d'offenſer ſon pere avare. Qu'y a-t-il donc de ſi beau à ne pas ſe rendre receleur d'un larcin; à aimer mieux ne pas accepter, que d'être obligé de rendre? La belle modération, de ne pas accepter le bien d'autrui! Si vous voulez un exemple héroïque, prenons celui de Græcinus Jélius, cet homme d'un mérite rare, que Caligula fit tuer, par la ſeule raiſon qu'il avoit plus de probité qu'il n'eſt avantageux aux tyrans d'en trouver dans un citoyen. Pendant qu'il recevoit de l'argent de tous ſes amis pour ſubvenir à la dépenſe des jeux, il refuſa une groſſe ſomme de la part de Fabius Perſicus; & ſur les reproches que lui en faiſoient des gens

plus touchés des préſents, que délicats ſur le choix des perſonnes, il répondit : « Puis-je accepter les bien-« faits d'un homme avec lequel je « ne voudrois pas me trouver à ta-« ble ? » Rébilus, homme conſulaire & auſſi décrié, lui ayant envoyé une ſomme encore plus forte, & le preſſant de l'accepter : Excuſez-moi, lui dit Græcinus, ſi je ne me rends pas à vos inſtances, j'ai déja refuſé Perſicus. Eſt-ce là recevoir des préſents ? n'eſt-ce pas plutôt faire l'office de cenſeur, & choiſir les membres du Sénat ?

CLXXVIII.

Il y a des gens qui médiſent de ceux qui leur ont fait le plus de bien. Il eſt plus ſûr de les offenſer que de les obliger : ils ont recours à la haine

comme à la preuve qu'ils ne doivent rien.

CLXXIX.

L'ENVIE ne plaide la cauſe de perſonne; elle n'eſt favorable qu'à elle-même, au préjudice de tous les autres.

CLXXX.

POUR acquitter un bienfait, il faut de la vertu, des circonſtances, des moyens, de la fortune: mais le ſouvenir eſt une reconnoiſſance qui ne coûte rien. Refuſer un paiement qui n'exige ni peine, ni richeſſes, ni bonheur, c'eſt être inexcuſable.

CLXXXI.

ON a accordé des privileges aux peres. Pourquoi les autres bienfaiteurs ne ſeroient-ils pas auſſi dans le cas d'une faveur extraordinaire?

Je réponds qu'on a rendu ſacré l'état des peres, parcequ'il importoit à la république qu'ils élevaſsent leurs enfants : il falloit les encourager à prendre cette peine, à en courir les riſques. On ne pouvoit leur dire, comme aux bienfaiteurs : « Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bienfaits ; ſi vous êtes trompés, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes ; n'aſſiſtez que des gens qui le méritent. »

Les peres ne peuvent choiſir leurs enfants : ils ne peuvent que faire des vœux ; ce n'eſt pas une affaire de diſcernement. Il falloit donc, par l'appât de l'autorité, les déterminer à courir ce haſard. De plus, la jeuneſse a beſoin d'être gouvernée : les peres sont des eſpeces de magiſtrats

domeſtiques à la garde deſquels nous l'avons confiée. Enfin les bienfaits de tous les peres sont du même genre, & par cette raiſon pouvoient être évalués une fois : mais les autres, différents entre eux, variés par leur importance & par les circonſtances, ne pouvoient être ſoumis à une regle générale ; il y avoit plus d'équité à ne rien décider qu'à les apprécier d'une maniere uniforme.

CLXXXII.

Si vous aviez éprouvé de toutes les pertes la plus grave, celle d'un ami, il faudroit faire vos efforts pour vous réjouir de l'avoir poſsédé, plutôt que de vous affliger de l'avoir perdu. Mais la plupart des hommes ne tiennent aucun compte des plaiſirs dont ils ont joui. La douleur,

entre autres maux, a celui non ſeulement d'être ſuperflue, mais encore de manquer de reconnoiſſance. N'eſt-ce donc rien d'avoir eu un tel ami ? la Nature n'a donc rien fait pour vous, en vous procurant tant d'années agréables, un lien ſi doux, une aſſociation ſi intime de goûts & d'inclinations ? Eſt-ce que vous enterrez l'amitié avec votre ami ? & pourquoi regretter de l'avoir perdu, s'il ne vous reſte rien du plaiſir qu'il vous a donné ? Croyez-moi, le ſort a beau nous enlever ceux que nous aimons, la plus grande partie d'eux-mêmes demeure avec nous. On peut nous ôter la jouiſſance actuelle, mais jamais la jouiſſance paſſée. Il y a de l'ingratitude à croire, quand on a perdu, ne rien devoir

pour ce qu'on a reçu. Le sort nous ôte le fonds, mais il nous laisse l'usufruit, & nous le perdons par l'injustice de nos regrets.

CLXXXIII.

COMPAREZ à l'immensité des temps ce que nous appellons l'âge de l'homme; & vous verrez combien est imperceptible ce point de durée que nous souhaitons, que nous prolongeons le plus qu'il nous est possible. De ce court espace, quelle portion nous est ravie par les larmes, par le désespoir qui nous fait souhaiter la mort avant qu'elle vienne, par la maladie, par la crainte, par les années de la foiblesse, de l'ignorance, ou de l'inutilité! De ce même espace, la moitié est consacrée au sommeil: ajoutez les

travaux, le deuil, les périls; & vous comprendrez que de la vie, même la plus longue, c'eſt la plus courte partie qui eſt employée à vivre.

CLXXXIV.

CE seroit souiller les bienfaits que d'en faire une matiere de procès. Rendez ce que vous devez, eſt une expreſſion dictée par la juſtice, & fondée ſur le droit des gens. Mais cette façon de parler eſt très honteuſe en matiere de bienfaiſance. Rendez! Que voulez-vous qu'il rende? la vie qu'il a reçue? l'honneur, la sécurité, la ſanté? ces dettes sont trop grandes pour pouvoir être acquittées. N'excitons pas les cœurs des hommes à l'avarice, au mécontentement, à la diſcorde; ils n'y sont déja que trop portés.

CLXXXV.

PLUT aux Dieux que nous puſſions perſuader aux hommes de ne recevoir le paiement même de leurs dettes pécuniaires que comme une reſtitution volontaire ! Plût aux Dieux que nulle ſtipulation n'obligeât le vendeur à l'acheteur; qu'on ne fût plus obligé de ſceller les pactes & les conventions sous l'empreinte des cachets, & qu'on les mît sous la ſauve-garde de la bonne foi & de l'équité ! Mais on a préféré la néceſſité à l'honnêteté; l'on a mieux aimé contraindre la probité, que de s'en rapporter à elle. Des deux côtés on appelle des témoins : il faut des contrats, des notaires, des ſignatures multipliées : on ne ſe contente pas de la parole d'un homme, on

veut le lier par ſa propre ſignature : aveu trop humiliant de la mauvaiſe foi & de la dépravation générale ! on s'en fie plus à nos cachets qu'à nos cœurs. Pourquoi l'intervention de ces magiſtrats ? pourquoi cette empreinte de leurs ſceaux ? c'eſt de peur que tel homme ne nie avoir reçu ce qu'en effet il a reçu. Ce ſont donc des perſonnages incorruptibles, des organes de la vérité ? Hélas ! on ne leur prête à eux-mêmes de l'argent qu'avec les mêmes formalités. Eh ! n'eût-il pas été plus honnête de laiſſer quelques ſcélérats violer leur foi, que de ſoupçonner tous les hommes de perfidie !

La ſeule choſe qui manque à l'avarice, c'eſt de ne plus accorder les bienfaits ſans garantie. La bienfal-

ſance eſt l'attribut des ames nobles & généreuſes : pourſuivre le paiement des bienfaits, c'eſt reſſembler aux uſuriers. Pourquoi, ſous prétexte de ſûreté, rabaiſſer les bienfaiteurs à la claſſe la plus vile de l'humanité ?

CLXXXVI.

L'INGRAT ne jouit qu'une ſeule fois du bienfait : l'homme reconnoiſſant en jouit toujours.

CLXXXVII.

RIEN de plus inconſéquent que les jugements du peuple : il voit un homme ferme au milieu du deuil ; il lui donne les noms d'impie & de cruel : il en voit un autre ſuccombant à ſa douleur, étendu ſur le cadavre du mort ; il le traite d'homme foible, d'efféminé.

CLXXXVIII.

J'AI vu des hommes respectables assister aux convois de leurs enfants : leur visage portoit l'empreinte de la tendresse paternelle, sans étaler le spectacle d'une douleur efféminée ; on n'y voyoit d'autre altération que celle que produisoient des sentiments vrais & sinceres. La douleur elle-même a sa décence, que le Sage doit observer : dans les larmes comme dans tout le reste, il est un terme où il faut s'arrêter. Les ignorants seuls ont des transports dans la douleur comme dans la joie.

CLXXXIX.

IL est vrai que les ouvrages qui plaisent dans la chaleur du débit, perdent un peu de leur effet dans le sang froid de la lecture : mais c'est

toujours beaucoup de s'être emparé du premier coup d'œil, quoiqu'ensuite une revue plus exacte trouve des critiques à faire.

CXC.

C'EST la disposition & non l'état qui caractérise les bienfaits : la vertu n'est interdite à personne. Un esclave peut être juste, courageux, magnanime; dès lors il peut exercer la bienfaisance envers son maître. Pourquoi sera-ce la personne qui avilira l'action, & non l'action qui ennoblira la personne? Si toute autorité déplaît, si tout joug paroît onéreux, quelle reconnoissance ne doit-on pas à celui en qui l'attachement pour son maître a triomphé de la haine naturelle de l'homme pour la servitude! Au lieu donc de

dire : « Ce n'eſt pas un bienfait, « parcequ'un eſclave en eſt l'au- « teur ; le nom de bienfait ne ſe « donne qu'aux ſervices qu'on a « rendus lorſqu'on étoit libre de ne « les pas rendre » : diſons ; C'eſt un bienfait d'autant plus grand, que la ſervitude même n'y a pas mis d'obſtacle.

Il eſt des actions que les loix n'ordonnent & ne défendent pas aux eſclaves : elles peuvent ſervir de matiere à leur bienfaiſance. Tant qu'ils ne font qu'exécuter ce qu'on exige d'eux, c'eſt une fonction ou un devoir : s'ils l'excedent, c'eſt un bienfait ; ils prennent alors les ſentiments d'un ami. Il y a des dons qu'un maître ne peut ſe diſpenſer de faire à ſes eſclaves, comme la

nourriture & le vêtement ; ce ne sont pas là des bienfaits : mais s'il a pour eux des attentions particulieres, s'il leur donne une éducation honnête, s'il les instruit dans les arts qu'on enseigne aux citoyens ; voilà des bienfaits. Il en est de même des esclaves : celles de leurs actions qui excedent les bornes de leurs fonctions, qui sont volontaires & non forcées, sont des bienfaits, pourvu qu'elles soient assez importantes pour mériter ce nom si elles venoient d'une autre part.

CXCI.

SOUS l'empire de Tibere, rien de plus fréquent & de plus général que la fureur des délations, plus funestes mille fois à la ville pendant la paix, que toutes les guerres ci-

viles enſemble. On épioit les diſcours de l'ivreſse, on profitoit des aveux naïfs de la gaieté; il n'y avoit plus de sûreté; le moindre prétexte ſuffiſoit à la barbarie: le sort même des accusés n'excitoit plus la curioſité, parcequ'il étoit toujours le même. Paulus, ancien Préteur, aſſiſtoit à un feſtin, ayant à ſon doigt le portrait de Céſar ſur une pierre gravée. Il y auroit de la petiteſse à chercher un détour pour dire qu'il alla à la garde-robe. Maron, fameux délateur de ce temps-là, le ſuivit des yeux: mais l'eſclave de Paulus le tira du piege où l'ivreſse l'alloit faire tomber, en lui ôtant ſon anneau; & pendant que Maron prenoit les convives à témoin que le portrait de l'Empereur avoit été porté dans

un lieu obſcene, & dreſsoit déja ſon procès verbal, l'eſclave montra l'anneau dans ſa main. Si quelqu'un peut donner à l'un le nom d'eſclave, il pourra donner celui de convive à l'autre.

CXCII.

SOUS l'empire d'Auguſte, les diſcours ne mettoient pas encore la vie en danger; mais ils ne laiſsoient pas de compromettre. Rufus, de l'ordre des Sénateurs, avoit paru ſouhaiter, dans un ſouper, qu'Auguſte ne revînt pas ſain & ſauf d'un voyage dont il faiſoit les préparatifs; ajoutant que les taureaux & les veaux faiſoient le même vœu. Ce propos fut écouté attentivement par quelques convives. Le lendemain de grand matin, l'eſclave qui avoit

été à ſes pieds, lui rend compte des diſcours que l'ivreſſe lui avoit fait tenir la veille; il l'exhorte à prévenir Céſar, en ſe dénonçant lui-même. Rufus, ſur cet avis, ſe préſentant à l'Empereur comme il deſcendoit de ſon palais, lui dit qu'il avoit perdu la raiſon la veille; proteſte qu'il deſiroit que le mal qu'il lui avoit ſouhaité retombât plutôt ſur lui & ſur ſes enfants; le conjure de lui pardonner, & de lui rendre ſes bonnes graces. Céſar l'ayant aſſuré qu'il y conſentoit: Mais, répondit Rufus, on ne croira jamais que vous m'ayez pardonné, ſi vous ne m'accordez quelque bienfait; & il lui demanda une ſomme capable de contenter un courtiſan en faveur. Céſar, en la lui accordant, lui dit:

« Je prendrai garde, pour mon in-« térêt, de ne jamais me fâcher con-« tre vous ». Il eſt beau à Auguſte d'avoir pardonné, d'avoir joint la libéralité à la clémence. Tous ceux qui liront ce trait ne pourront s'empêcher de louer l'Empereur ; mais ce ne sera qu'après avoir loué l'eſclave. Vous ajouterai-je qu'il fut récompensé par l'affranchiſsement ? il ne fut pourtant pas gratuit ; Céſar avoit payé ſa liberté.

CXCIII.

Lisez Cicéron : vous trouverez dans ſon ſtyle de l'unité, du nombre, de la délicateſse, ſans qu'on puiſse dire qu'il manque de vigueur. Au contraire, la diction d'Aſinius Pollion eſt cahotée, anguleuſe : ſes périodes vous quittent où vous vous

y attendez le moins. Dans Cicéron, ce sont des cadences; & dans Pollion, des chûtes, excepté un petit nombre de phraſes dont la meſure eſt fixe & le moule régulier.

CXCIV.

CITEZ-MOI un Écrivain que vous préfériez à Fabianus. Eſt-ce Cicéron, dont les traités philoſophiques sont preſque en auſſi grand nombre que ceux de Fabianus? A la bonne heure: mais on n'eſt pas petit pour n'avoir pas la taille d'un géant. Eſt-ce Aſinius Pollion? J'y conſens encore: mais, dans des matieres de cette importance, c'eſt encore exceller que d'être le troiſieme. Nommez même Tite Live, dont nous avons des dialogues qui appartiennent autant à la Philoſophie qu'à

l'Hiſtoire; je lui céderai encore la place. Voyez à quelle foule d'Écrivains eſt ſupérieur celui ſur lequel l'emportent les trois hommes les plus éloquents de l'antiquité!

CXCV.

JE veux que le ſtyle de l'Orateur ſoit énergique; celui du Poete tragique, ſublime; celui du Poete comique, plein de fineſſe. Mais un ſtyle trop circonſpect ne ſied point à un Philoſophe. S'occupera-t-il d'un ſoin auſſi futile que celui des mots? C'eſt à la grandeur des choſes qu'il s'eſt voué: l'éloquence le ſuit comme l'ombre, ſans qu'il y penſe. Ses phraſes ne ſeront pas limées & polies dans tous leurs détails; elles ne formeront pas un tiſſu artiſtement travaillé; chacun de ſes mots

ne sera pas une pointe qui réveillera le lecteur : mais dans l'ensemble vous trouverez des flots de lumiere ; vous aurez parcouru un long espace sans ennui. Enfin il aura l'avantage de vous prouver qu'il a senti ce qu'il a écrit. Son but n'est pas de vous plaire, mais de vous faire voir ce qui lui plaît : tous ses pas tendent aux progrès de la vertu ; ce n'est pas aux applaudissements qu'il aspire.

CXCVI.

DONNER inconsidérément, c'est perdre de la maniere la plus honteuse : il est plus triste d'avoir mal placé son bienfait, que de n'en avoir pas été payé de retour. Le défaut de reconnoissance est le vice d'un autre, mais le défaut de discernement est un vice en nous-mêmes.

CXCVII.

SI l'on ne fait du bien que dans l'eſpoir du retour, il faut mourir ſans teſtament. Mais pour vous montrer à quel point la bienfaiſance eſt déſintéreſſée, nous ſecourons des étrangers jettés ſur nos côtes par la tempête, & qui vont les quitter pour jamais; nous fournisſons à un inconnu un navire équipé pour ſe rembarquer après le naufrage: il part, connoiſſant à peine l'auteur de ſa conſervation; & deſtiné à ne jamais nous revoir, il transfere ſa dette aux Dieux; il les conjure de s'acquitter pour lui. Quant à nous, la ſimple conſcience d'un bienfait ſtérile ſuffit à notre bonheur.

A la fin même de notre vie, lorſque nous réglons nos diſpoſitions

teſtamentaires, faiſons-nous autre choſe que répandre des bienfaits inutiles pour nous? Cependant combien de temps employé, combien de diſcuſſions ſecretes pour régler les ſommes & les légataires! Que nous importent les ſujets de notre bienfaiſance, puiſque nous ne pouvons rien en attendre? Néanmoins jamais nos dons ne ſont plus réfléchis, ni nos jugemens plus approfondis, que lorſque, dépouillés de tout intérêt perſonnel, l'honnêteté ſe montre ſeule à nos yeux. Jamais au contraire nous ne pouvons juger de nos devoirs, tant qu'ils ſont dépravés par l'eſpérance, la crainte, & la volupté, ce vice des lâches. Mais lorſque la mort fait taire toutes les paſſions, lorſqu'elle envoie

un juge incorruptible pour régler les partages, nous choisissons les plus dignes pour leur transmettre nos biens : jamais nous ne réglons mieux nos affaires que lorsqu'elles ne nous regardent plus.

CXCVIII.

C'EST être ingrat que d'envisager un second bienfait dans l'acquit du premier, & d'espérer encore en restituant. J'appelle ingrat celui qui assiste son bienfaiteur malade, parcequ'il va faire son testament ; c'est être ingrat que de s'occuper alors d'héritages & de legs. Il a beau remplir les fonctions d'un ami vertueux & reconnoissant ; si l'espérance luit à son cœur, si l'amour du gain le fait agir, s'il jette l'hameçon, il ressemble à ces oiseaux carnassiers qui guet-

tent les troupeaux en proie à la contagion & près de périr. Il épie de même la mort de ſon bienfaiteur : c'eſt un vautour qui vole autour d'un cadavre.

CXCIX.

LA fin des bienfaits eſt l'avantage de celui qu'on oblige, & non le nôtre ; ſans quoi c'eſt nous-mêmes que nous obligerions. Combien d'actions vraiment utiles aux autres n'excitent point de reconnoiſſance, parcequ'elles ont l'intérêt pour motif ! Il n'y a point de bienfaiſance où ſe trouve l'eſpoir du profit. Je donnerai tant ; je recevrai tant : voilà ce qu'on appelle un marché.

CC.

LORSQU'UN ancien Poete nous

dit que la louange eſt l'aliment des arts, il n'entend pas les éloges, qui en ſont le poiſon : car rien ne corrompt autant l'éloquence & les autres arts deſtinés aux plaiſirs des oreilles, que les applaudiſſements de la multitude.

CCI.

NE faites point parade de la philoſophie : c'eſt une vanité qui a coûté cher à bien des gens. Que la philoſophie vous corrige de vos vices, mais qu'elle n'attaque pas ceux d'autrui (1); qu'elle ne ſe déclare pas hautement contre les mœurs publiques; & que, par ſa

(1) Voyez ſur ce conſeil la réflexion de l'auteur de la vie de Séneque, pag. 361, 362.

conduite, elle ne paroiſse pas condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut être ſage ſans éclat, ſans indiſpoſer le public.

CCII.

Les interprétations dépravées de l'opinion changent la vertu en vice. Quel autre but peut-on alors ſe propoſer, que le témoignage d'une bonne conſcience, ce conſolateur caché, qui crie plus haut que la multitude & la renommée, qui place tous les biens en elle-même, qui, à la vue d'une foule oppoſée de ſentiments, ne compte pas les ſuffrages, mais l'emporte, quoique ſeule, ſur tous les avis? Lorſqu'elle voit le châtiment de la perfidie décerné contre la probité, elle ne deſcend pas du faîte de ſa grandeur,

mais elle ſe tient ferme à la vue de ſon ſupplice.

CCIII.

DANS la plupart des circonſtances de la vie, on ſe décide pour le parti le plus probable. C'eſt la marche de tous les devoirs : c'eſt d'après ce calcul, qu'on ſeme, qu'on s'embarque, qu'on prend le parti des armes, qu'on ſe marie, qu'on éleve des enfants ; tandis que dans tous ces cas l'événement eſt incertain : on prend le parti qui donne le plus d'eſpérances. Qui eſt-ce qui peut promettre au laboureur une bonne récolte, un heureux voyage au navigateur, la victoire au guerrier, au mari une femme fidele, au pere des enfants vertueux ? On ſe laiſſe alors guider par la raiſon plu-

tôt que par l'évidence. Ne vous déterminez qu'à coup sûr, ne faites de démarches que d'après la certitude; & vous n'agirez plus, votre vie demeurera suspendue.

CCIV.

ON n'accorde rien aux passions d'autrui, tandis qu'on ne refuse rien aux siennes.

CCV.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, avoit un soldat courageux, dont il avoit éprouvé les services dans plusieurs expéditions: de temps en temps ce Prince lui donnoit quelque portion dans le butin pour le récompenser de sa valeur, encourageant ainsi cette ame vénale par de fréquentes gratifications. Ce soldat fut un jour jeté par la tempête sur les

terres d'un Macédonien : à cette nouvelle celui-ci accourut, le fit revenir à lui-même, le transporta dans sa maison de campagne, lui céda son lit, le rappella, pour ainsi dire, des portes du tombeau, le soigna pendant trente jours à ses propres dépens, &, après l'avoir rétabli, le renvoya muni de provisions pour son voyage. Le soldat l'assura plus d'une fois qu'il n'auroit pas à se plaindre de sa reconnoissance, pourvu seulement qu'il pût rejoindre son Général. Il fit à Philippe le récit de son naufrage, mais il n'eut garde de parler des secours qu'il avoit reçus; & la premiere chose qu'il lui demanda, ce fut le bien de celui même qui l'avoit si généreusement assisté. Il arrive souvent aux

Rois, ſur-tout en temps de guerre, de donner, les yeux fermés. Un ſeul homme juſte n'eſt pas aſſez fort contre tant de paſſions armées: il eſt difficile d'être à la fois homme de bien & bon Général: comment raſſaſier tant de milliers d'hommes inſatiables? que leur donnera-t-on, ſi l'on reſpecte la propriété des citoyens? Voilà ſans doute ce que ſe dit Philippe, en mettant le ſoldat en poſſeſſion du bien qu'il demandoit. Le bienfaiteur, chaſſé de ſon héritage, ne ſouffrit pas en ſilence cette injuſtice, & ne fut pas aſſez ſtupide pour ſe croire trop heureux de n'avoir pas été lui-même compris dans la donation. Il écrivit à Philippe une lettre courte & pleine de liberté, dont la lecture mit ce Prince dans

une telle colere, qu'il ordonna ſur-le-champ à Pauſanias de rétablir le premier poſſeſſeur dans ſes biens ; & de plus, de faire imprimer ſur le front de ce ſoldat pervers, de cet hôte ingrat, avide juſques dans le naufrage, des marques qui annonçaſſent ſon infamie. Il méritoit ſans doute qu'elles fuſſent gravées plutôt qu'imprimées, ce monſtre qui avoit dépouillé ſon bienfaiteur, & l'avoit relégué tout nud & ſemblable à un malheureux qui a fait naufrage, ſur ce même rivage d'où ſa compaſſion l'avoit tiré. Mais il n'eſt pas de notre ſujet d'examiner le châtiment qu'il méritoit ; il eſt au moins certain qu'il falloit lui ôter ce qu'il avoit envahi par le plus grand des crimes. Quelle compaſ-

ſion pouvoit attendre un homme dont la perfidie tendoit à priver les malheureux de toute compaſſion ?

CCVI.

PERSUADÉ que la vie de ma chere Pauline tient à la mienne, je commence, par égard pour elle, à veiller à ma conſervation. Malgré le courage que la vieilleſſe m'inſpire ſur d'autres points, je perds dans celui-ci l'avantage de l'âge ; je ſonge que dans ce vieillard exiſte une jeune perſonne qu'il faut ménager. Ainſi ne pouvant obtenir d'elle de m'aimer d'une façon plus courageuſe, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de foibleſſe.

CCVII.

CELUI qui ſe rend aux écoles des philoſophes doit chaque jour en

remporter quelque choſe d'utile; il doit retourner ou plus ſain, ou plus en état de le devenir; & c'eſt ce qui ne manquera pas d'arriver. Telle eſt en effet la force de la philoſophie, que non ſeulement ſon étude, mais ſon ſeul commerce eſt profitable. Il n'eſt pas poſſible qu'on ne tire quelque avantage de la ſociété d'un philoſophe, ſans même qu'on y faſſe attention. Peſez bien mes expreſſions : je dis de l'inattention, & non de la répugnance.

CCVIII.

LORSQUE vous verrez un ſtyle trop étudié, trop recherché, ſachez que l'eſprit de l'écrivain s'eſt occupé de minuties. Un eſprit élevé s'exprime avec aiſance; il parle avec plus d'aſſurance que de ſoin. Vous

connoiſſez beaucoup de jeunes gens dont les cheveux & la barbe sont artiſtement arrangés, qui ſemblent ſortir d'une boîte; n'attendez d'eux rien de grand & de ſolide. Le langage eſt le viſage de l'ame : eſt-il fardé, trop ajuſté, trop travaillé ? il annonce que l'ame n'eſt point pure, qu'elle eſt souillée de quelque vice. L'élégance affectée n'eſt point un ornement qui convienne à un homme. Songez à ce que vous avez à écrire, & non à la maniere; & même occupez-vous plus de ſentir que d'écrire, afin de vous appliquer à vous-même ce que vous aurez ſenti, & de le graver dans votre cœur.

CCIX.

Les vices & les vertus ſe tou-

chent : c'eſt ainſi qu'un prodigue a les apparences de la libéralité, quoiqu'il y ait une grande différence entre ſavoir donner, ou ne ſavoir pas conſerver ce qu'on a. Beaucoup de gens ne donnent pas leur bien, mais ſemblent le jetter; je n'appelle point libéral un homme qui agit comme s'il étoit en colere contre ſon argent. La négligence reſſemble à la facilité; la témérité, au courage. Ces reſſemblances nous obligent à prendre garde; à diſtinguer des choſes très voiſines en apparence, mais en effet très éloignées.

CCX.

Nous ſommes preſque toujours ſurpaſſés en bienfaits par nos parents. Nous ne les avons que dans un temps où ils nous paroiſſent in-

commodes, où nous ne ſentons pas le prix de leurs bienfaits : lorſque l'âge nous procure un peu d'expérience, lorſque nous commençons à reconnoître que leurs avis, leur sévérité, leur attention à veiller ſur notre jeuneſse imprudente, tous ces soins, en un mot, qui nous les rendoient incommodes, sont autant de titres pour être aimés; c'eſt alors que la mort nous les enleve.

CCXI.

Le Roi Archelaüs pria Socrate de venir à ſa Cour : Socrate répondit qu'il ne vouloit pas aller chez un homme dont il recevroit des bienfaits ſans pouvoir les lui rendre. Cependant, en premier lieu, Socrate étoit le maître de n'en pas recevoir; en second lieu, il eût été

le premier bienfaiteur : il venoit à ſa priere ; c'étoit un bienfait qu'Archelaüs ne pouvoit rendre. Enfin ce Prince lui eût donné de l'or & de l'argent ; mais il auroit reçu en échange le mépris de l'or & de l'argent. Quoi ! Socrate n'auroit pu s'acquitter envers Archelaüs ? Quel bienfait eût donc été comparable au ſpectacle d'un homme qui ſavoit vivre & mourir, qui connoiſſoit les limites de ces deux ſciences ? Quel bienfait, s'il eût initié ce Prince aux myſteres de la Nature, ce Prince aveugle même en plein jour, & ſi peu verſé dans la phyſique, que pendant une éclipſe il fit fermer ſon palais & raſer ſon fils, comme on le pratiquoit dans les temps de deuil & de calamité ! Quel bienfait, s'il

l'eût tiré tremblant du lieu où il s'étoit caché, & lui eût relevé le courage, en lui disant : « Ce n'est « point ici une extinction du soleil, « ce n'est que la rencontre de deux « astres, qui a lieu quand la lune, « qui décrit une route moins élevée « que le soleil, passe au-dessous « de cet astre, vient à couvrir son « disque, & le dérobe à nos yeux. « Tantôt elle n'en cache qu'une lé- « gere portion, quand elle ne fait « que l'effleurer à son passage : tan- « tôt elle en couvre une partie plus « considérable, quand l'interposi- « tion est plus forte : tantôt elle en « interdit totalement la vue, quand « le disque lunaire passe directe- « ment entre la terre & le soleil. « Dans un moment ces deux astres

« vont, par leur vîteſſe, être em-
« portés en sens contraire; dans un
« moment la terre va recouvrer la
« lumiere; & cet ordre ſubſiſtera
« pendant tous les ſiecles, à l'ex-
« ception de quelques jours fixes &
« prévus, où l'interpoſition de la
« lune empêchera les rayons ſolai-
« res de parvenir juſqu'à nous. En-
« core un moment, & l'émerſion
« va ſe faire, l'aſtre du jour va quit-
« ter ſon nuage, &, délivré de tout
« obſtacle, il lancera librement ſes
« rayons. »

Quoi! Socrate ne ſe seroit pas acquitté envers Archelaüs, s'il lui eût appris à régner? C'eût été un bienfait modique de mettre Archelaüs à portée de devenir le bienfaiteur de Socrate? Que ſignifioit donc la

réponſe du Philoſophe ? Il aimoit la raillerie, & parloit preſque toujours d'un ſtyle figuré. Accoutumé à jetter du ridicule ſur tous les hommes, & ſur les Grands en particulier, il aima mieux refuſer en plaiſantant, que d'une maniere arrogante : il dit donc qu'il ne vouloit pas recevoir de bienfaits d'un homme à qui il ne pouvoit en faire éprouver. Peut-être craignit-il d'être forcé de recevoir contre ſon gré : peut-être craignit-il d'accepter des préſents peu dignes de Socrate. On dira qu'il étoit le maître de refuſer : mais alors il eût irrité contre lui un Monarque arrogant, qui vouloit qu'on attachât le plus grand prix à tous ſes bienfaits. Voulez-vous ſavoir ce que Socrate refuſa réelle-

ment ? il refuſa d'aller chercher une ſervitude volontaire, lui dont la liberté parut inſupportable même à une république.

CCXII.

L'ACTION ne fait qu'exercer & manifeſter la méchanceté ; elle ne la fait pas naître. Ainſi un voleur l'eſt, avant même de commettre un vol.

CCXIII.

VOULEZ-VOUS ſavoir pourquoi la vertu n'a beſoin de rien ? c'eſt qu'elle jouit de ce qu'elle a, ſans deſirer ce qui lui manque : tout eſt grand pour elle, parceque tout lui ſuffit. Écartez-vous de cette maniere de juger, & c'en eſt fait des ſentiments de la nature & de la probité dans le commerce des hom-

mes; on ne peut remplir ces devoirs ſans ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle des maux, & ſans faire le ſacrifice d'une grande partie de ces biens prétendus dans leſquels nous nous complaiſons : c'en eſt fait du courage, qui ne vit que d'épreuves & de périls : c'en eſt fait de la grandeur d'ame, qui ne peut s'élever à ſon comble qu'en mépriſant comme chétifs les objets que le vulgaire ſouhaite comme très importants : c'en eſt fait de la reconnoiſſance, & de ſes démonſtrations. On calcule ſes peines, du moment où l'on connoît quelque choſe de préférable à la vertu, où l'on ceſſe d'aſpirer à la perfection.

CCXIV.

LA ſageſſe ne peut pas plus dé-

truire les défauts naturels de l'ame, que ceux du corps. Ces affections profondes & innées, l'art les corrige, mais ne les déracine pas. La ſageſſe, comme je l'ai dit, n'y peut rien : elle auroit la nature à ſes ordres, ſi elle extirpoit tous les vices. Ceux qui dépendent du tempérament, & du mélange des humeurs, ſubſiſteront malgré les plus longs efforts de l'ame ſur elle-même : on ne peut ni ſe les donner, ni ſe les ôter.

CCXV.

La gaieté n'a que des accès paſſagers, qui dérident le front, ſans pénétrer le cœur. L'homme heureux n'eſt pas l'homme qui rit, mais celui dont l'ame, pleine d'alégreſſe & de confiance, eſt ſupérieure aux

événements. Croyez-moi, c'eſt une choſe ſérieuſe que la véritable joie.

CCXVI.

Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténebres, qu'ils voient trouble au grand jour.

CCXVII.

On peut voir ſes amis, quoique abſents, et les voir auſſi ſouvent, auſſi long-temps qu'on le veut. Ce plaiſir, le plus grand de tous, on le goûte encore mieux quand on eſt éloigné. La préſence nous raſſaſie : après avoir quelquefois converſé enſemble, aſſis ou en ſe promenant, une fois ſéparés, l'on ſe croit diſpenſé de ſonger à l'ami qu'on vient de quitter. Ce qui doit nous faire ſupporter l'abſence avec moins de regret ; c'eſt que, pour être abſents,

deux amis n'ont pas beſoin d'être éloignés. Comptez d'abord les nuits pendant leſquelles ils ſont ſéparés, enſuite les occupations qui les appellent chacun de ſon côté, puis les études ſolitaires, les voyages à la campagne ; & vous verrez que l'éloignement nous prive de peu de choſe.

C'eſt dans le cœur qu'il faut poſséder ſon ami : là, jamais d'abſence ; l'ami qu'on deſire, on peut le voir tous les jours.

CCXVIII.

LE premier ſoin d'un Prince qui punit doit être de prouver que ſa ſévérité eſt déſintéreſsée.

CCXIX.

LE ſouvenir d'un ami me plaît toujours, même après ſa mort. Quand

je le poſsédois, je m'attendois à le perdre : après l'avoir perdu, je crois encore le poſséder.

CCXX.

En fait de lectures, la continuité ſeule eſt profitable ; la variété n'eſt qu'amuſante.

CCXXI.

La colere des enfants & des femmes a plus de vivacité que de force. Les vieillards sont plutôt chagrins & grondeurs que coleres, de même que les malades, les convaleſcents, & ceux dont la chaleur a été épuiſée par la fatigue ou par la perte de leur ſang.

CCXXII.

Si quelqu'un des détracteurs de la philoſophie vient me dire, ſuivant la coutume : Pourquoi votre

conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs ? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, & sa perte comme un malheur ? pourquoi ces larmes, quand on vous annonce la mort de votre femme ou de votre ami ? d'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation ; ces impressions que vous font les traits de la satire ? pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos besoins naturels ? pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? pourquoi ces meubles éclatants, ces vins plus vieux que vous-même, ces projets innombrables, ces arbres qui ne produisent que de l'ombre ? pourquoi votre femme

porte-t-elle à ſes oreilles la fortune d'une maiſon opulente ?

Ajoutez, ſi vous voulez, pourquoi ces poſſeſſions au-delà des mers ; ces biens que vous ne connoiſſez pas vous-même ? il eſt également honteux, & de ne pas connoître vos eſclaves, ſi vous en avez peu, & d'en avoir tant que votre mémoire n'y puiſſe ſuffire.

Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, & je vous en ſuggérerai auxquels vous ne penſez pas ; mais je me borne à vous répondre pour le préſent : Je ne ſuis pas encore un Sage ; & même, pour laiſſer toujours quelque aliment à votre ſatire, je ne le ſerai jamais. Je ne me propoſe pas d'égaler les plus vertueux, mais de ſurpaſſer les mé-

chants. Il me ſuffit de retrancher chaque jour quelque choſe de mes défauts, & de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la ſanté, je ne la recouvrerai même jamais ; je cherche plutôt des palliatifs que des remedes pour ma goutte, content ſi les accès en ſont moins fréquents & moins douloureux. Je ſens bien qu'auprès de vous je ne ſuis qu'un foible coureur.

CCXXIII.

La colere n'eſt pas un aiguillon pour la bravoure militaire ; elle n'eſt utile ni à la guerre ni dans les combats : la vertu ſeroit bien malheureuſe ſi la raiſon avoit jamais beſoin du ſecours des vices. Le courage le plus sûr eſt celui qui regarde longtemps autour de ſoi, qui ſe met à

couvert, qui ne s'avance que lentement & de deſſein prémédité.

CCXXIV.

LORSQUE Xerxès, ce Roi ſi orgueilleux, déployoit ſon armée ſur un terrein immenſe, & meſuroit (1) le nombre de ſes ſoldats qu'il ne pouvoit compter, il verſa des larmes, en penſant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, il n'en reſteroit pas un ſeul dans cent ans. Mais ce prince, qui pleuroit ainſi, conduiſoit lui-même à la mort, & alloit faire périr en très peu de temps ſur terre, ſur mer, dans les combats, ou par la fuite, ces mêmes hommes pour leſquels

(1) Conſultez ici Hérodote, liv. 7, §. 60, édit. Weſſeling.

il craignoit la centieme année.

CCXXV.

IL y a bien plus de vigueur & de fermeté à n'être pas vaincu qu'à n'être point attaqué. Je ne sais même si la sagesse ne montre pas plus de force par sa tranquillité au milieu des assauts qu'on lui livre; elle ressemble alors à un Général à la tête d'une armée, qui se trouve en sûreté jusques dans le pays ennemi.

CCXXVI.

IL est honteux de mourir en calculant son argent, & d'apprêter à rire à un héritier qu'on a fait longtemps attendre.

CCXXVII.

CATON vivoit dans un siècle exempt de préjugés, & où les esprits étoient très éclairés. Combattant

ſeul contre l'ambition, ce monſtre qui ſait prendre tant de formes ; contre le deſir effréné du pouvoir que ne pouvoit aſſouvir l'univers diviſé en trois parts ; contre les vices d'une ville dégénérée, & qui s'affaiſſoit ſous ſa propre maſſe : il ſoutint la République dans ſa chûte, autant qu'elle pouvoit être ſoutenue par une ſeule main, juſqu'à ce qu'emporté ou entraîné lui-même, il s'enſevelit ſous les ruines. L'on vit périr enſemble ce qui n'avoit pu ſe ſéparer ſans crime ; Caton ne put ſurvivre à la liberté, ni la liberté ſurvivre à Caton.

CCXXVIII.

Je n'ai jamais voulu plaire au peuple, diſoit Épicure ; car ce que je ſais n'eſt pas de ſon goût ; & ce

qui eſt de ſon goût, je ne le sais pas.

CCXXIX.

ON eſt maître de ne pas accepter ce qu'on rougit de devoir.

CCXXX.

IL faut corriger par la douleur phyſique & morale les ames que le vice a dépravées : mais il faut que les châtiments ſoient adminiſtrés par la raiſon, & non par la paſſion. Alors ils ne sont point des maux, ils n'en ont que l'apparence ; ce sont de vrais remedes.

CCXXXI.

LA ſeule différence entre le Médecin & le Magiſtrat, c'eſt que le premier procure une mort douce à ceux dont il ne peut prolonger les jours ; le second au contraire fait

sortir de la vie le coupable avec honte & ignominie : ce n'eſt pas que le châtiment d'autrui ait pour lui des charmes (loin du sage une pareille férocité !) ; mais c'eſt afin qu'il devienne un exemple pour le public, & que ceux qui n'ont pas voulu ſe rendre utiles à la ſociété par leur vie, lui ſoient au moins utiles par leur mort.

CCXXXII.

VOUS parlez d'une façon, & vous vivez d'une autre ! Ames perverſes, ennemies de tout bien, apprenez que ces reproches ont été faits aux Platon, aux Épicure, aux Zénon ! Ces grands hommes enſeignoient comment il falloit vivre, & non comment ils vivoient. Ce n'eſt pas de moi que je parle, c'eſt de la ver-

tu : & lorſque je fais le procès aux vices, je commence par les miens ; quand je le pourrai, je vivrai comme je le dois. Votre malignité, avec tout ſon fiel, ne me détournera pas de la vertu, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir, plutôt que celle que je tiens ; d'adorer la vertu, & de me traîner de loin ſur ſes traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque choſe d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même reſpecté Rutilius & Caton ? Peut-on ne pas paroître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Demetrius le Cynique fût aſſez pauvre ? Cet homme intrépide, luttant ſans ceſſe contre tous les beſoins de la nature, plus pauvre que tous les autres Cyniques,

parcequ'en s'interdiſant la poſſeſſion, il s'interdiſoit encore la demande; hé bien! voilà l'homme qu'on ne trouve pas aſſez indigent. Cependant s'il y avoit quelque reproche à lui faire, ce seroit d'avoir plutôt fait profeſsion de pauvreté que de vertu.

Le nom ſeul d'un homme recommandable par un mérite éclatant vous fait japper comme de petits chiens à la rencontre d'un inconnu; il eſt intéreſsant pour vous que perſonne ne paroiſse homme de bien, comme ſi la vertu d'autrui étoit le reproche de vos crimes; le parallele de leur vertu avec votre baſſeſse eſt un ſupplice pour vous. Vous entendez mal vos intérêts: ſi les partiſans de la vertu ſont avares,

débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu eſt odieux ? Vous les accuſez de ne pas conformer leur conduite à leurs leçons : qu'y a-t-il de ſurprenant, puiſque ces leçons fortes & ſublimes ſont capables de mettre au-deſſus des tempêtes de la vie ; puiſqu'ils travaillent à ſe détacher de leurs croix, tandis que chacun de vous enfonce tous les jours de nouveaux clous dans les ſiennes ? Les malheureux, forcés d'aller au ſupplice, ne ſont attachés qu'à un ſeul gibet ; mais ces inſenſés qui ſe puniſſent eux-mêmes ont autant de croix que de paſſions ; & cependant leur malignité médiſante trouve encore à s'égayer ſur le compte des autres.

Les Philoſophes ne ſont pas ce

qu'ils disent; cependant ils nous sont très utiles en nous parlant, en produisant des pensées honnêtes. S'ils agissoient comme ils parlent, quelle félicité seroit préférable à la leur? mais, en attendant, des discours vertueux, des sentimens louables, ne sont pas des objets à dédaigner : les études utiles méritent notre estime, indépendamment même de la pratique. Est-il étonnant que, par des routes si difficiles, ils ne s'élevent pas jusqu'au sommet? Ces grands hommes, dans leur chûte même, sont admirables par la hardiesse de leur entreprise. Il y a de la noblesse à considérer moins ses propres forces que celles de la nature, à tenter les efforts les plus pénibles, à concevoir des pro-

jets au-deſſus de la portée des ames les plus hautes. Qu'eſt-ce que ſe propoſe un tel homme? « Je veux, « dit-il, voir arriver la mort avec « autant de fermeté que j'en en- « tends parler: je me réſignerai aux « travaux, quels qu'ils ſoient: mon « ame ſoutiendra mon corps chan- « celant: je mépriſerai les richeſſes « préſentes comme abſentes, ſans « être ni plus triſte pour les ſavoir « ailleurs, ni plus fier pour les voir « autour de moi. Que la fortune « vienne à moi, qu'elle me quitte; « je ne m'en appercevrai pas: je « verrai toutes les terres des autres « comme ſi elles m'appartenoient, « & toutes les miennes comme ſi « elles appartenoient à d'autres. Je « vivrai, perſuadé que je ſuis né

« pour les autres, & j'en rendrai
« graces à la nature. Que pouvoit-
« elle faire de mieux pour moi ?
« elle m'a fait naître pour tout le
« monde, & tout le monde pour
« moi. Les biens que je pourrai
« poſséder, je ne les garderai point
« en avare, je ne les diſſiperai point
« en prodigue : je ne croirai vrai-
« ment jouir que de ce que j'aurai
« donné avec diſcernement. Je ne
« compterai pas mes bienfaits, je
« ne les peſerai pas, je les apprécie-
« rai d'après le mérite de celui qui
« les recevra : s'il en eſt digne, je
« ne croirai pas avoir fait beaucoup.
« Je ne prendrai jamais l'opinion,
« mais ma conſcience, pour regle
« de mes actions ; mon propre té-
« moignage vaudra pour moi celui

« de tout un peuple. Mon but en « buvant & mangeant sera de sa- « tisfaire les besoins de la nature, « & non pas de remplir & de vui- « der mon estomac. Je me rendrai « agréable à mes amis, doux & trai- « table avec mes ennemis; ils me « fléchiront avant de me demander « pardon; j'irai au-devant des de- « mandes honnêtes. Je saurai que « le monde est ma patrie; que les « Dieux la gouvernent; qu'ils sont « au-dessus de moi, & qu'ils m'en- « vironnent; qu'ils ont les yeux ou- « verts sur toutes mes paroles & « mes actions. Quand la nature re- « demandera mon ame, je sorti- « rai de la vie en assurant que j'ai « toujours chéri la vertu & les oc- « cupations honnêtes; que je n'ai

« fait aucun tort à la liberté de per-
« ſonne, encore moins à la mien-
« ne. »

Se propoſer un tel but, vouloir y parvenir, le tenter, c'eſt s'acheminer vers les Dieux : ſi l'on ne s'éleve juſqu'à eux, au moins on tombe de haut. O vous qui haïſſez la vertu & ſes adorateurs, vous ne faites rien de nouveau. Les yeux malades craignent le ſoleil, & l'éclat du jour eſt odieux aux animaux nocturnes ; ils s'enfuient dès qu'il paroît, regagnent leur cachette, & ſe blottiſſent dans quelque fente ténébreuſe. Gémiſſez donc, exercez votre malheureuſe langue à outrager les gens de bien ; pourſuivez, mordez, vous vous caſſerez plutôt la dent que de l'enfoncer. Pourquoi

cet homme, qui ſe donne pour Philoſophe, vit-il dans l'opulence ? Il dit que les richeſſes ſont mépriſables ; pourquoi en poſſede-t-il ? Il regarde la vie comme indifférente, & cependant il vit : la ſanté n'eſt pas un bien à ſes yeux, & pourtant il eſt très attentif à la conſerver de ſon mieux. A l'entendre, l'exil n'eſt qu'un vain nom : le grand malheur, dit-il, de changer de pays ! Eh bien ! laiſſez-le faire, il vieillira dans ſa patrie. Il ne trouve pas de différence entre la vie la plus longue & la plus courte, cependant il cherche à prolonger la ſienne, & parvient tranquillement à une vieilleſſe pleine de vigueur.

Quand il dit qu'on doit mépriſer tous ces objets, ce n'eſt pas pour

s'en priver, mais pour en jouir ſans inquiétude ; il ne les rejette point, mais il les suit lorſqu'ils s'en vont. Où la fortune peut-elle placer plus sûrement les richeſses que chez un dépoſitaire qui les lui reſtituera ſans ſe plaindre ?

Le Sage ne ſe regarde pas comme indigne des biens de la fortune : il n'aime pas les richeſses, mais il les préfere ; il ne leur ouvre pas ſon cœur, mais ſa maiſon ; il ne les rejette pas, mais il en modere l'uſage ; il n'eſt pas fâché qu'il ſe préſente une occaſion de plus d'exercer ſa vertu.

Peut-on douter que le Sage ne trouve plus d'occaſions de déployer ſon ame dans l'opulence que dans la pauvreté ? Dans celle-ci il ne montre qu'une eſpece de vertu, qui

consiſte à ne point ſe laiſser abattre ni terraſser : dans les richeſses, au contraire, la tempérance, la libéralité, l'économie, la diſtribution des bienfaits, la magnificence, trouvent un champ libre pour s'exercer. Le Sage ne ſe mépriſera pas pour être d'une petite taille ; mais il préférera une haute ſtature : il n'en sera pas moins ſage pour être maigre & privé d'un œil ; mais il aimera mieux avoir un corps robuſte : il n'oubliera point pour cela qu'il poſede en lui-même un bien plus eſtimable. Il ſupportera la mauvaiſe ſanté, mais il ſouhaitera la bonne. Il y a des avantages qui, tout modiques qu'ils sont eux-mêmes, & ſans influer ſur le bien principal, ajoutent cependant quelque choſe au conten-

tement perpétuel qui naît de la vertu. Les richeſſes cauſent au Sage la même ſatisfaction qu'au navigateur un vent heureux & favorable, qu'à tous les hommes un beau jour, & un lieu propre à garantir des frimas de l'hiver. Eſt-il un Sage, je parle des nôtres pour leſquels l'unique bien eſt la vertu, qui nie que les avantages mêmes que nous appellons indifférents, n'aient quelque prix, & ne ſoient préférables les uns aux autres ? Il y en a quelques uns auxquels on accorde un peu de conſidération, & à d'autres davantage. Ne vous y trompez donc pas, les richeſſes sont au nombre des choses qu'on préfere.

Pourquoi donc, direz-vous, ſe moques de moi, puiſqu'elles tien-

nent dans votre esprit le même rang que dans le mien ? Voulez-vous sentir la différence qui se trouve entre nous ? Si les richesses m'échappent, elles ne m'ôteront rien, que leur possession ; au lieu que si elles vous quittent, vous demeurerez accablé & comme arraché à vous-même. Les richesses occupent une place chez moi, chez vous elles occupent la premiere. En un mot, elles m'appartiennent, & vous leur appartenez.

Cessez donc d'interdire les richesses aux Philosophes ; on n'a jamais condamné la sagesse à la pauvreté. Le Sage aura d'amples richesses, mais elles n'auront été dérobées à personne ; elles ne seront pas souillées du sang des autres ;

elles ne seront point le fruit de l'injustice ni d'un gain sordide ; elles pourront sortir de chez lui d'une façon aussi louable qu'elles y seront entrées ; il n'y aura que la malignité qui en pourra gémir. Accumulez-les tant que vous voudrez ; si elles sont honnêtes, on pourra les convoiter, mais on ne pourra pas les réclamer. Le Sage ne repoussera point les faveurs de la fortune : un patrimoine acquis par des voies légitimes ne le rendra pas plus vain, & ne le fera pas rougir. Il éprouvera même une noble fierté, si, en ouvrant sa maison pour y faire entrer ses concitoyens, il peut leur dire avec assurance : Que chacun emporte d'ici ce qu'il reconnoît lui appartenir. Il sera grand au milieu de

ſes richeſſes, ſi l'effet répond à cette invitation, ſi après l'examen il n'en devient pas plus pauvre. Oui, je le répete, s'il ſoutient ſans crainte les recherches du peuple, ſi l'on ne trouve chez lui rien ſur quoi jetter la main, il aura la hardieſſe d'être riche même aux yeux de l'univers.

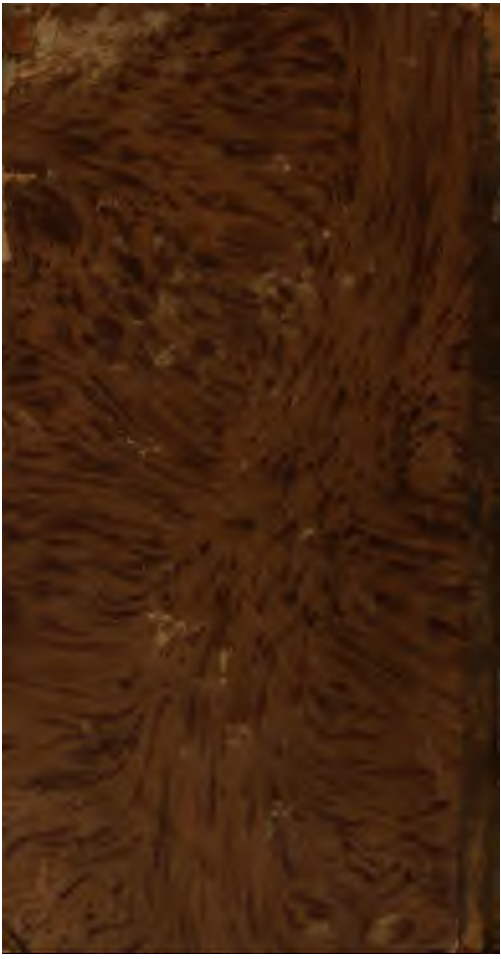
CCXXXIII.

LE devoir de l'homme eſt d'être utile aux hommes, à un grand nombre s'il le peut, ſinon à un petit nombre, ſinon à ſes proches, ſinon à lui-même : en ſe rendant utile à ſoi-même il travaille pour les autres. Comme l'homme vicieux ne nuit pas ſeulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile s'il eût été vertueux : de même en travaillant pour ſoi on

travaille auſſi pour les autres, puiſqu'on leur forme un homme qui pourra leur être utile.

CCXXXIV.

LA condition des Rois n'eſt pas la même que celle des hommes cachés dans la foule, & qui n'en ſortent pas. Les vertus des particuliers, pour ſe produire, ont long-temps à lutter, & leurs vices ſont entourés de ténebres : mais la renommée, qui ſe rend à peine l'eſclave des Princes, même de leur vivant, recueille toutes leurs actions & toutes leurs paroles. Auſſi perſonne ne doit prendre plus de ſoin de ſa réputation que ceux qui, ſoit en bien, ſoit en mal, en auront une fort étendue.

CCXXXV.

LES honneurs, les monuments